

SAS [055] – Shanghai Express

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



SHANGHAI EXPRESS

par GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

S.A.S.-55

Shanghai Express

CHAPITRE PREMIER

Deux étudiants s'invectivaient violemment sur la chaussée de l'avenue Chang-an⁽¹⁾ en face du « Mur démocratique » du carrefour Xi-Dan. Marian Dutch fit un crochet pour les éviter et continua à pédaler de toutes ses forces, roulant vers l'ouest, noyée dans la marée de cyclistes occupant la colossale avenue. Les quelques véhicules à moteur, voitures ou camions, se frayaient péniblement un chemin dans leur masse à grands coups de klaxon. Les Pékinois n'avaient pas encore l'habitude des voitures et ne s'écartaient qu'à la dernière seconde pour éviter de se faire écraser... Au passage, Marian Dutch jeta un coup d'œil à la foule agglutinée devant les dazibaos. Apparemment il y en avait de nouveaux. Dommage qu'elle n'ait pas le temps de s'arrêter. C'était une excellente façon de perfectionner son chinois et de se tenir au courant des derniers développements politiques. Depuis un mois, on réhabilitait à tour de bras... Même l'ancien maire de Pékin, Peng Yeng, que les dazibaos les plus aimables traitaient depuis des années d'œuf pourri et de reptile contre-révolutionnaire.

Le policier en bleu dans son kiosque vitré planté au beau milieu de l'avenue, juste avant la porte de la Cité interdite et en face de la place Tien-an Men, leva le bras. Marian freina. Ses mollets commençaient à lui faire mal. Quinze kilomètres pour venir de l'Institut des Langues étrangères, dans le nord-est de Pékin. Mais, par le bus, cela prenait deux heures. Une rafale glacée balaya l'immense avenue, et Marian rentra la tête dans les épaules. Janvier était le mois le plus froid. Entre -10 et -30... Comme beaucoup de Pékinois, elle portait de petits protège-oreilles en cuir, une chapka enfoncée jusqu'aux yeux et un épais manteau matelassé verdâtre qui la transformait en bibendum. Ce matin-là, il ne faisait que -5 ou -6... Le porche grandiose et baroque de la Cité interdite était enrobé d'une brume légère. De l'autre côté de l'avenue Chang-an, les immenses portraits de Staline et de Mao accrochés à la façade du Musée d'Histoire semblaient entourés du halo de la divinité. Le policier agita ses manches gainées de blanc et hurla dans son haut-parleur. Marian Dutch ré-appuya sur ses pédales. Encore trois kilomètres jusqu'au Magasin de l'Amitié. Jamais elle ne s'habituerait aux dimensions de Pékin, ville grise, immense, plate, rectiligne comme une cité du Middle West. L'avenue Chang-an, à elle seule, faisait trente kilomètres de long, coupant Pékin d'est en ouest.

Tout en pédalant, elle jeta un coup d'œil à sa montre. Elle était en retard. L'anxiété lui nouait l'estomac. Comme à chacun de ses rendez-vous avec Youri.

Elle passa au rouge le carrefour de la rue Wang-Fu, avec une bonne centaine d'autres cyclistes, puis, un kilomètre plus loin, franchit

le pont sur le canal à sec qui marquait l'ancienne limite de Pékin. Une grosse jeep donna un coup de klaxon furieux derrière Marian Dutch, qui dut faire un brusque écart pour ne pas être écrasée. La conductrice, une Chinoise au visage rond encadré de nattes, engoncée dans une veste matelassée verdâtre, lui jeta un regard outragé. Le bâtiment de quatre étages abritant le Magasin de l'Amitié apparut sur sa gauche, à côté du Club international réservé aux étrangers. Seul endroit de Pékin où on pouvait danser. Quelques voitures portant la plaque noire du corps diplomatique étaient garées devant. Une grande onde de chaleur décripsa l'estomac de Marian Dutch, lorsqu'elle reconnut la Volga grise utilisée par Youri Sevchenko. Elle gara sa bicyclette à côté d'une Chinoise courtaude en train de défoncer le trottoir à grands coups de pioche, et pénétra dans le Magasin de l'Amitié. Là, contre des devises, les étrangers pouvaient se procurer tout, du caviar soviétique aux montres japonaises. Dans l'ascenseur, Marian ouvrit son manteau molletonné. Dessous, elle portait un pull gris de grosse laine à même la peau. Les pointes de ses seins épanouis, raidies par le froid, étaient presque douloureuses. Le vieux bluejean moulait des fesses pleines qui incitaient irrésistiblement ses camarades chinois de l'Institut des Langues étrangères à des attitudes contre-révolutionnaires. La soupe aux choux, base de l'alimentation chinoise, n'était pas venue à bout du corps épanoui de Marian. Elle ôta son bonnet de fourrure, secoua ses courts cheveux auburn, jeta un coup d'œil à son reflet dans la glace. Elle n'aimait pas ses traits réguliers encore un peu enfantins, le nez droit et distingué, la bouche encadrée de deux fossettes. Elle aurait voulu des pommettes hautes et des joues creuses. L'ascenseur s'arrêta au troisième, l'étage des bijoux et des « souvenirs », antiquités à l'authenticité douteuse vendues au poids de l'or, jades, ivoires. Il n'y avait presque jamais personne.

Marian Dutch s'arrêta devant un énorme paravent sculpté, copie d'un Ming, et balaya la salle du regard. En reconnaissant la silhouette de Youri en contemplation devant des bois sculptés, elle se sentit fondre. Pourtant, elle s'imposa de flâner d'abord devant de curieux meubles tarabiscotés en racines de banian, parfaits pour le château de Dracula. Elle se méfiait des vendeuses. En dépit de leur air endormi, elles observaient tout.

Ce n'est qu'aux jades qu'elle retrouva Youri. Leurs regards se croisèrent. Les yeux sombres du Soviétique, légèrement en amande, étaient pleins de tendresse. Marian s'imposa de ne pas lui sourire, mais son estomac se contractait délicieusement. Elle connaissait Youri depuis trois ans et le trouvait toujours aussi séduisant, avec sa haute taille, ses épais sourcils noirs, ses dents éclatantes, ses traits réguliers qui le faisaient ressembler à un play-boy sud-américain.

À Pékin, il avait le rang de second conseiller à l'ambassade soviétique. Marian n'avait jamais très bien su en quoi consistait son travail, et ne se posait pas de questions, mais elle admirait son don des langues. Youri parlait chinois, anglais et français en plus du russe et de l'ukrainien. Elle l'avait connu à Bruxelles, à un vernissage, tombant sur-le-champ amoureuse de lui. Il avait été son premier véritable amant, qui l'avait divinement changée de ses minets boutonneux et brusques. Une fois, même, il avait invité Marian à Sotchi, sur les bords de la mer Noire, et elle avait dû dire à ses parents qu'elle partait avec une amie en Yougoslavie...

Lorsque Youri avait été nommé à Pékin, il avait suggéré à Marian d'obtenir une bourse du gouvernement chinois pour le retrouver afin de terminer dignement ses études de chinois. Elle l'avait rejoint six mois plus tard. Hélas ! elle avait déchanté très vite.

Dès leur première rencontre, au Club international, Youri lui avait expliqué que les Chinois considéraient tous les Soviétiques comme des espions, et que ce serait dangereux pour elle de le rencontrer ouvertement. Que les Chinois risqueraient de l'expulser.

Marian avait obéi, mais elle était au supplice. Leurs rencontres étaient toujours clandestines et brèves, dans des endroits impossibles.

Youri Sevchenko fit le tour de la vitrine. Leurs mains se frôlèrent, et Marian eut l'impression de recevoir un choc électrique. Le Russe regardait les jades, mais elle pouvait voir son reflet dans la glace protégeant les bijoux. La vendeuse bavardait avec une copine à trois mètres d'eux. Le regard de Youri désigna la sortie. Marian traversa la salle sans se presser. Ils étaient les deux seuls clients de l'étage ; le matin surtout, il n'y avait jamais personne. Elle sortit de la salle, attendit sur le palier, appuya sur le bouton de l'ascenseur. L'appareil arrivait lorsque Youri Sevchenko la rejoignit. Ils y pénétrèrent en même temps, et la porte se referma. Aussitôt, Marian appuya sur le bouton du quatrième puis se jeta dans les bras du Soviétique.

— Youri !

Elle se serrait comme si elle voulait se fondre en lui, écrasant sa lourde poitrine contre son torse, les bras noués autour du cou de Youri Sevchenko. Sa bouche chercha la sienne, et ils échangèrent un baiser passionné. Marian tremblait d'excitation.

L'ascenseur s'arrêta et la porte s'ouvrit. Ils se séparèrent brusquement. Le palier était vide. Le quatrième servait seulement de débarras. Il n'y avait jamais personne. C'était une des petites astuces de Youri. La porte de l'ascenseur se referma au bout de quelques secondes. Youri et Marian étaient tranquilles jusqu'à ce qu'on appelle l'ascenseur d'en bas. Dix secondes ou dix minutes... De nouveau, Marian étreignit le Soviétique, et ils échangèrent un regard où ils lurent la même chose. Le plafonnier s'éteignit, et ils demeurèrent dans le noir et le silence. Leurs bouches se joignirent. Youri eut l'impression que la langue de Marian lui emplissait la bouche. Les mains de la jeune fille quittèrent sa nuque, s'accrochèrent à la ceinture puis plus bas, écartant, défaisant tout ce qui les gênait.

Des doigts se refermèrent sur lui, instantanément tendu, commencèrent à le masser avec une lenteur volontaire.

— Tu es folle, petite colombe, murmura Youri Sevchenko.

Il avait posé ses longues paumes sur les flancs de Marian, et ses pouces jouaient avec la pointe de ses seins à travers la laine rugueuse. Leurs bouches se décollèrent. Marian se tendit en arrière pour aider sa caresse, continuant la sienne, frottant son pubis contre le dos de sa propre main, liquéfiée de désir. Elle n'avait pas fait l'amour depuis deux mois. Sa bouche s'avança, et elle lui mordit le cou, murmura d'une voix suppliante :

— Caresse-moi.

Youri glissa les mains sous le chandail, referma les doigts autour des seins, agaçant la pointe de l'ongle.

Marian poussa un grognement étouffé. Elle avait l'impression de couler, de se vider par son sexe. Ils se frottaient l'un contre l'autre, comme des animaux en rut, sans un mot, se cherchant, se palpant. Puis Marian prit le poignet du Soviétique, l'arracha de sa poitrine et le plaqua contre le tissu rêche du blue-jean, juste en haut de ses cuisses. Elle n'avait pas de slip, et Youri pouvait sentir tous les détails de son sexe. Marian salua d'un soupir extasié le contact des phalanges, poussant violemment son bassin en avant. Si excitée qu'elle avait l'impression que sa chaleur faisait fondre le blue-jean déjà usé jusqu'à la corde. L'espace d'une seconde, elle rêva que le tissu se déchire, se dissolvent, que les doigts la pénétrèrent.

— Aah ! Oui !

Elle n'avait pas pu retenir son exclamation.

L'extrémité des doigts allait et venait, effleurant à peine le blue-jean, creusant un peu le sillon, déclenchant à chaque passage sur le renflement gorgé de sang une onde de plaisir presque insupportable. La main de Marian Dutch se crispa sur la tige durcie qu'elle étreignait, la secouant frénétiquement.

Youri Sevchenko sentit que la situation lui échappait. Le sang battait à ses tempes. D'un effort surhumain de volonté, il s'écarta. Il était dans le même état que Marian. La vie qu'il menait à Pékin était effroyable. Pire qu'au fond du désert. Il ne sortait de son ambassade que pour quelques courses, un spectacle ennuyeux à mourir ou une courte promenade. Les Chinois traitaient les diplomates soviétiques comme des pestiférés. Ils ne recevaient aucune visite, ne donnaient aucun cocktail. La seule distraction, c'était le hockey sur gazon dans l'enceinte de l'ambassade. Célibataire, Youri n'avait comme délassément que la vodka et les films qu'on projetait une fois par semaine dans la salle de l'ambassade. Même Marian ne pouvait lui rendre visite.

— Petite colombe, dit-il doucement. Arrête, nous n'avons pas le temps...

— Tu sens comme je suis ? murmura Marian.

Avec une certaine perversité, elle se remit à le caresser lentement, effleurant de ses ongles la chair hypersensible. Youri se sentait au bord de l'explosion, mais son esprit luttait désespérément. Ce rendez-vous avait une importance primordiale, vitale, il n'avait pas le droit de se laisser aller. À chaque seconde, l'ascenseur pouvait se mettre en marche, et ce serait fichu. Pour calmer Marian, il posa de nouveau ses doigts sur son sexe, mais sans le caresser. Dans cette obscurité absolue, ils étaient comme des aveugles. Le moindre geste prenait une importance extraordinaire.

— Petit pigeon, dit-il doucement, il faut que tu m'écoutes, c'est important. Je vais te demander un grand service. Tu veux bien me rendre service ?

Au lieu de répondre, Marian leva la tête et sa langue se jeta à l'assaut, chaude, vivante, agile. En même temps, elle caressait le membre du Soviétique à petites touches, légèrement, comme pour en reconnaître les contours. Elle n'en pouvait plus. Elle le voulait en elle. Tout de suite. Youri lui saisit le poignet.

— Arrête, petite colombe. J'ai une bonne nouvelle. Je vais à

Tokyo, la semaine prochaine. Quatre jours. Tu pourras me rejoindre.

Inondée de bonheur, Marian en arrêta sa caresse.

— À Tokyo ! répéta-t-elle, sans y croire. C'est vrai ?

— C'est vrai, confirma Youri. Nous aurons tout le temps. J'ai une suite, retenue au Meridien.

Cela calma un peu le petit animal avide qui hurlait dans le ventre de Marian. Mais elle ne lâcha pas prise, saisie soudain d'un grand accès d'altruisme. Sa main commença à aller et venir très doucement, le long de la hampe. Même si l'ascenseur se mettait en marche immédiatement, elle aurait le temps de le faire jouir. Il suffisait d'aller un peu plus vite. La sentant calmée, Youri continua :

— Je voudrais que tu ailles rue Liu Li Chang, au magasin où tu achètes tes pinceaux. En sortant d'ici. De façon à y être à dix heures. Tu y rencontreras un ami, un Chinois. C'est lui qui te parlera. En anglais. Il te demandera si tu es à Pékin depuis longtemps. Tu répondras trois mois... Tu écoutes ?

— Oui.

Marian mourait d'envie de se laisser tomber à genoux et de prendre Youri dans sa bouche. Mais elle savait aussi qu'il ne la laisserait pas faire tant qu'il n'aurait pas fini. Il était comme cela. De temps en temps, il lui demandait un « service », et cela passait avant le reste.

— Je comprends, dit-elle docilement. Je vais rue Liu Li Chang.

Son seul otage, c'était le membre dur comme de la pierre qui palpitait entre ses doigts. Elle fit glisser ses doigts, emprisonnant la base pour le gonfler encore plus de sang. Elle aurait voulu qu'il explose dans sa main et en même temps que cela se prolonge un temps infini. La main de Youri pesa un peu sur le renflement de son pubis, comme pour attirer son attention.

— Caresse-moi, gémit Marian. Je t'en prie.

Sentant sa réaction, Youri écarta sa main. Sa hantise, c'était que l'ascenseur se remette en marche.

— Voilà ce que tu vas lui dire, articula-t-il lentement. Écoute-moi bien, c'est *très* important. Si tu ne pouvais pas porter ce message, je ne pourrais pas venir à Tokyo.

C'était la seule chose qui pouvait forcer Marian à se concentrer, dans l'état où elle se trouvait. Elle arrêta de le caresser.

— J'écoute, dit-elle. Dépêche-toi.

Parlant très lentement, répétant les mots clefs, Youri lui confia le message. Dans l'ascenseur, il n'y avait pas de micros. Partout ailleurs, c'était trop dangereux de parler à Marian. Pékin n'était qu'un immense piège pour un homme comme lui ; les Chinois soupçonnaient systématiquement tous les Soviétiques. Et lui en particulier. À l'immobilité de Marian, il comprit qu'elle enregistrerait ce qu'il lui disait. Si cela n'avait pas été aussi vital, jamais il n'aurait risqué de « griller » la jeune fille, qui faisait un bon travail d'informatrice.

Elle s'était remise à le caresser très lentement.

— Répète, dit-il.

Elle répéta ce qu'il venait de dire, mot pour mot. De toute façon, c'était une question d'une demi-heure au plus. Ensuite, elle pouvait

tout oublier. Et même, elle *devait* tout oublier. Soulagé, il se détendit. Il allait pouvoir envoyer un message codé à sa centrale pour dire que l'opération « Samizdat » était en route. Si tout se passait bien, il pourrait demander sa mutation de Pékin avant la fin de l'année. Peut-être même se retrouver à Paris ou à Londres. De nouveau, Marian ondulait contre ses doigts. L'esprit libre, il effleura le creux du sillon tracé dans le tissu rêche. Aussitôt, elle murmura :

— Attends.

Rageusement, elle défit le blue-jean, l'ouvrit d'un revers de main, le faisant glisser sur ses hanches, pour dégager le triangle de son pubis. Puis elle plaqua les doigts de Youri sur sa peau nue. Le Russe entreprit aussitôt un lent mouvement tournoyant dans un silence besogneux, au point le plus sensible. Marian Dutch laissa filtrer entre ses lèvres une sorte de chuintement ravi, les hanches agitées d'une houle de plus en plus rapide. Après une courte pause, sa main s'activa sur Youri.

Ils haletaient tous les deux, dans le noir, attentifs seulement aux battements de leur cœur. Soudain, Marian poussa un cri :

— Youri, Youri !

Comme un déchirement.

Son corps fut agité d'une violente secousse, elle sentit ses jambes se dérober sous elle, ses cuisses se serrèrent, emprisonnant la main de son amant. Son ventre se contractait spasmodiquement, comme si elle allait accoucher. Inconsciemment, sa main se crispa sur Youri et cette seule pression suffit à faire exploser le Russe.

Il émit un bruit bizarre, comme un craquement de chaise, et il jouit violemment, par saccades prolongées. Marian, les doigts inondés, continuait à le caresser furieusement, comme pour en extraire la dernière goutte. Au même moment, l'ascenseur eut une petite secousse et commença à descendre. Les jambes de Marian fléchirent, et elle tomba à genoux.

Sa bouche, d'un mouvement naturel, trouva Youri et se referma sur lui, le nettoyant comme une chatte lèche ses petits. Sensation tellement fantastique que le Soviétique dut se mordre la main pour ne pas hurler. Marian l'avait englouti à s'étouffer. Mais les secondes passaient. Implacablement. Youri empoigna la jeune fille par les cheveux, tirant la tête vers le haut, s'arrachant à l'exquis fourreau de velours, la forçant à se relever.

Elle se laissa faire, s'adossa contre la cloison. Haletante, noyée de plaisir.

Rapidement, Youri se rajusta.

— Rhabille-toi, fit-il sèchement. Vite.

L'ascenseur devait être à mi-course. Heureusement, la technique chinoise ne connaissait encore que les ascenseurs lents...

D'un revers de bras, Marian passa la manche de son manteau sur son visage, puis essuya ses mains poisseuses à sa doublure.

— Je te revois quand ? demanda-t-elle anxieusement.

— Dans trois jours, dit Youri. Vers cinq heures, ici. Je te dirai comment on fait pour Tokyo.

L'ascenseur s'arrêta. Les portes s'ouvrirent, et le plafonnier se

ralluma. Trois Américains, escortés de leur guide chinois, saluèrent le couple d'un signe de tête poli. Youri sortit très vite, le premier. Marian le suivit des yeux, retenant les sanglots qui montaient dans sa gorge. Quand ferait-elle l'amour pour de bon avec lui ? Dormirait-elle dans ses bras ?

À Tokyo, peut-être au Méridien.

Lorsqu'elle enfourcha sa bicyclette, la Volga avait déjà tourné dans la rue Huan-Nan, filant vers le nord. Marian porta sa main droite à son visage. Sa peau était encore imprégnée de l'odeur de Youri. Cela lui donna le courage de pousser sur ses pédales, se mêlant au flot des cyclistes en vert ou en bleu.

La rue Liu Li Chang se trouvait au sud-ouest de la place Tien-an Men, à près de quatre kilomètres, dans un quartier encore peu touché par la modernisation.

Une vieille Chinoise tisonnait sur le trottoir un antique poêle à charbon fumant comme une cheminée d'usine. Une rangée d'immeubles flambant neufs alternaient avec de minuscules maisons traditionnelles. Les premiers n'étaient même pas encore tous habités, réservés aux cadres du Parti. Marian Dutch venait de passer devant leur Mecque, le siège du Parti communiste chinois. Son portique majestueux en forme de pagode le faisait ressembler à un palais impérial. D'ailleurs, il s'ouvrait sur l'avenue de la Paix Céleste, juste après la Cité interdite. Le long du haut mur d'enceinte, des sentinelles veillaient, baïonnette au canon, espacées de cent mètres à peine. C'était là que se décidait le destin de la Chine.

La jeune fille ralentit et tourna dans une petite rue étroite, sans trottoir, typique de l'ancien Pékin dont la disparition avait été hâtée par le tremblement de terre : Liu Li Chang. Appuyant sa bicyclette contre un mur, après y avoir mis un cadenas – à Pékin, en dépit de la propagande officielle, on volait aussi – elle s'engagea à pied dans la rue. On ne se serait jamais cru à un kilomètre de la place Tien-an Men. À travers les portes ouvertes, on apercevait les poêles à charbon en faïence multicolore, des intérieurs misérables mais propres. C'était la rue des antiquaires, nationalisés, bien entendu. Et aussi des lettrés. Cent mètres plus loin, la jeune Belge poussa la porte d'un magasin à la vitrine remplie de gravures et d'échantillons de calligraphie. Les étudiants venaient s'y fournir en encres et en pinceaux. Le vieux vendeur à barbiche semblait avoir traversé intact tous les bouleversements politiques. Il sourit poliment à Marian, qu'il avait déjà vue à plusieurs reprises.

Celle-ci lui rendit son sourire. Nerveuse. Il n'y avait qu'une autre personne dans le magasin, un Chinois très vieux en train de feuilleter une revue de photos. Il ne leva même pas la tête. Marian, le cœur soudain serré, se remémora le message confié par son amant. Pour la première fois depuis qu'il lui demandait des « services », elle se sentait angoissée. Les histoires d'arrestations arbitraires, de camps de « Lao Zao⁽²⁾ », de tortures lui revinrent. Bien qu'on n'en parle jamais, elle savait qu'il existait une police secrète efficace et omniprésente, le

« Bureau de la Sécurité », aidée par la délation généralisée. Elle se mit à flâner dans la boutique, l'estomac contracté, regardant à travers la vitrine une queue qui s'allongeait devant un fleuriste. Les Chinois avaient perdu le goût des oiseaux, assassinés par milliers durant la Révolution culturelle, celui des animaux domestiques – interdits dans les villes – mais pas celui des fleurs. C'était encore un cadeau traditionnel. La jeune fille était si absorbée qu'elle entendit à peine le timbre de la porte.

Elle tourna la tête.

Un Chinois venait d'entrer, engoncé dans un pardessus noir de coupe étrangère, avec un foulard à carreaux, nu-tête. Les cheveux noirs rejetés en arrière, le front haut, le nez épaté, assez petit, la cinquantaine, une expression rieuse. Il échangea quelques mots en chinois avec le vendeur et commença à flâner lui aussi dans la boutique. Marian, ostensiblement, lui tourna le dos, le cœur battant. Était-ce lui, l'homme envoyé par Youri ? Mentalement, elle se répéta le message, pour ne rien oublier. Pendant d'interminables minutes, il ne se passa rien. Puis, à force de tourner autour des étalages, ils se trouvèrent nez à nez. Le vendeur avait tiré de sous son comptoir l'inévitable thermos d'eau bouillante et se faisait du thé. La température de la boutique ne devait pas dépasser 5 ou 6 degrés...

Marian Dutch chercha le regard du Chinois. Il souriait, mais son expression restait impénétrable. Elle se lança à l'eau, dit en chinois :

— Zao⁽³⁾.

— Zao, répondit-il. Vous parlez chinois... Il y a longtemps que vous êtes à Pékin ?

— Trois mois, dit Marian, la gorge un peu serrée.

L'autre hocha la tête, l'air de dire « c'est bien ». Il tournait le dos au vendeur. Presque sans que ses lèvres bougent, il demanda très vite, à voix basse, en anglais cette fois :

— Vous avez un message ?

Marian fut balayée par un brutal vent de panique. Croyant qu'elle ne pourrait pas répondre. Elle se sentait comme tout à l'heure, lorsqu'elle jouissait. Elle s'humecta les lèvres avant de dire :

— Oui. Le départ est fixé au moment de la Fête du Printemps.

Une brève lueur de soulagement passa dans les yeux noirs du Chinois. Il souriait toujours, mécaniquement.

— C'est tout ?

— Non. Vous serez prévenu par quelque chose placé dans la tour est de la Grande Muraille, à l'endroit habituel. Un sceau. En ivoire.

— Ensuite ?

Marian semblait avoir des antennes. Elle entendit le vendeur reboucher son thermos.

— Il faudra contacter celui qui aura déposé le sceau, dit-elle. Il sera au *Peking Hôtel*. Pendant trois jours de suite, après avoir déposé le sceau, il dînera au restaurant *Fang Shan*. Ensuite, il fera du patin à glace sur la patinoire. C'est lui qui vous dira le reste.

Elle ajouta :

— C'est tout.

Le Chinois inclina légèrement la tête et dit, reprenant le chinois :

— *Xie-xié nin*⁽⁴⁾.

Il n'ôta pas les mains de ses poches. Contournant le comptoir, il acheta trois pinceaux et alla à la caisse. Le cœur battant la chamade, Marian se plongea dans un album de photos sur Si-An. Lorsqu'elle releva la tête, le Chinois au manteau noir était déjà dans la rue. Toujours les mains dans les poches, il s'éloigna en marchant rapidement. Soudain, Marian crut qu'elle allait vomir. Deux hommes venaient de sortir d'une Shanghai grise garée sur la petite place au coin de la rue Lu Nan et emboîtaient le pas au Chinois qu'elle venait de rencontrer !

Tous deux engoncés dans l'inévitable capote molletonnée verdâtre, des visages gras et placides, des chapkas de fourrure.

Marian se jeta presque hors du magasin, négligeant toute prudence, tremblant de la tête aux pieds. Elle était si troublée qu'elle oublia le cadenas de sa bicyclette et faillit s'étaler en démarrant avec la roue avant entravée. Les mains tremblantes, gelée, elle ôta la chaîne. Le Chinois et ses deux suiveurs étaient déjà loin dans la rue Liu Li Chang. Sa première idée fut de le rattraper et de le prévenir. Puis elle s'arrêta, consciente de sa folie. C'était se désigner à coup sûr à ceux qui surveillaient l'homme qu'elle venait de rencontrer. Elle se raccrocha farouchement à l'espoir qu'ils n'avaient pas surpris leur conversation, qu'il était suivi pour une autre raison. Elle n'avait aucun papier sur elle, rien qui rappelle le message, enfoui au fond de sa mémoire. Elle aurait donné n'importe quoi pour l'oublier. Elle qui s'était trouvée si bien en Chine se sentait brusquement engluée dans un milieu hostile, terrifiant.

Elle remonta à bicyclette, fit demi-tour, passa devant la Shanghai sans oser la regarder, tourna à droite dans Lu Nan pour regagner l'avenue de la Paix Céleste. En Chine, aucun particulier n'avait le droit de posséder une voiture. Tous les véhicules appartenaient à l'État, donc à un organisme officiel... Marian Dutch avait hâte de se retrouver dans sa petite chambre à l'Institut des Langues, comme si cela avait pu la protéger. Un quart d'heure plus tard, elle émergea, en sueur malgré le froid, sur l'immense avenue Chang-an et tourna à gauche, pédalant comme une folle. De toutes ses forces, elle chassa de son esprit l'image du petit Chinois souriant au pardessus noir.

Elle l'avait vu si peu que cela semblait du domaine du rêve.

L'homme au pardessus noir déboucha au sud de la place Tien-an Men par la populeuse rue Tian Chiao. Un magma de pousse-pousse, de charrettes à bras, de cyclistes actionnant leur timbre en permanence essayaient de ne pas se faire écraser par les grosses jeeps vertes ou les camions. Une foule compacte occupait les trottoirs, et il fallait sans cesse faire des écarts pour éviter de prendre un balancier en pleine figure. Les restaurants ouvraient, préparant leurs tables.

Le Chinois ne s'était pas retourné une seule fois depuis sa rencontre avec la jeune Belge. Il se fiait à son sixième sens pour flairer le danger et prenait systématiquement un certain nombre de

précautions. Mais dans ce grouillement il était pratiquement impossible de se rendre compte d'une éventuelle filature. Son instinct ne l'avait jusqu'ici jamais trompé. Pas même à Shanghai, en 1938, lorsqu'il n'avait pas été à un rendez-vous avec un homme qu'il considérait comme un frère.

Tous ceux qui s'y étaient rendus avaient terminé soit dans des chaudières de locomotives, soit à genoux au milieu de Nankin Road, une balle dans la nuque et un écriteau *Communiste* autour du cou.

Il aperçut soudain sur sa droite un boyau étroit s'ouvrant dans le mur. Des latrines publiques. Pris d'une brusque inspiration, il poussa la porte et entra. Trois hommes étaient déjà accroupis dans une puanteur abominable, au-dessus des trous, en train de chanter une complainte stigmatisant la Bande des Quatre...

L'homme au pardessus noir se contenta de l'urinoir. S'il était surveillé, sa brusque disparition pouvait avoir désarçonné ses suiveurs. Il ressortit des latrines et se dirigea d'un pas rapide vers la place Tien-an Men. Dépassant la station de bus, il s'engouffra dans l'entrée de l'unique ligne du métro pékinois, reliant Tien-an Men à la gare centrale, avec une dizaine de stations intermédiaires. Le quai était encombré de paysans chargés comme des baudets. Quelques instants plus tard, la voix stridente de la préposée annonça dans le haut-parleur l'entrée de la rame. Le métro sur pneu arriva silencieusement, et l'homme au pardessus noir monta dans le dernier wagon, tous ses sens aux aguets.

Trois stations passèrent. À la quatrième, il descendit l'un des premiers et se dirigea de son pas rapide vers les escaliers mécaniques. La voix féminine métallique annonça le départ du train. Le Chinois avait pris soin de rester très près du bord du quai. Quelques secondes se passèrent avant le chuintement de la fermeture hydraulique des portières. Sans se retourner, il bondit comme un chat vers la porte qui se trouvait à un mètre de lui, glissant le pied dedans pour qu'elle ne puisse se refermer. Il l'ouvrit, vainquant la résistance de l'air comprimé, pénétra dans le wagon. Derrière lui, la porte se referma avec un claquement sec.

La rame démarra, tandis qu'il se perdait dans la foule du wagon. L'homme au pardessus noir ne vit pas deux hommes se mettre à courir sur le quai. L'un heurta de plein fouet le balancier d'un paysan, tandis que l'autre secouait désespérément une portière, courant le long de la rame qui prenait de la vitesse, frappant contre la paroi et criant d'une voix aiguë. La voix indignée de la préposée aboya dans le haut-parleur, et il lâcha prise. Le tunnel avala la rame. Dans un wagon, l'homme au pardessus noir s'était rapproché de la portière. La station suivante était la gare centrale.

Il bondit le premier du wagon sur le quai. Puis, quatre à quatre, monta l'escalier au milieu du flot des paysans et se perdit dans la foule. Plusieurs queues s'allongeaient devant les différents arrêts de trolley-bus. Il choisit la plus courte. Un véhicule arriva très vite. Il y monta et resta debout, calmant les battements de son cœur.

Marian Dutch pédalait, la respiration coupée par le froid. Elle venait de franchir le carrefour de la rue Tai-Ping lorsqu'en se retournant elle aperçut la Shanghai grise derrière elle. La terreur faillit lui faire perdre l'équilibre. Pourtant, il y avait des centaines de « Shanghai » semblables à Pékin. Elle ralentit volontairement, pour que la voiture la dépasse. Le conducteur se laissa prendre au piège, et Marian put l'observer au passage.

Son estomac se contracta brutalement. Elle était sûre que c'était celui qui guettait devant la boutique.

Elle filait droit devant elle, comme un canard à la tête coupée, sans savoir où elle allait, ne voyant plus rien. La Shanghai avait ralenti et roulait de nouveau derrière elle. Le bout de l'avenue de la Paix Céleste se noyait dans la brume.

Brusquement, Marian comprit qu'elle était perdue, qu'ils allaient l'arrêter, dès qu'elle serait à l'Institut. Un seul homme pouvait la protéger : Youri. Elle n'en voulait même pas au Soviétique de l'avoir entraînée dans ce cauchemar. Mais elle avait peur, besoin de quelqu'un pour la protéger. Il fallait qu'elle atteigne l'ambassade soviétique. Là, elle serait à l'abri. Elle roulait juste au milieu de l'énorme avenue, parmi les milliers de cyclistes. Elle tourna la tête, aperçut le pare-brise de la Shanghai derrière sur sa droite.

Brutalement, elle tourna son guidon, faisant presque demi-tour sur place. Le temps que la Shanghai effectue la même manœuvre, gênée par les cyclistes, Marian serait loin.

Elle entendit à peine le coup de frein, aperçut une fraction de seconde avant qu'il ne la heurte le museau camus du camion Molotova qui venait en sens inverse, le visage terrifié du chauffeur. Puis elle ressentit un choc violent à la hanche et s'envola. Sa dernière pensée fut que sa bicyclette allait être inutilisable. Puis sa tête frappa violemment l'asphalte, et tout éclata dans un éclair blanc.

CHAPITRE II

Le double flot des cyclistes contournait un îlot au beau milieu de l'avenue de la Paix Céleste. Un simple cercle à la craie tracé sur la chaussée, entourant une tache de liquide sombre.

Du sang.

Une petite ambulance blanche arriva en faisant hurler sa sirène. Un peu plus loin, le conducteur du camion achevait d'expliquer au milicien du carrefour Tai-Ping ce qui s'était passé. À deux, ils mirent ce qui restait de la bicyclette à l'arrière du camion.

Au moment où deux infirmières enfournaient la civière portant le corps de Marian Dutch dans l'ambulance, un Chinois sortit d'une Shanghai grise stoppée à côté du lieu de l'accident, s'approcha du chauffeur de l'ambulance, lui exhibant une carte du Bureau de la Sécurité publique de Pékin. Ce dernier écouta attentivement ses instructions avant de remonter dans son véhicule et de démarrer, coupant à grands coups de sirène le flot des cyclistes. La Shanghai suivit aussitôt. Ses occupants n'avaient même pas pris la peine de parler au conducteur du camion, cause de l'accident.

Les deux véhicules disparurent vers l'est. Pendant quelques minutes, cyclistes et voitures évitèrent la tache de sang délimitée par le cercle de craie, puis un gros autobus à soufflet dut faire un écart pour éviter d'écraser un cycliste et roula en plein dedans. D'autres suivirent et très vite il n'y eut plus rien qui rappelle l'accident survenu à Marian Dutch.

La grosse Hong-Ki noire ressemblant à une Cadillac des années cinquante stoppa devant la porte de fer peinte en gris. Au-dessus, une enseigne en gros caractères rouges annonçait : *Usine d'instruments scientifiques expérimentaux*. Les bâtiments, cernés d'un mur de quatre mètres surmonté de barbelés, occupaient tout un bloc dans la zone industrielle de la banlieue sud de Pékin. En dépit de la superbe enseigne, aucun des habitants du quartier n'ignorait qu'il s'agissait en réalité d'un centre de détention, dépendant du Bureau de la Sécurité publique de Pékin.

Le chauffeur de la Hong-Ki descendit et alla appuyer sur un bouton placé au-dessus d'un interphone scellé dans le mur à côté de la porte. Aussitôt une voix métallique aboya dans le haut parleur :

— Bao Sao⁽⁵⁾ !

— Docteur Sun Lo, Unité 8341 ! cria le chauffeur.

Il remonta dans la Hong-Ki sans attendre la réponse. Quelques

instants plus tard, les deux battants de la porte métallique s'ouvrirent automatiquement et se refermèrent aussitôt sur la grosse voiture noire. De sa guérite vitrée dans la cour, le garde vérifia sur son registre que l'immatriculation correspondait bien à l'identité du visiteur.

La Hong-Ki contourna les premiers blocs occupés par une centaine de détenus du Lao Zao et fila vers le fond du complexe pour s'arrêter devant un bâtiment d'un seul étage tout en longueur isolé par une enceinte de barbelés. Le soldat de garde, baïonnette au canon, regarda la Hong-Ki. Seuls les membres importants du Parti avaient droit à ce véhicule de luxe. Il regarda, plein de curiosité, le chauffeur ouvrir la portière à l'occupant de la limousine, un Chinois aux yeux presque pas bridés, bien sanglé dans sa tenue bleue, une serviette de cuir à la main. Ce dernier s'engouffra rapidement dans le petit bâtiment.

Le docteur Sun Lo sortit une clef de sa poche et débloqua la porte de la chambre № 1. Il y pénétra, prit la clef et referma derrière lui. De l'intérieur, il redonna un tour de clef, s'enfermant dans la pièce. La chambre était plongée dans la pénombre.

Il laissa ses yeux s'habituer à l'obscurité. Une silhouette était étendue sur le lit, la tête enveloppée de bandages, les mains à plat sur le drap. Un appareil de réanimation occupait tout l'espace entre le lit et la fenêtre, relié au malade par tout un réseau de tuyaux. Les battements de son cœur s'inscrivaient avec régularité sur le cadran vert de l'oscillographe.

Le silence était absolu. Aucun des détenus de Lao Zao n'était autorisé à venir dans la zone de l'infirmerie.

Le docteur Sun Lo s'approcha et inspecta rapidement du regard le tableau de service accroché au pied du lit. Le visage du blessé était tellement déformé par l'œdème dû aux fractures qu'on ne pouvait dire s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme. Très doucement, le docteur Sun Lo dévissa le couvercle du bocal qui déversait un goutte-à-goutte dans le bras gauche. Du sérum mélangé à des antibiotiques. Il le posa sur le lit et sortit de sa poche une ampoule contenant un liquide transparent, en brisa une des extrémités avec le pouce. Puis, maintenant l'ampoule au-dessus du bocal aux trois quarts vide, il en brisa l'autre extrémité. Aussitôt le liquide incolore se déversa dans le bocal. Dès qu'elle fut vide, le docteur Sun Lo remit l'ampoule dans sa poche, avec les deux extrémités brisées. Puis il referma le bocal, vérifia que le goutte-à-goutte coulait bien, desserra même le clip pour en accélérer le débit. En vingt minutes au plus, le bocal serait vide.

Après un dernier regard au blessé, il sortit de la chambre et referma la porte à double tour. Puis il s'éloigna dans le couloir, vers la sortie. Une infirmière boulotte, le visage couvert par un masque de gaze blanche, assise à un petit bureau, à l'entrée du couloir, se leva en le voyant.

— La blessée va mieux, Sun Tong Zhi⁽⁶⁾ ?

Le médecin eut un hochement de tête dubitatif.

— Non. Pas très bien. Elle ne survivra pas. Allez voir dans une heure, prévenez-moi dès qu'elle aura cessé de vivre.

— Où dois-je faire transporter le corps ? demanda respectueusement l'infirmière.

— Prévenez l'ambassade de Belgique. Ils s'en occuperont, dit le docteur Sun. Tenez, j'ai préparé le certificat de décès.

Il fouilla dans sa sacoche et en tira un papier qu'il donna à l'infirmière. Puis il salua d'un signe de tête et s'éloigna. Elle jeta un coup d'œil au document. Il était daté de la veille, de l'hôpital Quian Men, celui où on soignait les étrangers.

Là où elle travaillait, il valait mieux ne pas se poser de question. Le docteur Sun Lo était le médecin attitré de l'Unité 8341, chargée de la protection des membres du Politburo. L'infirmière ignorait jusque-là l'identité de la blessée qu'on avait amenée deux jours plus tôt.

Il y eut un petit bruit clair un peu plus loin dans le couloir et elle leva la tête. Le docteur Sun Lo venait de disparaître dans l'entrée.

L'infirmière regarda le crachoir en cuivre au coin du couloir. Prise d'une inspiration subite, elle se leva et alla l'inspecter. Il y avait un petit objet au fond. Une ampoule brisée aux deux bouts. Elle vérifia d'un coup d'œil que personne ne l'observait et se pencha, ramassant l'ampoule. Elle la porta à ses narines et la remit vivement en place. Puis repartit vers son bureau, la gorge nouée par l'horreur.

À mi-voix, elle murmura :

— *Hun dan*⁽⁷⁾ !

Puis, terrifiée de son audace, elle vérifia d'un coup d'œil que personne n'avait pu l'entendre. Prenant conscience que sa réaction était une attitude typiquement contre-révolutionnaire. Passible donc du Lao Zao. Il y eut un ronflement de moteur à l'extérieur du bâtiment. La Hong-Ki du docteur Sun s'éloignait.

L'infirmière se demanda pourquoi on avait assassiné la blessée de la chambre N° 1.

CHAPITRE III

L'immense portrait de Mao écrasait de sa masse le minuscule bâtiment près de l'aérogare. On ne se serait pas cru dans la capitale d'un État de neuf cents millions d'âmes, mais dans un petit aéroport de province.

Pas d'avions sur le tarmac, sauf cinq vieux Boeing « 707 » alignés en face d'un hangar, ornés de l'étoile rouge de la République populaire de Chine. Des soldats sans armes, en tenue matelassée verte, déambulaient partout. Plus loin, une aérogare en construction disparaissait sous d'anachroniques échafaudages en bois. Malko émergea sur la passerelle amenée au flanc du « 747 » d'Air France et faillit reculer devant le vent glacial.

Après le confort des *first*, les petits soins des hôtes et la cuisine gastronomique, c'était dur d'affronter ça... Il remonta le col de sa pelisse et se lança dans le froid. Il arriva un des premiers au stand de l'immigration. Le fonctionnaire chinois regarda à peine son passeport. Ceux qui arrivaient jusque-là avaient déjà été épluchés jusqu'à l'âme...

La température, à l'intérieur, était tout aussi sibérienne que dehors, le chauffage semblant un luxe bourgeois complètement inconnu...

Les employés étaient engoncés dans d'énormes vestes molletonnées qui leur donnaient un étrange air de famille. Un petit convoyeur amena les bagages très rapidement.

Dans la salle des bagages, un écriteau en chinois, anglais et russe recommandait de bien identifier ses bagages.

L'uniformité des tenues, le gris délabré des bâtiments, l'absence de couleurs, donnaient une vague impression de pauvreté.

Malko chercha des yeux un porteur. C'était comme le chauffeur : luxe contre-révolutionnaire. Il éprouvait une curieuse impression, lui, agent « noir » de la Central Intelligence Agency, opposé dans le passé à plusieurs reprises aux « services » chinois, de se retrouver dans leur pays, « invité » d'honneur. Et même un peu plus...

Les autres passagers commençaient à arriver.

Le « 747 » d'Air France était plein. Des groupes de touristes et d'hommes d'affaires. Pas une femme. Résigné, il entreprit de coltiner sa valise. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il logeait au *Peking Hôtel*. Le reste avait été organisé par la station de Vienne.

Une nuée de guides attendaient de l'autre côté des miliciens en bleu gardant la porte du hall de l'aérogare.

Il était à peine passé devant lui, qu'un très grand Chinois joufflu, avec l'inévitable casquette et le manteau matelassé verdâtre, très jeune, s'avança vers lui et demanda en excellent anglais :

— Vous êtes Mr. Linge ?

Il souriait avec politesse, presque déferent.

— Exact, confirma Malko.

Le Chinois lui tendait la main.

— Voulez-vous venir avec moi ? Je suis votre guide, Mr. Chao.

Il lui prit la valise. Les autres passagers se débattaient encore avec leurs guides. Le hall était sinistre, oppressant par son dépouillement. Pas de guichets de location de voiture, pas de publicité sur les murs, rien de gai ou simplement beau. On entrait dans un autre monde. Mr. Chao se dirigea vers une voiture grise, anguleuse et vieillotte, qui semblait sortir du musée de l'Auto. Les sièges étaient recouverts de housses blanches et des rideaux dissimulaient la banquette arrière. Le guide ouvrit la portière et annonça fièrement :

— C'est une Shanghai. Une très bonne voiture faite en Chine.

Au volant, il y avait une Chinoise matelassée en bleu qui démarra avec la douceur d'un conducteur de formule 1.

L'aéroport de Pékin se trouvait au milieu d'un paysage plat noyé d'un léger brouillard. La route filait entre des champs nus coupés de rares bosquets. La conductrice semblait avoir remplacé une bonne fois pour toutes le frein par le klaxon. Fonçant au milieu de la route, sans souci des innombrables charrettes à bras, tirées par plusieurs hommes, et des charrettes à cheval.

La Shanghai fit un brusque écart pour éviter un attelage bizarre : un tout petit motoculteur traînant une remorque dix fois grande comme lui où s'entassaient pêle-mêle des Chinois et des choux. Les seuls véhicules à moteur semblaient être de grosses jeeps uniformément vertes et des camions copies des Molotova soviétiques. Tous marchaient au klaxon.

Il se dégageait de tout cela une impression de tristesse et de pauvreté qui prenait à la gorge. Du Zola contemporain.

Malko jeta un coup d'œil à son guide. Les coups d'avertisseur incessants empêchaient toute conversation. Sa mission commençait bien. Paradoxalement, il ne savait rien. Sinon que la station de Vienne lui avait demandé s'il était partant pour une mission à Pékin lui garantissant sa sécurité vis-à-vis des autorités chinoises. Tant de choses s'étaient passées depuis quelques mois que tout était possible... Deux conditions étaient nécessaires : parler le russe et savoir faire du patin à glace... La deuxième condition l'avait beaucoup intrigué, mais il avait une paire de patins dans sa valise. Bien entendu, le COS⁽⁸⁾ de Vienne s'était donné un mal fou pour convaincre Malko que cette mission était sans danger et que son salaire s'en ressentirait. « Simple assistance technique apportée aux services chinois... »

Encouragé par cette riante perspective, il avait demandé s'il pouvait emmener son inconstante fiancée, la comtesse Alexandra, qui manifestait des signes très nets d'impatience, multipliant les infidélités, afin de démontrer à Malko son indépendance d'esprit. Elle avait décidé de ne plus partager avec la CIA. Parfois, ils se retrouvaient le temps d'un week-end ou d'une soirée, aussi proches qu'avant. Elle ne lui demandait plus rien, attendant que, de lui-même, Malko abandonne sa vie d'aventures, de dangers et se consacre à elle.

Finalement, la CIA avait dit « non » à son voyage en Chine.

L'assistance technique n'était peut-être pas si innocente. Du coup, Alexandra avait décidé de rejoindre son dernier prétendant qui l'attendait dans une suite de l'hôtel Meridien, à la Guadeloupe.

Malko avait quand même obtenu d'elle une soirée d'adieu. Alexandra était inquiète.

— Fais attention, avait-elle dit. Je n'aime pas ce voyage. Les Américains sont trop naïfs, les Chinois ne sont pas vos amis. Ils ne sont que les ennemis de certains de vos ennemis.

Elle était très belle, ce soir-là, avec une robe noire ouverte dans le dos jusqu'à la naissance des reins, bronzée par un séjour à St Moritz avec un de ses amants de rencontre.

Après le dîner aux chandelles pris dans la salle à manger du château de Liezen, elle s'était laissée conduire par la main jusqu'au canapé de cuir noir de la bibliothèque. C'est elle qui avait glissé sa langue dans la bouche de Malko avant même qu'il ne ferme la porte.

Comme au bon vieux temps, Malko l'avait tout de suite prise sur le cuir noir, sans même lui ôter un slip Dior minuscule comme un remords et si souple qu'il ne constituait pas vraiment un obstacle. Elle avait joui en prononçant son nom et s'était ensuite agenouillée sur les coussins de cuir dans une position de soumission que pourtant elle abhorrait.

Lorsque Malko s'était enfoncé dans ses reins, chose qui ne lui était pas arrivée depuis longtemps, il avait failli exploser immédiatement. C'est Alexandra qui l'avait retenu, murmurant de sa voix de mauvaise femme :

— Tu sais bien que j'aime, attends.

Il avait attendu, et cela avait été fantastique. Elko Krisantem, dont la discrétion n'était pas la vertu dominante, arrivant avec le plateau de liqueurs, s'était heurté au regard de fauve de la comtesse Alexandra à genoux sur le cuir noir, face à la porte, Malko enfoncé dans ses reins, deux seins bronzés jaillissant hors de sa robe, insolemment impudique. Elle utilisa sa voix la plus normale pour dire au maître d'hôtel :

— Posez le plateau sur la table et laissez-nous.

Le Turc en avait vu d'autres. Il avait obéi, ignorant superbement la provocation d'Alexandra. Si Malko le lui avait demandé, il aurait étranglé les uns après les autres tous les amants de la fantasque comtesse. Mais à quoi bon ? Malko savait que sa fidélité dépendait de lui. Pour l'instant, il ne pouvait rien lui demander.

L'image d'Alexandra flottait sur la monotone campagne chinoise. Après l'amour, elle s'était mise au piano et avait joué une ballade très triste de Sibelius.

Brusquement, Malko se sentit étouffé par ce paysage plat et sinistre, couvert de neige par places. Pékin n'était pas un endroit où venir en hiver.

— Où allons-nous ? demanda-t-il.

Aucune réaction de son guide. Ou l'incessant klaxon l'empêchait d'entendre la question, ou il ne voulait pas répondre. Malko n'insista pas.

On voyait de plus en plus d'immeubles et des longues files de camions encombrant le milieu de la route. Ils roulèrent dans de

grandes avenues bordées d'usines et d'entrepôts vingt bonnes minutes avant de voir ce qui ressemblait à une vraie ville. D'interminables alignements de HLM, ornées chacune d'un énorme numéro noir de trois mètres de haut peint sur la façade. On ne risquait pas de se perdre. Un peu plus loin, ils passèrent devant un grand building blanc gardé par des soldats.

— C'est le ministère des Affaires étrangères, dit le guide. Nous sommes dans le nord-est de Pékin, le quartier de San-Li-Tun, là où sont toutes les ambassades.

Ils dépassèrent un gros camion verdâtre dont la plate-forme disparaissait sous d'énormes quartiers de viande sur lesquels se prélassaient les convoyeurs. Cela avait un air vaguement obscène.

Un peu plus loin, la Shanghai franchit un portail gardé par deux soldats. Un drapeau américain flottait au-dessus d'un petit bâtiment blanc de deux étages.

— Ceci est la mission américaine à Pékin, annonça le guide. Je crois qu'on vous attend.

Malko monta le perron, accompagné du guide. Deux civils – visiblement des Américains – étaient assis derrière un bureau. Le guide s'adressa à eux en chinois. L'un d'eux répondit dans la même langue, puis s'avança vers Malko, la main tendue.

— Bienvenue à Pékin. Appelez-moi « Bob ». Mr. Gordon va vous recevoir tout de suite. Vous avez fait bon voyage ?

— Excellent, dit Malko, qui regrettait déjà la cuisine d'Air France et le château Margaux servi à profusion.

Le voyage, avec deux escales à Karachi et Athènes, lui avait semblé très court.

Le confort et le silence du « 747 » étaient parfaits, le personnel de bord n'avait cessé de s'occuper de lui, et il avait même eu droit à un film visible... Il avait dormi six heures, ce qui suffisait amplement pour avoir l'esprit clair.

Le nom de Jim Gordon fit « tilt ». Malko savait qu'il s'agissait du Deputy Director du *desk Eastern Europe*. Que faisait-il à Pékin ? Quel lien avait-il avec la mission de Malko ?

Le guide s'était sagement assis et plongé dans le *Renmin Ribao*, le *Quotidien du Peuple*. Malko réalisa qu'il se trouvait dans la première base secrète de la CIA en Chine populaire. L'histoire allait vite.

Le téléphone ronronna. « Bob » décrocha.

— Mr. Gordon vous attend.

Il précéda Malko dans l'escalier. Jim Gordon attendait Malko sur la porte de son bureau. Grand, le nez busqué, le cheveu très noir, des yeux intelligents derrière de grosses lunettes d'écaillé. Il referma la porte derrière lui, alluma un cigare et en tendit un à Malko, qui refusa. Il l'invita alors à prendre place dans le fauteuil en face de lui et tira une longue bouffée de son cigare. Brusquement, il demanda en russe :

— Comment s'est passé votre premier contact ?

Le cerveau de Malko bascula en une fraction de seconde et il répondit dans la même langue. Côté langues, il fonctionnait comme un ordinateur, passant de l'allemand au russe, au français, à l'anglais,

sans effort. Ils échangèrent encore quelques phrases en russe, puis Jim Gordon dit en souriant, revenant à l'anglais :

— Excusez-moi, mais j'aime vérifier les choses moi-même. On m'avait affirmé que vous parliez russe, mais les fiches ne sont pas toujours bien tenues à Langley... Or c'est vital, pour ce que vous venez faire ici.

Il avait appuyé sur le mot *vital*.

Malko balaya du regard les murs nus, le bureau sans un papier, les trois téléphones. Cela sentait à plein nez le monde parallèle. Le plafond devait être truffé de micros...

Jim Gordon tira une longue bouffée de son cigare et fixa Malko.

— Je vous ai demandé de venir à Pékin pour une affaire très importante qui demande du sang-froid, de la présence d'esprit et du doigté.

C'était plus que ce qu'on attendait des assassins moyens de la CIA. Malko se sentit flatté.

— Je ne savais pas que la *Company* collaborait avec les services chinois, ne put-il s'empêcher de remarquer.

Jim Gordon eut un geste évasif.

— Oh ! depuis la fin du Vietnam, nous n'avons plus de contentieux... Nous devons aider les Chinois à se développer. Il n'y a jamais eu d'inimitié entre nos deux pays...

Ça, c'était pour les micros.

— On m'a parlé d'assistance technique, dit Malko.

Jim Gordon inclina la tête.

— Oui. Il s'agit d'une *joint venture*, en quelque sorte. Pour le bénéfice de nos deux pays. Une affaire de toute première importance.

Cela faisait huit jours que Malko avait son visa pour la Chine. Mais le feu vert était arrivé à la station de Vienne le dimanche à 5 heures du matin. Le vol Air France 188 Paris-Pékin, meilleure liaison entre l'Europe et la capitale chinoise, partait à 10 h 30, cinq heures plus tard, Malko avait sauté dans un Mystère 20, affrété par la CIA et rejoint l'aéroport de Roissy, juste à temps.

— Il y a trois mois, expliqua Jim Gordon, un très haut fonctionnaire chinois a tenté de s'emparer d'un hélicoptère militaire et de gagner l'Union soviétique. Grâce au sang-froid du pilote, qui a été tué dans l'aventure, il n'y est pas parvenu, et l'appareil s'est écrasé non loin de la Grande Muraille. Le « traître » a été tué dans l'accident. Mais on a découvert avec lui des documents ultrasecrets. Allant de la production de camions aux emplacements de silos de missiles et d'autres renseignements que les Chinois ne m'ont pas communiqués.

» Les services chinois ont acquis la certitude qu'ils provenaient d'une fuite au plus haut niveau. À peu près certainement parmi les vingt-trois membres du Politburo, le groupe qui gouverne la Chine. Donc des gens insoupçonnables par définition.

— Vous voulez dire qu'il y aurait une Taupe soviétique parmi les plus hauts responsables du Parti communiste chinois ? demanda Malko.

— *Right*, confirma Jim Gordon. Jusqu'aux années cinquante, les

deux pays étaient très liés, et maintenant encore les Chinois vouent un véritable culte à Staline. Seulement, à côté de cela, ils sont prêts à faire la guerre à URSS, et cette fuite représente pour eux un danger insupportable. Ils veulent coûte que coûte trouver la Taupe et la faire sortir de son trou...

Malko écoutait, ébahi.

— Je parle russe, mais pas chinois, précisa-t-il. Comment voulez-vous que je fasse une enquête à Pékin ?

Jim Gordon l'arrêta d'un geste de la main.

— Attendez ! » À la suite de cet incident, les Chinois ont acquis la conviction que la Taupe allait tenter de fuir avant d'être découverte. Aussi, ils ont réanimé au maximum la surveillance des agents soviétiques identifiés à Pékin. Ce qui leur a permis de mettre la main sur une filière intéressante. Un capitaine du KGB en poste à Pékin les a menés jusqu'à une informatrice, sous couverture d'étudiante. Ils ont commencé à la surveiller. Et ont assisté à une rencontre avec le capitaine du KGB. Aussitôt après, cette fille que nous appellerons X a rencontré un Chinois.

— Bien entendu, ils l'ont suivi, mais il leur a filé entre les doigts dans le métro.

— Tiens, il y a un métro à Pékin ?

— Oui, fit l'Américain. Ils se sont rabattus sur la fille. Là, nouveau pépin. Avant qu'ils aient le temps de l'arrêter, elle a été renversée par un camion et grièvement blessée. Heureusement, le service qui s'occupe de l'affaire est intervenu et l'a récupérée. Ils l'ont interrogée sous hypnose, et elle a parlé.

— Elle a dénoncé la Taupe ?

Jim Gordon secoua la tête.

— Elle en aurait été bien incapable. Seul celui du métro aurait peut-être pu mener jusqu'à lui. Mais elle a donné le contenu du message qu'elle lui avait transmis. Et cela a suffi à mettre les Chinois en ébullition...

— Dites ? fit Malko, alléché.

— Elle était chargée d'annoncer que les Soviétiques envoyaient quelqu'un à Pékin pour faire sortir la Taupe de Chine par une filière d'évasion.

— Simplement !

Jim Gordon eut un sourire froid.

— Nous sommes le 22 janvier. L'opération doit se passer à l'occasion de la Fête du Printemps, du 27 au 31, période où tous les Chinois voyagent pour retrouver leurs familles. Donc un déplacement passera plus facilement inaperçu... Le « contact », celui qui doit mener la Taupe à la filière d'évasion, a un signe de reconnaissance. Un sceau en ivoire qu'il doit laisser dans un endroit convenu, dès son arrivée à Pékin. Afin de faire savoir à la Taupe que le dispositif est en place.

— C'est passionnant, remarqua Malko. Mais ils ont identifié le contact, celui qui doit extraire la Taupe de Chine ?

L'Américain le regarda en souriant.

— Jusqu'à avant-hier, ils n'y étaient pas arrivés. C'est chose faite. Il s'agit d'un ingénieur allemand spécialiste d'agronomie, employé par

une grande firme canadienne. Il est arrivé avant-hier soir à Pékin. En provenance de Tokyo.

Malko fixa Jim Gordon, stupéfait.

— Alors, le problème est résolu. Je ne vois pas quel est mon rôle. Je suppose que les Chinois sont assez bien organisés pour suivre cet Allemand qui va les mener à la Taupe.

L'Américain secoua la tête :

— Ce n'est pas tout à fait comme cela que cela doit se passer... Cet Allemand, Rolf Hanover, n'est pas resté à Pékin. Il est reparti hier matin, à peu près à l'heure où vous partiez de Paris par Air France, pour le Kouang-si, à trois mille kilomètres de Pékin, dans une région où les communications sont très difficiles. Il serait étonnant qu'il puisse avertir sa centrale de ce changement de programme...

— Les Chinois qui l'attendaient lui ont simplement lit que sa présence était urgente là-bas pour un problème nouveau. Ici, les étrangers ne discutent pas. On fait ce que les Chinois veulent. Tout est planifié, même les restaurants où vous allez. Alors, les voyage...

Malko comprenait de moins en moins.

— Pourquoi ont-ils envoyé cet Allemand au diable ? Pour faire échouer l'opération ? C'était pourtant la seule façon de faire sortir la Taupe de son trou.

Jim Gordon agita son cigare.

— Les Chinois veulent faire sortir la Taupe de son trou. Mais pas de cette façon. Ils comptent sur vous...

— Sur moi ?

L'Américain tira une longue bouffée de son cigare et lâcha :

— L'idée générale est que vous remplaciez Rolf Hanover. C'est à vous que la Taupe va s'adresser.

Malko faillit en perdre son sang-froid.

— Mais comment voulez-vous que je me fasse passer pour lui ? C'est de la folie. Et le signe de reconnaissance, le sceau ?

Jim Gordon plongea la main dans sa poche et jeta sur la table un objet rectangulaire.

— Tenez.

Malko le prit dans sa main. C'était un parallélépipède en ivoire jauni. Sur une des faces carrées étaient gravés des traits constituant un caractère chinois sur fond rouge.

— Voilà le sceau, annonça Jim Gordon. L'appât qui va faire sortir la Taupe de son trou.

CHAPITRE IV

Malko tourna le petit bloc d'ivoire entre ses doigts avec incrédulité. Puis il le reposa sur la table.

— Comment vous l'êtes-vous procuré ? demanda-t-il.

Jim Gordon eut un sourire ironique.

— Ce n'est pas le vrai sceau. Seulement sa copie intégrale. Les Chinois travaillent très bien l'ivoire, vous savez. L'original se trouve toujours en possession de Rolf Hanover.

— Mais enfin, dit Malko, comment l'ont-ils identifié ? Puisqu'ils ne savaient rien de lui ?

— Erreur ! fit l'Américain en souriant de plus belle. Les Chinois savaient, grâce à la confession de l'informatrice, que ces jours-ci le contact de la Taupe allait arriver à Pékin. Que, presque à coup sûr, il ne ferait pas partie d'un voyage de groupe, ce qui restreindrait trop ses déplacements, mais plutôt que ce serait un homme d'affaires isolé. Il arrive peu d'avions à Pékin. Nos amis sont des gens très patients et très organisés. En étudiant les listes de passagers, ils ont cerné un certain nombre de suspects. Pas plus d'une quinzaine par jour. Ceux-là ont eu droit à une visite approfondie de leurs bagages.

— Ils cherchaient le sceau ?

— Évidemment. Pas mal de touristes repartent de Chine avec des sceaux qu'on trouve chez tous les antiquaires, mais peu arrivent en possédant déjà un. Ils l'ont découvert le troisième jour de leurs recherches, avant-hier. Ensuite, nous les avons un peu aidés... Les télex ont beaucoup fonctionné avec Bonn. La biographie de Rolf Hanover a quelques trous. Il est arrivé, « réfugié » de l'Allemagne de l'Est, il y a quatre ans. Le reste est invérifiable. Il était déjà sur leur liste de suspects...

» Ceux qui ont fouillé ses valises ont pris un moulage du sceau et l'ont remis à sa place. Il ne s'est douté de rien... Ensuite, la corporation avec qui il travaille lui a annoncé le changement de programme... On l'a mis dans le premier avion.

Malko était sceptique.

— Vous croyez qu'il ne se doute toujours de rien ?

Jim Gordon hocha la tête.

— Même s'il a des doutes, il ne possède aucun moyen de communication. Là où il se trouve, il est pratiquement impossible d'obtenir Pékin au téléphone. Lorsqu'il reviendra, tout sera terminé... Vous-même ne serez plus à Pékin. Et j'espère que vous aurez tiré la Taupe derrière vous.

Tout cela était bien tortueux. Tout à fait le genre d'embrouilles qu'adorent les « services »...

— Pourquoi les Chinois ne se sont-ils pas contentés de mettre cet homme sous surveillance ? demanda Malko. Cela les aurait conduits à la Taupe de la même façon ?

Jim Gordon tira une longue bouffée de son cigare, avant de dire :

— C'est une bonne question ! Notre ami Lo Cheng a bien pesé le problème.

— Qui est Lo Cheng ?

— Mon homologue, celui qui a la responsabilité de cette affaire.

» Comme je vous l'ai dit, la Taupe occupe un rang extrêmement élevé dans la hiérarchie chinoise. Il a donc accès à de nombreuses informations concernant la sécurité. Cette affaire a été retirée au Bureau de la Sécurité publique au profit d'une unité spéciale, l'Unité 8341, qui dépend directement du vice-Premier ministre Teng Hsiao Ping. En dehors de lui, personne n'est au courant de l'opération. Les membres de l'Unité 8341 sont tout-puissants, mais peu nombreux. Pour établir une surveillance complète de Rolf Hanover, il aurait fallu utiliser le Bureau de la Sécurité de Pékin. Or les Chinois ignorent si la Taupe n'a pas accès à ses dossiers...

» Dans ce cas, elle ne donnerait pas signe de vie, sachant que l'homme chargé de la faire sortir de la Chine est sous surveillance.

— Je vois, dit Malko.

— De plus, continua l'Américain, en remplaçant Rolf, vous risquez d'entrer en possession d'informations précieuses utilisables immédiatement.

— En somme, le seul insoupçonnable, c'est Mao, remarqua Malko. Pour cause de décès. Et si la Taupe était Teng Hsiao Ping ?

— Ne dites pas de bêtises, fit sévèrement Gordon.

» Mr. Lo Cheng, que vous allez rencontrer, sera chargé de votre protection rapprochée.

— De ma protection ? Pourquoi ?

— Imaginez, fit suavement Jim Gordon, que la Taupe apprenne la vérité. Elle fera tout pour vous éliminer. N'oubliez pas que c'est quelqu'un qui a probablement le pouvoir de vous faire arrêter. Nous devons marcher sur des œufs...

— Je dois marcher sur des œufs, corrigea Malko. Dites-moi, qu'est-ce qui motive ce beau geste de votre part vis-à-vis des services chinois ?

— La politique, fit froidement Gordon. Échange d'informations. Les Chinois nous ont demandé un service, ils nous en rendent un autre. Nous allons avoir l'autorisation d'installer des stations d'écoute en bordure de la Mongolie. Ce n'est pas inintéressant... Et puis...

— Et puis quoi ? demanda Malko, méfiant.

— Rien, fit Jim Gordon d'un ton dégagé. Tout ceci entre dans le cadre des nouvelles relations entre nos deux pays.

Malko sortit son stylo et écrivit rapidement sur une feuille de papier qu'il tendit à Jim Gordon : *Vous voulez aussi les documents de la Taupe ?*

L'Américain lut et inclina la tête, affirmativement. Malko retint un sourire. C'était complet. Un risque supplémentaire parce que les

Chinois, même faisant ami-ami avec les Américains, n'avaient sûrement pas envie de les voir mettre le nez dans leurs affaires. Mais on n'en était pas encore à se partager les dépouilles de la Taupe. Il fallait d'abord la faire sortir de son trou.

Un des téléphones sonna. Jim Gordon répondit brièvement, raccrocha et dit :

— Mr. Lo Cheng est arrivé. Je crois que nous nous sommes dit l'essentiel. Il va vous mettre au courant lui-même des détails opérationnels.

Malko avait encore une question.

— Pourquoi avoir fait appel à la *Company* ?

— C'est simple, fit Jim Gordon. Il fallait absolument un non-Asiatique, pour prendre le rôle du contact. Les Chinois n'ont pas tellement confiance dans les Anglais ni dans les Allemands, et encore moins dans les Français qu'ils considèrent comme infiltrés par les services soviétiques. En plus, il fallait quelqu'un qui parle russe. Nous ignorons si la Taupe ne parle pas russe. Le fait que ce Rolf soit allemand est une coïncidence heureuse, mais imprévisible, qui va encore faciliter les choses...

On frappa un coup léger à la porte. Jim Gordon alla ouvrir, et un Chinois de très haute taille pénétra dans le bureau, vêtu d'une tenue gris fer. Il avait dû laisser en bas son manteau.

— Lo Cheng *Tong Zhi*, présenta l'Américain. Le « camarade » Lo Cheng. Mr. Linge.

Le Chinois serra la main de Malko en s'inclinant légèrement avec un sourire à faire rêver Goldfinger : toutes ses dents de devant étaient en or.

— Je vous souhaite la bienvenue à Pékin, Mr. Linge, j'espère que notre collaboration sera fructueuse !

Malko faillit reculer devant les postillons. L'anglais du camarade Lo Cheng était excellent, mais les mots se bousculaient dans sa bouche d'une façon chaotique, partant par rafales, ou au contraire longuement distillés. Sur un signe de Jim Gordon, il se plaça dans un fauteuil devant Malko. Il avait un regard vif et souriant, sans cesse en mouvement, insaisissable.

— J'ai mis Mr. Linge au courant, dit Jim Gordon, je crois qu'il a quelques questions à vous poser.

— C'est tout à fait normal, assura Mr. Lo Cheng. Je suis à sa disposition.

Malko en avait, des questions. Mais il fallait commencer par le commencement. Plus il réfléchissait à son étrange mission, plus il la trouvait inquiétante. La perspective de servir d'arbitre à une obscure magouille chinoise n'était pas une situation d'avenir...

Il remarqua que les chaussures du Chinois ressemblaient à de vieux pneus, tant elles étaient sans forme... Malko posa sa première question :

— Qu'est-il advenu à la personne qui a eu cet accident ?

— Elle est décédée à la suite d'une fracture du crâne, expliqua Mr. Lo Cheng. Son corps a été rendu à l'ambassade de Belgique. Officiellement, elle est morte sur le coup. De cette façon, ceux qui la

manipulaient n'ont pu avoir de soupçons. Car il s'agissait réellement d'un accident de la circulation...

— Comment les Soviétiques peuvent-ils savoir que le message a bien été transmis ? demanda Malko. Elle devait sûrement rendre compte après son contact...

Lo Cheng ne se troubla pas.

— Ils ont peut-être un autre moyen de le savoir, dit-il. Directement par celui que nous appelons Hong Shih⁽⁹⁾ et que Mr. Gordon a surnommé la Taupe. Ou ils ne le savent pas. Mais cela n'a pas grande importance. Je pense que la station de Pékin des hégémonistes n'est pas mêlée directement à cette opération. Ce serait trop dangereux. Ils ont seulement servi de relais.

Sa diction arythmique le rendait difficile à comprendre. Tantôt les mots se télescopaient, noyés de postillons, tantôt il les ânonnait presque.

— Et l'homme qui vous a échappé, il ne se doute de rien ?

Lo Cheng renifla avec une mine de mépris.

— Comme tous les traîtres, laissa-t-il tomber. Il est inquiet. Mais Hong Shih sait qu'il doit fuir rapidement sous peine de subir la colère des masses. Il est prêt à prendre certains risques.

Malko chercha le regard de Lo Cheng.

— Vous n'avez vraiment aucune idée de l'identité de cet « Homme Rouge » ?

— Aucune, affirma le Chinois. Nous savons seulement qu'il s'agit d'un traître de très haut niveau. C'est la raison pour laquelle nous devons agir avec prudence.

Malko se creusait la tête, cherchant le piège.

— Donc, dit-il, le contact est parti dans le Kouang-si. Il ne peut pas revenir ?

Lo Cheng secoua la tête :

— Non. Il ne peut communiquer non plus.

— Que dois-je faire ?

Le Chinois bougea avec une certaine nervosité.

— En sortant d'ici, votre Shanghai vous conduira au *Peking Hôtel*. Vous habiterez la chambre 432, celle qui était réservée à Mr. Hanover, mais vous y descendrez sous votre nom. Je pense que la sécurité de cette opération, du côté des hégémonistes, réclame que le contact n'ait aucun lien avec ceux d'ici. Donc vous ne risquez rien de ce côté.

— Et ensuite ?

Le sourire de Mr. Lo Cheng s'épanouit.

— Vous faites ce que Mr. Hanover avait prévu de faire. Cinq jours à Pékin. Ensuite, vous allez à Shanghai et à Canton. Partout, vous utilisez ses réservations.

— Et si rien ne se passe ?

Les dents en or disparurent.

— Je pense que quelque chose doit se passer, dit-il posément. Dans quelques jours, c'est la Fête du Printemps. Tout le monde voyage. Hong Shih ne retrouvera pas une occasion semblable avant longtemps. Il sait que nous sommes sur ses traces. Comme tous les

contre-révolutionnaires, conclut-il sentencieusement, il finira par se trahir lui-même.

Malko trouvait cela dément.

— C'est vous qui avez mis ce plan au point ? demanda-t-il.

Lo Cheng baissa modestement les yeux.

— Non, non. Cela a été fait à l'échelon supérieur. À un échelon très supérieur, corrigea-t-il.

Autrement dit, cela venait directement de Teng Hsiao Ping ou de son entourage.

— Vous ne croyez pas que c'est un peu léger ? demanda-t-il à Jim Gordon. D'abord, comment ce Hong Shih va-t-il être certain que je suis son contact ?

L'Américain ne se démonta pas.

— Mr. Cheng ne vous a pas dit tout, précisa-t-il. Celui que vous remplacez devait laisser le sceau dans une « boîte aux lettres » morte. Une cache dans la Grande Muraille, à un endroit très visité par les touristes. Ce sera le signal que vous êtes là.

» C'est d'ailleurs le seul point faible de l'opération, souligna Jim Gordon. Car nos amis chinois ne sont pas certains d'avoir localisé cette boîte aux lettres morte. Il est évident que si vous abandonnez le sceau ailleurs qu'au bon endroit, l'opération ne se déclenchera pas.

Lo Cheng se pencha en avant dans une gerbe de postillons et lâcha sa rafale :

— Vous comprenez..., Mr. Linge... Nous savons... La tour est de la Grande Muraille... Plusieurs endroits possibles... Un à l'extérieur du mur... Plate-forme supérieure... Face nord bon endroit... Déjà utilisé.

Il était définitivement brouillé avec les liaisons.

— En surveillant cette boîte aux lettres morte, remarqua Malko, vous avez une bonne chance de remonter la filière menant à Hong Shih...

Lo Cheng repartit dans le postillon, penché en avant comme s'il allait vomir :

— Non, non... Très difficile, n'est-ce pas ? Les gens ne restent pas longtemps à cet endroit... Il fait assez froid, n'est-ce pas ? On peut surveiller du chemin de ronde. Beaucoup de gens viennent tous les jours. Nos adversaires très méfiants..., très méfiants. S'ils s'aperçoivent...

Il laissa sa phrase en suspens, évoquant des lendemains qui déchantaient.

— Bon, admit Malko, résigné. Je dépose le sceau à l'endroit convenu. Et ensuite ?

— Ensuite, enchaîna Lo Cheng, ravi, très facile, Tous les soirs, vous dînez au restaurant *Fang Shan*... Très bon... Après dîner, vous patinez sur le lac Bei Hai... Vous savez patiner, n'est-ce pas, Mr. Linge ? demanda-t-il anxieusement.

— Je patine, fit Malko, résigné.

On y était.

Lo Cheng montra toutes ses dents en or.

— La patinoire est très fréquentée le soir.

— C'est donc là que je serai contacté ? demanda Malko.

— Peut-être, corrigea aussitôt Lo Cheng. C'est un bon endroit pour un contact, il y a beaucoup de monde. Mais pas beaucoup d'étrangers, ajouta-t-il finement. Vous ne passerez pas inaperçu...

De plus en plus farfelu.

— Nous ne savons pas tout, précisa Lo Cheng. Peut-être que Hong Shih ne se dévoilera pas tout de suite, se contentant de savoir que vous êtes là. Pour apparaître au dernier moment. Lorsque vous serez prêt à le faire partir. En attendant, il faut suivre votre emploi du temps.

Une idée traversa brusquement l'esprit de Malko.

— Mais bon sang, dit-il, si Hong Shih connaît Rolf Hanover ?

Lo Cheng prit l'air nettement offusqué.

— Les chances sont extrêmement minimes, Mr. Linge. Rolf Hanover n'est encore jamais venu en Chine. Je crois qu'ils ne se sont jamais vus.

Malko s'enfonçait. Une objection écartée, d'autres surgissaient aussitôt.

— De toute façon, remarqua-t-il, il faudra bien à un moment que Hong Shih ou ses émissaires me contactent. Que leur dirai-je ? Je n'ai pas la moindre idée de la façon dont je suis supposé le faire sortir de Chine.

Lo Cheng se renversa en arrière, riant aux éclats. Signe de gêne.

— Nous non plus, avoua-t-il dans une gerbe de postillons. C'est le point le plus délicat. Je pense que vous pourrez vous en tirer en maintenant le secret jusqu'à la dernière seconde. Au rendez-vous final...

Malko avait trouvé une faille. Et de taille...

— Ce Rolf Hanover ne doit pas faire sortir Hong Shih de Chine tout seul ?

— Je ne pense pas, admit Lo Cheng. Pourquoi ?

— Il y a donc une organisation. Or, comment vais-je la trouver ?

Cette fois, Lo Cheng se réfugia dans un mutisme doré et lança un regard de détresse à Jim Gordon. Celui-ci vola aussitôt à son secours.

— Je pense que nous ne pouvons pas tout résoudre maintenant, dit-il d'un ton conciliant. Peut-être que l'opération n'ira pas jusqu'à ce stade... Il faudra bluffer. Peut-être monter une fausse sortie. Oui, c'est cela.

Malko se retourna vers Lo Cheng :

— À votre avis, par où Hong Shih va-t-il chercher à sortir de Chine ?

Le Chinois se pencha aussitôt en avant, postillonnant comme un fou. Il était en terrain plus solide.

— Il y a plusieurs possibilités. Je ne crois pas qu'il tente de prendre l'avion à Pékin pour l'étranger. C'est trop surveillé. Il va plutôt essayer de passer par Canton et Hong Kong ou Shanghai.

— Et la frontière soviétique ?

Lo Cheng prit l'air choqué :

— Non, c'est trop loin et trop surveillé aussi. C'est plus facile par

nos côtes. La région de Canton est une passoire. Des milliers de réfugiés sont déjà passés.

Jim Gordon intervint :

— Je voudrais vous signaler un fait nouveau. Depuis quelques jours, une flotte soviétique composée de deux porte-avions et de quatre croiseurs avec leurs navires d'accompagnement croise dans la mer du Japon, à proximité des côtes de Chine... Cela pourrait servir à une opération de sauvetage...

Malko le fixa, incrédule.

— Vous croyez que les Russes vont déplacer une flotte pour ce Hong Shih ?

— Sûrement, fit vivement Lo Cheng. C'est très important pour eux. Des informations qu'ils ne peuvent se procurer par aucun autre moyen.

Cela donnait un peu de répit à Malko.

— Comment entrerais-je en contact avec vous ? demanda-t-il à Lo Cheng.

Le Chinois montra ses lingots.

— Nous veillerons sur vous. Votre guide n'est au courant de rien. Il sait seulement que notre unité s'intéresse à vous. Cela pourrait être pour d'autres raisons.

— Il faut que je puisse vous joindre, insista Malko. Ne serait-ce que si j'ai un contact.

Mr. Lo Cheng tira une feuille de papier de sa poche, y griffonna quelques caractères et la tendit à Malko.

— En cas d'urgence, postillonna-t-il. Vous allez à une bijouterie qui se trouve au coin de la rue Wang-Fu et de Dong-an Men. Tout près de votre hôtel. Vous donnerez ce papier et j'entrerai en contact avec vous.

— Qu'y a-t-il ? demanda Malko.

Lo Cheng sourit.

— Ces caractères se lisent *Wai Chiao Zu*. Ce qui peut se traduire par « l'Équipe des Étrangers ». C'est le nom que nous avons donné à cette opération.

Jim Gordon poussa vers lui le sceau en ivoire.

— Vous êtes paré, dit-il avec une gaieté un peu forcée. Mr. Lo Cheng va vous expliquer où il faut le déposer.

Postillonnant avec entrain, le Chinois s'exécuta, renforçant ses explications d'un croquis.

Jim Gordon se leva et tendit la main à Malko.

— Je vous laisse entre les mains du camarade Lo Cheng, dit-il gaiement. Je repars pour Tokyo ce soir. Je séjournerai à l'hôtel Méridien jusqu'à la fin du mois, pour une série de contacts avec mes homologues japonais.

— Tiens, je ne savais pas qu'il y avait un Méridien à Tokyo remarqua Malko.

— C'est l'hôtel le plus moderne de Tokyo, se rengorgea l'Américain, juste en face de la gare de Shinagaya. Par le train on est à cinq minutes de Ginza⁽¹⁰⁾ ajouta-t-il avec un clin d'œil coquin. Alors

dès que vous aurez de bonnes nouvelles, passez-moi un coup de fil au Méridien.

Malko lui serra la main.

— Je n'y manquerai pas.

À son tour, Lo Cheng se leva vivement et lui serra la main avec une chaleur suspecte.

— Nous comptons beaucoup sur vous, dit-il. Vous allez rendre un grand service à la Révolution chinoise.

C'était un comble. Un prince authentique au service du communisme ! Décidément, la CIA ferait faire les pieds au mur à Malko. Il sortit, laissant les deux hommes dans le bureau.

Son guide joufflu attendait sagement en bas. Il réveilla le chauffeur de la Shanghai et ils prirent place dans la voiture. À côté se trouvait une grosse voiture noire, une Hong-Ki. Celle du camarade Lo Cheng.

— Nous allons au *Peking Hôtel*, annonça le guide d'une voix neutre. Je pense que vous avez besoin de vous reposer.

— Oui, je prendrai volontiers une douche, dit Malko.

Il était dans la nasse. Le petit bureau de Jim Gordon lui semblait maintenant un havre de paix. La Shanghai filait à travers des avenues gigantesques, klaxonnant à tout va pour se frayer un passage au milieu des innombrables cyclistes. C'était triste, froid, austère.

Pékin était plate comme la main. Les passants emmitouflés comme des ours se hâtaient, des files interminables s'allongeaient aux arrêts de bus. La Shanghai déboucha enfin sur une allée colossale de près de deux cents mètres de largeur où coulait une mer de cyclistes.

— Voici l'avenue Chang-an, annonça le guide. L'avenue de la Paix Céleste... Votre hôtel est un peu plus loin.

Ils parcoururent six kilomètres au moins avant d'apercevoir un grand bâtiment d'une vingtaine d'étages : le *Peking Hôtel*. La Shanghai s'arrêta sous le porche surélevé. Malko pénétra dans le hall. Le chauffeur lui porta la valise. Le réceptionniste parlait anglais. Malko lui donna son passeport et l'autre lui fit remplir un formulaire et lui dit :

— *Your room is number 432. Take key at the floor*⁽¹¹⁾.

Tout se passait comme le camarade Lo Cheng l'avait dit. Malko traîna sa Samsonite jusqu'au quatrième. À chaque étage il y avait une permanence fourmillant de garçons d'étage aux vestes douteuses.

Les clefs étaient accrochées à un tableau, à l'extérieur.

Les couloirs étaient gigantesques, sa chambre grande comme un terrain de football... Une télévision, des lits jumeaux en bois, un peignoir, des pantoufles, une table et un téléphone datant de la guerre de 14. Il alla à la fenêtre. En dessous, c'était le grouillement de l'avenue Chang-an. Des milliers de cyclistes dans un concert permanent de klaxons. Il rangea ses affaires et prit une douche. Il faisait presque trop chaud dans la chambre et l'eau était brûlante...

Lorsqu'il sortit de sa douche, il se sentait un peu mieux. On frappa à la porte.

C'était son guide qui s'excusa d'un sourire.

— Je voulais parler avec vous de votre programme pendant votre séjour à Pékin.

— Parfait, dit Malko. Quel est le programme ?

Le guide sortit un petit carnet.

— Je crois que demain vous avez demandé à vous rendre à la Grande Muraille. J'ai tout arrangé. Il faudra vous couvrir un peu. Il fait assez froid.

Ça commençait bien. Les Soviétiques auraient pu trouver une autre « boîte aux lettres morte ». Malko était frigorifié d'avance. Il se força à sourire.

— À quelle heure partons-nous ?

— À sept heures, annonça le guide, avec la sérénité d'une conscience en paix. Je vais vous laisser pour que vous vous reposiez. La salle à manger est au premier étage. Il faut toujours prendre la même table. C'est plus commode. À demain.

Il allait partir lorsque Malko le rappela :

— Il paraît qu'il y a un très bon restaurant, le *Fang Shan*, dit-il. Près du lac Bei Hai. Est-ce que je pourrai y dîner demain soir ?

Le guide sembla considérablement troublé par cette question imprévue.

— Je vais demander, dit-il. Il faut réserver longtemps à l'avance, et c'est souvent fermé. Je vous dirai demain.

La vie paraissait vraiment simple...

Dès qu'il fut parti, Malko sortit le sceau et le posa bien en évidence sur la table. Après tout, il ignorait totalement qui étaient les alliés du mystérieux Hong Shih. Cela pouvait être son guide ou n'importe quel garçon d'étage. Il avait faim et décida d'aller dîner.

Une famille anglaise mangeait du caviar à même un pot de confitures qu'ils se passaient avec une cuillère à soupe et un flegme parfait.

Malko les envoyait. La nourriture était pratiquement infecte et la salle à manger gaie comme une salle d'attente de gare provinciale. Il attendait son thé, faisant le tour du problème.

Pas follement gai. Les Soviétiques de l'ambassade de Pékin avaient sûrement mis en place un dispositif de sécurité local pour une opération de cette importance. Même s'ils ne connaissaient pas physiquement Rolf Hanover, ils avaient peut-être un moyen de l'identifier. Moyen ignoré de Malko. Et, s'ils s'apercevaient de la supercherie, ils essaieraient de le liquider rapidement, afin de protéger la Taupe...

Or Malko n'avait aucun moyen de prévenir ce genre d'incident. Il devait se méfier de tout et de tous...

Sans parler de Hong Shih. L'Homme Rouge avait peut-être un signe de reconnaissance ignoré du bon Lo Cheng... Il risquait de réagir avec encore plus de brutalité que les Soviétiques. Il était dans son pays, et puissant ?

Même si Malko réussissait à déjouer ces deux pièges, il en existait un troisième encore pire. Les Chinois ne pouvaient pas ne pas savoir que la CIA ferait tout pour prendre connaissance des dossiers de la Taupe. La meilleure façon d'éliminer le risque était de supprimer Malko une fois son rôle terminé. Il réalisa tout à coup qu'il n'avait guère plus de chance de quitter la Chine que l'Homme Rouge. Le souriant Jim Gordon l'avait gentiment poussé dans un piège à tiroirs. Avant d'aller se prélasser au Méridien de Tokyo au nom de la démocratie et du socialisme réunis... Malko risquait de faire les frais de cette touchante réconciliation.

CHAPITRE V

Une longue file d'ours blancs dépassa Malko, montant courageusement à l'assaut de la tour de guet, cent marches plus haut. Des touristes japonais, tous semblables dans leurs parkas blancs.

Il essuya les larmes qui jaillissaient de ses yeux, tentant de reprendre son souffle, accroché à la rambarde de pierre glacée, en équilibre instable sur le sol en pente, transformé en miroir par le verglas. Emmitouflé dans son molleton vert, la casquette enfoncée jusqu'aux oreilles, le guide le contemplait avec l'impassibilité des vieux combattants.

— C'est un peu plus dur de ce côté, remarqua-t-il, mais vous avez eu raison, la vue est beaucoup plus belle.

Le froid coupa la réplique de Malko. C'était inhumain.

Il se remit en route vers la tour de guet, le point le plus haut de la Grande Muraille à plusieurs kilomètres à la ronde. Dans sa poche, le sceau en ivoire semblait s'être transformé en bloc de glace, chaque fois que ses doigts l'effleuraient. Le paysage était d'une beauté grandiose et dépouillée. L'énorme muraille, haute d'une quinzaine de mètres et large de cinq, serpentait sur le dos des collines à perte de vue, d'est en ouest. Il en restait ainsi six mille kilomètres entre la Mongolie et la Chine, en différents tronçons... La seule œuvre humaine qui se voit de la lune... Coupant un chaos désolé de montagnes pelées et de ravins. De l'autre côté de la muraille, vers le nord, s'étalait une morne plaine, plate, brumeuse, qui se terminait en Mongolie.

Le guide se rapprocha de Malko, penché en avant pour ne pas tomber.

— Le vent vient de Sibérie, dit-il, c'est tout ce que les Russes nous envoient.

On s'en serait douté...

Malko se hissa de quelques mètres sur le sol en pente. Depuis qu'il était sorti de sa Shanghai arrêtée au petit parking desservant la partie « touristique » de la Muraille, il était au supplice. Le vent glacial s'infiltrait jusqu'aux os, gelant les lèvres, les mains, fermant les yeux, séchant les larmes. Pourtant, on n'était qu'à soixante kilomètres de Pékin – au nord, il est vrai... Malko glissa, faillit s'étaler et le guide le rattrapa d'une main ferme.

— C'est un peu difficile quand il fait ce temps-là, concéda-t-il. Mais en été c'est très agréable, les gens de Pékin viennent pique-niquer sur les tours.

Une touriste américaine les croisa redescendant, hagarde, la bouche ouverte, au bord de l'infarctus, battant l'air de ses bras.

Malko serra les dents et continua. Il n'était plus qu'à cinquante

mètres de la tour. C'était diabolique. Le sol en pente alternait avec des marches de cinquante centimètres qu'il fallait littéralement escalader en s'accrochant à une rambarde métallique gelée.

Les touristes japonais avaient atteint le sommet et photographiaient systématiquement tout, y compris Malko, engoncé dans sa pelisse. D'un effort surhumain, il parvint à la plate-forme entourée de murs marquant le sommet de la tour. Au moins, il était un peu protégé du froid. Il reprit son souffle tandis que son guide allumait une cigarette. Sa Seiko Quartz indiquait neuf heures. Deux heures qu'il était parti du centre de Pékin. Autour de la ville, la circulation, ralentie par des centaines de camions, était aussi mauvaise qu'à Londres ou à New York. Décidément, ce n'était pas la peine d'être communiste. On se demandait comment les deux millions huit cent mille bicyclettes pékinoises ne finissaient pas en bouillie.

Il regarda autour de lui, cherchant l'endroit où déposer le sceau. Un escalier menait à une trappe dans le plafond, permettant d'accéder au toit de la tour de guet. C'est là que se trouvait la boîte aux lettres morte. En contrebas, à l'ouest, un train à vapeur se faufilait entre deux collines, laissant derrière lui un grand panache de fumée blanche. De l'autre côté, la morne plaine s'étendait à l'infini, jusqu'à la Mongolie extérieure et les grands déserts d'Asie centrale. La route des invasions. Une route étroite franchissait la muraille et se perdait dans la brume au milieu de ce no man's land inhospitalier. Légèrement dégelé, Malko se tourna vers le guide.

— Puisque je suis ici, je vais monter jusqu'en haut.

Le Chinois daigna sourire.

— Je ne vous accompagne pas, je connais déjà.

Malko se lança à l'assaut de l'échelle. Lorsque sa tête émergea sur le toit, il crut qu'on la lui tranchait !

C'était monstrueux. Des rafales glaciales balayaient l'espace découvert avec une violence inouïe. Même les Japonais photographiaient moins... Malko acheva de se hisser, évitant une vieille Japonaise figée sur place comme une momie, et tituba jusqu'à la façade nord. À part lui, il n'y avait que deux Japonais, tournés vers l'ouest. Il se pencha à l'extérieur et aperçut immédiatement une petite cavité, une fissure entre deux des énormes pierres de la muraille, vingt centimètres plus bas à l'extérieur du mur. Il se retourna. Les deux Japonais descendaient, bloquant l'escalier. Personne ne pouvait le voir.

Rapidement, il plongea la main dans sa poche, y prit le sceau et passa le bras par-dessus le parapet. Ses doigts trouvèrent la fissure, et il enfonça le sceau le plus profondément qu'il le put. Le trou était légèrement incliné de haut en bas, ce qui éviterait à l'objet de glisser vingt mètres plus bas... Il se redressa juste à temps pour voir la tête joughue et souriante du guide apparaître en haut de l'échelle.

— Je croyais que vous aviez un malaise ! dit-il.

— Non, dit Malko, je me reposais.

En plein vent par -20...

Il ignorait si le Chinois avait pu voir son geste. De toute façon, c'était une question purement académique...

La descente parut presque délicieuse. Il fallait simplement éviter

de se rompre le cou sur la pente verglacée. En remontant dans la Shanghai, Malko eut l'impression de retrouver son château. Prudent, le chauffeur était resté à boire du thé dans la petite gargote attenante au parking. Il exhiba un thermos d'eau bouillante et tendit un gobelet de thé brûlant à Malko.

— Vous désirez voir l'autre côté ? demanda poliment le guide.

C'était demander à un pendu dont la corde avait cassé s'il désirait être rependu...

— Merci, dit Malko, j'en ai assez fait pour aujourd'hui. Je crois que nous pouvons rentrer à Pékin...

La route sinueuse était étroite et dangereuse. De temps en temps, le mufler verdâtre d'un camion surgissait au détour d'un virage, forçant la Shanghai à flirter dangereusement avec les précipices bordant la route.

Malko, engourdi par le froid, réfléchissait à cette étrange mission. Qui allait venir chercher le sceau ? L'endroit était visité tous les jours par des centaines de touristes, aussi bien chinois qu'étrangers. Une surveillance était effectivement impossible. À moins que ce ne soit l'énigmatique guide qui se charge du travail. De toute façon, Malko avait rempli la première partie de son contrat. Maintenant, c'était aux autres de jouer.

S'ils voulaient jouer...

Le guide somnolait, bercé par le glissement de la Shanghai. Étrange pays. Pour se déplacer, il fallait faire rappel à la voiture et au guide, ou demander un taxi au bureau de l'hôtel. Mais ensuite il n'y avait plus qu'à revenir à pied, parce que les taxis étaient introuvables en ville. Or le moindre déplacement faisait plusieurs kilomètres. Rien que la place Tien-an Men, au centre de Pékin, était grande comme un petit bourg de province.

Il fallait marcher, sans un endroit pour s'arrêter. Pas de bars, pas de cafés, aucun lieu public sauf quelques restaurants d'une tristesse atroce avec leurs grandes tables rondes où on s'entassait à quinze ou vingt. Les collines se terminaient, faisant place à la banlieue de Pékin. Le guide ouvrit un œil.

— Que voulez-vous faire maintenant ? demanda-t-il. Le Musée de l'Histoire ? La Colline du Charbon ?

— Je crois que je vais marcher un peu dans Pékin, dit Malko.

— Je peux vous y conduire, proposa le guide, c'est difficile de se diriger quand on ne parle pas chinois.

— Oh ! je veux juste marcher, affirma Malko, j'ai un plan. À propos, est-ce que vous avez pu me faire une réservation pour le restaurant *Fang Shan* ?

— Pour demain, annonça Wu Chao. Ce soir, ils étaient complets. Vous voulez le repas à quinze yuans ou à vingt⁽¹²⁾ ?

— À vingt, dit Malko. Quelle est la différence ?

Le guide eut un rire gêné.

— Oh ! je ne sais pas. C'est un peu mieux. Pour les étrangers, il n'y a que deux prix...

— Et vous, combien payez-vous ? demanda Malko.

Vingt yuans, cela représentait deux semaines de salaire d'un Chinois moyen. Wu Chao sourit.

— Oh ! je ne vais pas beaucoup au restaurant. C'est un yuan ou un yuan cinquante. Les prix ne sont pas les mêmes pour les Chinois...

Heureusement pour eux.

Maintenant, la Shanghai filait dans l'avenue de la Paix Céleste. Deux minutes plus tard, ils étaient au *Peking Hôtel*. Malko se précipita à l'intérieur. Enfin un peu de chaleur ! Il se dirigea vers les ascenseurs, au fond du hall. Au moment où la porte allait se refermer, quelqu'un entra en trombe dans la cabine. Une Japonaise avec de hautes bottes noires et une veste en vison. Le visage plutôt anguleux et la frange noire tombant jusqu'aux yeux la faisaient ressembler à une poupée. Malko remarqua ses mains très soignées, avec de longs ongles pourpres. Ils étaient seuls dans la cabine. Malko appuya sur le bouton du quatrième et demanda :

— *What floor*⁽¹³⁾ ?

La Japonaise sourit et ôta ses lunettes.

— *Same*⁽¹⁴⁾ dit-elle. *Thank you*. Vous avez l'air gelé...

— Je reviens de la Grande Muraille, fit Malko, sinistre.

Elle eut un rire clair.

— Ah ! vous êtes nouveau à Pékin !... Il faut la voir une fois...

L'ascenseur stoppa au quatrième, et ils descendirent tous les deux.

— Nous sommes voisins, remarqua Malko.

Après les heures passées en tête à tête avec le guide, il avait envie de parler. La Japonaise prit sa clef mais ne s'éloigna pas.

— J'ai ma chambre à l'année, dit-elle, je travaille au *Yomuri*, le quotidien japonais, vous savez. On m'envoie souvent ici parce que je parle chinois. Je suis née en Mandchourie, pendant l'occupation japonaise. Mon père était officier. (Elle sourit.) La Chine et le Japon étaient ennemis à ce moment-là...

— Vous connaissez le restaurant *Fang Shan* ? demanda Malko, pris d'une inspiration subite.

— Oui, dit-elle, il vient de réouvrir. Pendant la Bande des Quatre, la femme du président Mao l'avait fait fermer parce qu'elle habitait à côté et ne voulait pas être dérangée. C'est un des meilleurs de Pékin.

Les garçons de l'étage les observaient curieusement, derrière leur petit comptoir. Les étrangers étaient vraiment des bêtes curieuses en Chine...

— Venez boire un verre dans mon appartement, proposa la Japonaise, j'attends un coup de fil de Tokyo. (Elle lui tendit la main.) Je m'appelle Ayako Mitshui.

— Malko Linge, dit Malko.

Sa main était si douce qu'elle ne semblait pas avoir d'os...

Ayako Mitshui était nettement plus féminine que la moyenne de ses coreligionnaires, gracieuse même. Elle fit entrer Malko dans une

petite suite, ôta son vison. Dessous, elle portait un pull noir de cachemire, avec un collier de perles tombant sur une petite poitrine.

Le bureau disparaissait sous une machine à écrire et des monceaux de papiers.

— Un whisky ?

C'était du japonais, mais Malko avait tellement froid qu'il aurait bu de l'alcool à brûler. Il inspecta le bar des yeux et aperçut une bouteille de cognac Gaston de Lagrange.

— Je prendrai plutôt ça, dit-il, la montrant du doigt. Je voudrais aller au *Fang Shan*, ce soir, mais mon guide m'a affirmé que c'était complet.

Ayako éclata de rire.

— C'est sûrement faux ! Ils sont toujours très mystérieux, il leur faut des autorisations très élevées pour la moindre chose. C'est très difficile de vivre à Pékin. (Elle soupira.) Cela fait un mois que je traîne dans les rues pour lire les *dazibaos*.

Malko, réchauffé par le Gaston de Lagrange, n'arrivait pas à prendre encore sa mission au sérieux et la vie pékinoise le déprimait. La seule idée de se retrouver seul pour dîner dans l'immense salle à manger lui donnait des boutons.

— Connaissez-vous un restaurant où nous pourrions dîner ce soir ? demanda-t-il.

Les traits anguleux de la Japonaise s'éclairèrent.

— C'est gentil de m'inviter ! Il y a le *Se-Chouen* de la rue Wang-Fu, dit-elle. On peut y aller à pied. Comme je les connais et que je parle chinois, on aura de la place.

— C'est une joie pour moi, affirma Malko avec sincérité.

Le *Peking Hôtel* était un minuscule îlot de civilisation perdu dans un monde hostile. Ses trois cent cinquante chambres ne recelaient aucun cafard, contrairement au vieil *Hôtel de l'Amitié*, très loin du centre. Même amicaux, ces cafards n'arrivaient pas à séduire les visiteurs étrangers. Ayako regarda sa montre.

— Il faudra y aller vers six heures et demie. Ils ferment très tôt ici. Vous passez me prendre ?

— Six heures et demie ! fit Malko. Mais c'est affreux !

Elle rit.

— Tout est fermé à neuf heures et demie à Pékin. Nous sommes en Chine. Sauf le bar de l'hôtel réservé aux étrangers, au rez-de-chaussée, mais c'est sinistre. Alors, à cet après-midi, je dois travailler.

Malko se retrouva dans le couloir, définitivement réchauffé par le Gaston de Lagrange. Ayako était charmante, distinguée et raffinée. Enfin, une compagnie. Il regagna sa chambre, où il régnait une température saharienne... La porte à peine refermée, il alla droit à son attaché-case, le souleva et chercha le cheveu qu'il avait placé en travers d'une des serrures.

Disparu.

On avait fouillé l'attaché-case. À de tout petits détails, Malko vit que tout avait été inspecté... Par qui ? C'était la bonne question... Il semblait impossible que le mystérieux Homme Rouge soit déjà en

possession du sceau. Peut-être que le camarade Lo Cheng se méfiait de lui. Ou au contraire voulait s'assurer qu'on n'avait pas glissé un serpent à sonnettes dans ses bagages. Toutes les hypothèses étaient plausibles.

Sauf une : que son séjour en Chine soit de tout repos.

Il alla à la fenêtre, contempla le grouillement des cyclistes sur l'avenue de la Paix Céleste. En se tordant le cou, il apercevait sur sa gauche le début de la place Tien-an Men, la plus grande du monde. Une poignée de photographes ambulants attendaient stoïquement dans le froid les amateurs désirant se faire photographier en face de la gigantesque porte de la Cité interdite, délimitant la place au nord.

Malko laissa retomber le rideau. Dans un coin de la chambre, ses patins à glace semblaient le narguer. En fait de patinage artistique, il se sentait plutôt parti pour les Olympiades de l'horreur.

CHAPITRE VI

Comme si on avait coupé le son, toutes les conversations stoppèrent à l'entrée des deux étrangers. Le restaurant était bourré. Des tables de quinze ou vingt, serrées les unes contre les autres, hommes et femmes mélangés : tout le monde piochant dans les plats au milieu. Il faisait presque aussi froid que dehors, aussi les clients restaient emmitoufflés jusqu'aux yeux. Un serveur souriant s'avança vers Ayako et la conversation s'engagea, absolument hermétique pour Malko. Les quatre accents toniques du chinois donnaient un aspect chantant à toutes les conversations. Ayako se tourna vers Malko.

— Ils ont une table pour nous en haut !

Ils ressortirent de la grande salle, montèrent un escalier pour aboutir dans un réduit sinistre aux murs nus avec une table et deux chaises. La serveuse referma la porte. Malko éclata de rire !

— Mais pourquoi nous enferment-ils là ? C'est plus amusant dans la salle.

Ayako secoua ses raides cheveux noirs.

— En Chine, on ne laisse jamais les étrangers se mélanger à la population. Ces boxes sont réservés normalement aux cadres du Parti, qui mangent à part, eux aussi. C'est très hiérarchisé.

Malko frémit en pensant qu'il aurait pu se retrouver tout seul dans cette boîte sinistre... Une serveuse renfrognée entra, apporta plusieurs plats, ainsi qu'une bouteille de saké et deux verres.

— J'ai demandé le menu à vingt yuans, dit Ayako. Avec une spécialité d'ici. Le canard fumé. C'est très piquant...

Elle versa du saké et le but d'un trait, imitée par Malko. Elle avait troqué son pantalon pour une jupe noire droite et des escarpins. Un léger maquillage adoucissait ses traits anguleux et éclairait ses yeux sombres. Les plats arrivèrent les uns après les autres, apportés par la même serveuse rogomme.

Ayako décortiqua pour Malko un « œuf de cent ans » et le lui tendit. Le saké tiède allait très bien avec les crevettes épicées, les beignets de poulet et le canard piquant. Les verres se vidaient à toute allure. Ayako dit quelques mots à la serveuse, qui réapparut avec un énorme pichet de saké et le posa sur la table. Ayako, avec des petits rires chatouillés, n'arrêtait pas de remplir son verre. Malko réalisa une chose inouïe : la Japonaise était en train de le saouler !

Il l'observa. Dès que son verre de saké ne débordait plus, elle le remplissait. À ce régime, le petit cagibi en semblait moins triste. La serveuse apporta le sempiternel dessert chinois. Des quartiers de pomme que l'on trempait dans du caramel brûlant. Malko n'avait plus faim. Ayako éclata d'un rire frais en le voyant se débattre avec ses baguettes et les quartiers de pomme glissants.

— Attendez, dit-elle, je vais vous aider.

Elle se leva, fit le tour de la table avec ses baguettes et entreprit de nourrir Malko, debout à côté de lui. Amusé, celui-ci passa son bras autour de la taille de la Japonaise. Elle rit timidement, mais ne s'écarta pas. Enhardi et déconnecté par le saké, Malko suivit la courbe des hanches puis descendit le long de la cuisse...

Il éprouva aussitôt un petit choc agréable. Sous ses doigts il venait de sentir la protubérance d'une jarretelle ! Ayako portait des bas. Comme si elle avait deviné ses pensées, elle s'écarta avec un rire gêné. Il la rattrapa par son collier de perles et l'attira, les doigts noués sur sa taille. Ayako rit de plus belle.

— Vous me chatouillez !

Elle se débattait mollement. Malko l'assit sur ses genoux. Ses yeux noirs riaient, à travers la frange.

Il caressa ses cheveux. Quand il voulut l'embrasser, elle détourna la tête. Il lui fallut plusieurs minutes avant de trouver ses lèvres, qu'elle entrouvrit timidement. Mais elle ondulait sur ses genoux, d'une façon telle que Malko sentit son ventre s'embraser. Ils flirtèrent ainsi un long moment, leurs caresses rythmées par les craquements de la chaise qui menaçait de rendre l'âme à chaque seconde.

Dès que Malko devenait plus entreprenant, Ayako lui prenait la main avec un rire gêné. À chaque instant, il s'attendait à voir la porte s'ouvrir sur la serveuse.

La Japonaise, empourprée, manifestait quand même quelques signes d'excitation. Pourtant, elle se leva, lissa sa jupe. Malko lui prit la main droite, la porta à ses lèvres.

— Vous avez des mains magnifiques, dit-il.

Elle rit et il en profita pour plaquer la main de la Japonaise sur lui, d'une façon qui ne lui permettait pas d'ignorer son état. Le visage d'Ayako ne changea pas d'expression, mais elle ne retira pas ses doigts. Enhardi, Malko se libéra. Docilement, elle emprisonna son membre dans ses longs doigts, sans se troubler. Elle le caressa distraitement quelques instants, debout à côté de lui. Puis demanda d'une voix pleine de timidité :

— Est-ce que je peux vous prendre dans ma bouche ?

Prenant probablement le silence stupéfait et ravi de Malko pour un acquiescement, elle s'agenouilla à même le parquet douteux et l'engloutit avec douceur, ses griffes rouges délicatement nouées à la base de son membre. Ses mouvements étaient presque imperceptibles. Pourtant elle releva la tête et demanda d'une voix inquiète :

— Je ne vous fais pas mal ?

Il l'assura du contraire. Elle replongea sur lui avec la concentration d'une bonne élève, secouant de temps en temps ses cheveux raides. En même temps, ses doigts massaient doucement Malko, s'avancant peu à peu entre ses jambes, l'agaçant de ses ongles. De temps à autre elle s'arrêtait, contemplant fièrement son œuvre.

Malko était certain maintenant que la serveuse ne les dérangerait pas. Tout cela était prémédité. Ce n'était pas pour rien qu'Ayako parlait chinois.

La Japonaise faisait durer le plaisir, s'arrêtant, reprenant, dans

une position qui aurait paru inconfortable à n'importe qui, sauf à une Asiatique. Elle s'amusa à enrouler les perles de son collier autour de son membre et à les prendre dans sa bouche en même temps que lui. Il voulut la relever, mais elle résista.

— Non, dit-elle, je ne veux pas faire l'amour ici.

Il sentit à son changement de rythme qu'elle était décidée à venir à bout de lui.

Avec une conscience professionnelle très japonaise, elle l'enfouissait profondément au fond de sa gorge, la frange dans les yeux, les deux mains nouées autour de lui, le comprimant légèrement pour accentuer son érection. Lorsqu'il explosa, elle le serra encore plus fort, comme on presse un fruit. Elle le but, les yeux fermés, avec une ferveur païenne, puis se redressa et secoua sa frange.

Malko avait un peu honte de s'être fait traiter ainsi sans rien donner en échange. Ayako lissa sa jupe, prit une des petites serviettes apportées avec le dessert et entreprit de faire la toilette de Malko avec douceur. Puis elle le rajusta, avec une expression sérieuse d'écolière sage.

Malko l'attira, les mains posées sur ses hanches fines.

— J'ai été très égoïste, dit-il ; vous ne m'en voulez pas ?

Ayako secoua énergiquement ses cheveux raides.

— Non, non ! Nous, les femmes japonaises, on nous apprend toutes petites à faire plaisir aux hommes.

Malko n'eut pas le temps de s'étendre. La porte s'ouvrit sur la serveuse rogomme, l'addition à la main. Il paya, et elle s'éclipsa aussitôt.

— Vous lui aviez dit de ne pas nous déranger ? demanda Malko.

— Non, non, pas du tout, jura Ayako.

Sans convaincre Malko. Jamais elle ne se serait conduite ainsi, avec la menace d'être surprise. Il fut même effleuré d'un horrible soupçon : le timing de l'apparition de la serveuse était si parfait qu'il se demandait si elle ne les avait pas observés. Cette dernière réapparut, ramenant quelques pièces de monnaie.

Malko voulut y rajouter un billet de un yuan, mais la Chinoise lui rendit le tout sèchement. Ayako se tourna vers Malko.

— Il n'y a pas de pourboire en Chine.

Ils se retrouvèrent dans la rue Wang-Fu déserte et glaciale. À deux cents mètres du *Peking Hôtel*. Quelques trolley-bus circulaient encore, au milieu de dizaines de cyclistes sans lumière !

— Comment font-ils ? demanda Malko.

Ayako égrena son rire perlé.

— Je ne sais pas, il n'y a jamais d'accident. Ils roulent lentement et il n'y a pas beaucoup de voitures.

Un peu plus loin, quelques attardés contemplaient un grand dazibao.

Dans l'ascenseur, Ayako se serra contre Malko d'un brusque élan.

— Vous êtes très gentil, dit-elle, très doux.

C'était plutôt le contraire... Sur le palier, ils prirent chacun leur clef. La Japonaise adressa un sourire complice à Malko.

— Je vais me coucher. Demain matin, je dois me lever à six heures pour aller à Tien-Tsin. Peut-être nous reverrons-nous plus tard.

— Voulez-vous dîner demain ? demanda Malko. Au *Fang Shan*.

Le visage d'Ayako s'éclaira, comme s'il lui avait offert un diamant de dix carats !

— Oh ! oui ! Si vous n'avez pas changé d'avis, laissez-moi un mot.

Malko regarda sa silhouette fine s'éloigner dans le couloir. Son séjour à Pékin ne commençait pas trop mal...

C'était étonnant que la Japonaise n'ait même pas cherché à faire l'amour avec lui. Les femmes étaient décidément bizarres.

En se retrouvant dans sa chambre-sauna, il éprouva une étrange impression de claustrophobie. Mais où aller ? Pour rompre le cercle invisible qui l'étouffait, il décida de téléphoner à Alexandra. Au risque de se faire du mal.

Hélas ! ses efforts pour atteindre le standard furent absolument vains. Il eut beau essayer toutes les combinaisons de chiffres du cadran, il tomba toujours sur une sonnerie occupée. Ce qui accentua encore son anxiété. Il avait horreur du rôle passif qu'on lui faisait jouer. De guerre lasse, il se coucha tout nu sur son lit, se demandant si le sceau était toujours caché dans la Grande Muraille.

Le téléphone sonna trois fois puis se tut. Malko, dans la salle de bains, n'eut pas le temps de décrocher. Il s'immobilisa devant l'appareil muet. Qui pouvait l'appeler ? Il ne connaissait personne à Pékin à part le camarade Lo Cheng. Ayako était à Tien-Tsin. Son guide venait de le quitter après l'avoir traîné quatre heures dans le froid sibérien du Palais d'Été qui méritait bien mal son nom. Ne ratant pas un seul bas relief. Malko en pleurait de froid. Le lac était couvert de patineurs. Malko avait regretté de ne pas avoir ses patins. Au moins, il se serait entraîné.

Aucune nouvelle d'Ayako. Il fallait partir dîner dans une demi-heure. Déçu, il acheva de s'habiller, s'aspergea de son eau de toilette Jacques Bogart, sortit de la chambre. De nouveau le téléphone sonna. Cette fois, c'était Ayako, essoufflée.

— Je viens de rentrer ! dit-elle, je vous rejoins en bas dans dix minutes.

— C'est vous qui m'avez déjà appelé ?

— Non, non, dit la Japonaise. À tout de suite.

Il prit ses patins et descendit.

Le hall grouillait de guides attendant leurs « clients », bibendums molletonnés et impénétrables. En Chine, on retombait curieusement en enfance. Pris en charge à 100 %. Ayako apparut douze minutes après Malko, les jambes gainées de bas noirs, des escarpins, un long manteau de vison et une charmante chapka assortie. Un chemisier blanc égayait l'ensemble. Elle pouffa en voyant les patins de Malko.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des patins, dit-il. Il paraît qu'il y a un lac gelé en face du restaurant, j'adore ça.

Le guide jeta un regard surpris à la Japonaise, mais celle-ci lui adressa aussitôt un flot de paroles en chinois. Il répondit par monosyllabes. La Japonaise prit le bras de Malko.

— Il n'est pas content, parce qu'il ne savait pas que je venais, dit-elle. Il n'avait réservé que pour vous.

— Il peut venir aussi, proposa Malko, pour l'amadouer.

Ayako secoua la tête avec amusement.

— Non, ça leur est interdit. Ils mangent dans des salles à part. Pas la même nourriture.

C'était beau, l'égalitarisme communiste.

La Shanghai avait un nouveau chauffeur, qui démarra comme une brute dans l'avenue de la Paix Céleste. Cent mètres plus loin, ils passèrent devant l'entrée majestueuse du bâtiment du Parti communiste chinois, juste après la Cité interdite. C'était presque aussi beau, mais des sentinelles armées veillaient tous les cent mètres. Malko regarda défiler le mur derrière lequel s'échafaudait le destin de la Chine.

Puis le chauffeur tourna à droite, s'enfonçant dans un parc. La Shanghai s'arrêta en face d'un pavillon bas, bordant un petit lac gelé. On se serait cru en pleine campagne, pourtant la place Tien-an Men était à moins d'un kilomètre. Ils suivirent un petit sentier qui se terminait au *Fang Shan*, aboutissant dans l'éternel box sinistre, sans aucune décoration. Les deux couverts étaient déjà mis. Le guide s'éclipsa et les plats commencèrent à arriver. D'abord des tranches blanchâtres baignant dans une sauce brune. Inquiétant. Ayako se jeta dessus.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Malko.

— Du rhinocéros. (Elle rit.) Vous devriez en manger, cela donne de la force.

Sous la table, il lui caressa la jambe. Elle avait des bas ultrafins qu'elle n'avait sûrement pas achetés à Pékin... Quant à son vison, dans un pays où les seuls manteaux de fourrure étaient ceux qu'on voyait sur le dos des chiens et des chats... Cela devenait trop beau... Elle lui prit la main et la porta à ses lèvres en un geste très tendre. Les serveurs se succédaient, apportant des amoncellements de plats. Ce n'était plus l'intimité particulière de la veille. D'ailleurs, Malko n'avait pas la tête à l'érotisme pour le moment. Les patins posés dans un coin de la pièce lui rappelaient qu'il ne se trouvait pas à Pékin pour flirter.

Ayako se pencha sur lui et l'embrassa, avec une maladresse qui contrastait avec son habileté dans un autre domaine.

— J'ai tellement envie ! Je n'ai pas fait l'amour depuis sept mois.

— Sept mois, fit Malko, mais hier soir...

Ayako baissa pudiquement les yeux.

— Je ne peux pas faire l'amour avec un homme que j'ai vu seulement une fois. Hier soir, j'ai seulement voulu vous montrer que vous me plaisiez.

Façon efficace de s'exprimer. Ayako le regardait intensément, riait, lui prenait la main ou l'embrassait à l'improviste, comme une jeune vierge amoureuse. Il paya et ils sortirent, dans le froid, Malko traînant ses patins. Ayako lui glissa un coup d'œil en coin.

— Vous voulez vraiment patiner ?

— Juste quelques tours, dit Malko.

Après ce qu'elle venait de lui dire, c'était presque une insulte, mais il n'avait pas le choix. Heureusement qu'Ayako était habituée à passer leurs caprices aux hommes. Le lac gelé n'était qu'à une vingtaine de mètres.

Les mesures nostalgiques du *Beau Danube bleu* s'égrenaient dans le silence insolite, presque irréel. Malko s'arrêta, stupéfait. Des haut-parleurs étaient fixés à des mâts tout autour du petit lac gelé où les patineurs tournaient sagement en rond dans le sens des aiguilles d'une montre, sous la lueur crue de puissants projecteurs. La vieille valse viennoise semblait étrangement appropriée aux évolutions gracieuses des patineurs.

À part la musique, le silence était troublé seulement par le crissement des patins sur la glace. Malko s'accouda à la rambarde, Ayako à son bras.

— Vous y allez ? demanda la Japonaise.

— Oui, dit Malko. Vous voulez m'attendre, ou repartir à l'hôtel ?

Elle rit.

— Bien sûr, mais pas trop longtemps. Il fait froid.

Pas le moindre reproche. Malko ne pouvait malheureusement pas lui expliquer son subit amour du patin à glace... Il chaussa ses patins et, titubant, se lança sur la piste encombrée. Les premiers pas furent difficiles. Plusieurs fois, il dut s'accrocher à la rambarde de sécurité pour ne pas s'étaler. En dépit de la musique romantique, il se sentait ridicule et déplacé. Les Chinois le regardaient avec curiosité. Peu à peu, son assurance augmenta. Les vieux réflexes revenaient, et il se sentait plus à l'aise. Accélérant, se mêlant aux Chinois qui faisaient semblant de ne pas s'apercevoir de sa présence... Comme si cette patinoire avait été hors du temps et de l'espace.

Il ignorait combien de temps il devait se montrer à la patinoire, aussi décida-t-il qu'un quart d'heure ferait l'affaire. Il était le seul non-Chinois à tourner sur la glace. Des observateurs éventuels n'auraient aucun mal à le repérer. À chaque passage, il souriait à Ayako appuyée à la barrière de bois, en face du restaurant. Peu à peu, il s'enhardissait, quittait le troupeau tournant à faible allure pour virevolter au milieu, grisé de retrouver sa maîtrise, de glisser sans bruit sur la glace, oubliant pourquoi il était là. C'était un moment rare : bercé par la musique, il dansait sur la glace, au cœur de Pékin, mais très loin de la Chine, sur le parquet ciré de son château, Alexandra à son bras, sublime dans une robe de faille ouverte jusqu'aux reins.

Le choc fut si violent que Malko eut l'impression que tous ses os se brisaient. La lumière crue des projecteurs disparut. Le souffle coupé,

groggy, il perdit l'équilibre, tomba à plat dos sur la glace, se débattant comme une tortue mise sur le dos.

Pendant quelques secondes, il fut plongé dans une nuit complète. Puis il se redressa, réalisant qu'il avait perdu connaissance pendant quelques secondes. Un cercle de visages anxieux l'entouraient. Tous chinois. Ils l'aidèrent à se relever. Il ne savait pas très bien ce qui s'était produit. Son dos lui faisait mal. Il se redressa tant bien que mal et aperçut une forme allongée sur la glace à quelques mètres de lui, entourée de patineurs, elle aussi. Il s'approcha, vit une Chinoise essayant de se relever, appuyée sur un coude. Sa chapka dans le choc avait sauté, et deux longues nattes noires rampaient sur la glace comme des serpents. Elle avait un visage rond, une bouche petite et très rouge, de hautes pommettes saillantes qui accrochaient la lumière et d'immenses yeux bridés.

Une vraie princesse mongole.

Bien entendu, son corps disparaissait sous plusieurs épaisseurs de molleton. Elle secoua ses nattes et se redressa sur un genou. Un des Chinois qui entouraient Malko lui fit comprendre par gestes ce qui était arrivé. Les deux patineurs achevaient une arabesque en marche arrière et s'étaient heurtés dos à dos ! Un peu plus, et ils s'assommaient net. Malko s'approcha, tendit la main à la jeune Chinoise.

Celle-ci rougit violemment en le voyant, mais ne refusa pas la main tendue. Elle se remit debout, secouant la glace de son pantalon verdâtre. À sa grande surprise, elle murmura en anglais :

— *I am sorry.*

Malko l'aida à s'épousseter. Elle porta la main à son front comme si elle allait se trouver mal, et il la soutint. Il n'avait plus envie de patiner et son dos lui faisait mal. Ils clopinèrent tous les deux jusqu'à la barrière où il l'aida à délayer ses patins. Elle semblait choquée, ouvrit sa veste molletonnée. Un pull de grosse laine moulait une poitrine haute et pointue, peu courante chez une Chinoise. Une autre fille la rejoignit, qui jeta un regard noir à Malko.

— J'ai une voiture, dit ce dernier en anglais, je peux vous raccompagner.

La princesse mongole secoua la tête et dit lentement en mauvais anglais :

— Merci, mais je vais prendre le bus. J'habite très loin, à l'Institut des Langues étrangères... Hors de Pékin.

Son amie lui adressa la parole en chinois, et elle se tut. Malko l'observait. Elle semblait faire un effort surhumain pour tenir debout. Lui-même ne se sentait pas brillant. Ayako accourait.

— Qu'est-ce qui est arrivé ? demanda-t-elle, affolée.

— Nous nous sommes heurtés, dit Malko, je crois qu'elle a assez mal. Expliquez-lui que nous pouvons la reconduire là où elle habite avec son amie, ajouta-t-il pour la rassurer.

Ayako se lança dans un grand discours tandis que la Chinoise rangeait son équipement. Les patineurs continuaient à tourner silencieusement. Finalement, la Chinoise laissa tomber quelques mots immédiatement traduits par Ayako.

— Elle veut bien que nous la ramenions, mais elle s'excuse d'avance. Il y a près de vingt minutes de route. J'espère que le chauffeur voudra bien. Et puis elle a peur qu'on la juge mal pour se montrer en voiture avec un étranger. Heureusement que je suis là.

— Allons-y, dit Malko, je compte sur vous pour convaincre le chauffeur.

Ce dernier dormait à poings fermés dans la Shanghai. Le guide était parti se coucher. Réveillé, il montra un enthousiasme très modéré pour ce qu'on lui demandait. Il fallut qu'Ayako lui glisse dans la main ce qui ressemblait à un billet de deux yuans pour qu'il se mette à son volant. Les Chinois étaient toujours des êtres humains. Ayako, la Chinoise et Malko se tassèrent à l'arrière. Ils roulèrent dans des avenues désertes, guidés par la copine. Tout à coup, la princesse mongole eut un brusque haut-le-corps et lança quelques mots au chauffeur. Celui-ci stoppa. La Chinoise sauta aussitôt hors de la voiture et Malko la vit appuyer le front contre un arbre pour vomir...

Quand elle se réinstalla, Ayako expliqua :

— Elle n'a pas l'habitude de la voiture. Cela lui donne mal au cœur.

C'est vrai qu'on était au Moyen Age. Très pâle, la Mongole ressemblait de plus en plus à une princesse de conte de fées. Malko se pencha sur elle :

— Comment vous appelez-vous ?

— Yang-Xi, dit-elle faiblement. Je suis étudiante en quatrième année à l'Institut.

Son anglais était hésitant mais parfait. Elle prononçait le « x », « ch », à la chinoise. Malko se dit qu'elle était vraiment très belle. Le silence retomba. Dix minutes plus tard, ils stoppèrent devant ce qui ressemblait à un camp de concentration. Yang-Xi prit ses patins et se tourna vers Malko.

— Merci de m'avoir ramenée, dit-elle.

Elle lui tendit la main.

— J'aimerais vous revoir, dit Malko. Je suis au *Peking Hôtel*...

Yang-Xi courait déjà dans l'obscurité, escortée de son amie. Ayako dit doucement :

— Il ne faut pas perdre votre temps, les Chinoises ne font pas l'amour avec les étrangers. Si je n'avais pas été là, elle ne serait même pas montée dans votre voiture. Elles ont toutes peur de se faire violer. C'est courant en Chine.

Furieux contre lui-même, Malko remarqua :

— Pour être aussi nombreux, il faut bien que les Chinois fassent l'amour de temps en temps.

La Shanghai fit demi-tour. Les deux silhouettes s'étaient perdues dans la nuit comme si elles n'avaient jamais existé. Malko et Ayako n'échangèrent pas un mot jusqu'à l'hôtel. Malko s'en voulait d'avoir été grossier avec la Japonaise.

Ils prirent l'ascenseur et aussitôt il l'attira dans ses bras. Ayako se laissa faire et dit d'une petite voix :

— Je ne suis pas aussi belle qu'elle...

Malko ne répondit pas. Le palier était désert. Les boys dormaient.

Il prit sa clef et sans un mot entraîna Ayako. Il ouvrit, alluma et eut l'impression que sa pomme d'Adam enflait et lui bloquait le gosier.

Le sceau qu'il avait caché deux jours plus tôt sur la Grande Muraille était posé sur son bureau, bien en évidence. À côté du guide de la Chine.

CHAPITRE VII

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Ayako, qui avait remarqué la pause de Malko, avec une pointe d'inquiétude.

— Rien, rien, fit Malko.

Se plaçant entre la table et la Japonaise, il ôta sa pelisse et la posa sur la chaise de façon que le pan dissimule le sceau. Puis il aida Ayako à ôter son manteau. Son dos lui faisait encore mal et sa nuque était engourdie. La Japonaise le fixa, pleine de sollicitude.

— Vous avez mal ? Vous voulez que je vous masse ?

Soudain, la pelisse glissa de la chaise où Malko l'avait posée. Ayako se précipita pour la ramasser et tomba en arrêt devant le sceau. Elle le prit dans sa main et l'examina.

— Tiens ! vous avez déjà eu le temps de faire du shopping ? J'espère que vous ne l'avez pas payé cher. Ça ne vaut pas grand-chose, il y en a des milliers, des sceaux comme ça ; c'est moderne. Si vous en voulez des plus anciens, je sais où il y en a...

— Oh ! j'ai acheté celui-là comme presse-papiers, dit Malko. Qu'est-ce que les caractères signifient ?

Ayako examina le sceau et dit :

— L'Homme Rouge. Je ne sais pas ce que c'est. Probablement un obscur mandarin dans une province reculée...

Elle le reposa et vint vers Malko, le prit par la main en riant et le tira vers un des lits jumeaux.

— Venez, je vais vous masser.

Elle le déshabilla jusqu'à la ceinture, le fit rouler sur le ventre et s'installa à califourchon sur son dos. Ses doigts, quand ils commencèrent à lui malaxer la nuque, étaient à la fois durs comme des pinces d'acier et d'une douceur surprenante. Elle continua, s'attaquant systématiquement à tous les muscles du dos.

Au bout d'un certain temps, Malko commença à caresser une jambe gainée de nylon qui se trouvait à sa portée, déclenchant le rire chatouillé d'Ayako. Le massage descendait de plus en plus bas. Jusqu'à ce que quelques doigts fuselés se glissent sous sa ceinture pour un massage nettement différent. Avec une feinte sollicitude, la Japonaise se pencha à l'oreille de Malko, le chatouillant de ses cheveux raides.

— Vous n'avez plus mal ?

Il se retourna et la prit dans ses bras. Cette fois, elle se laissa embrasser, se serrant contre lui avec une force incroyable. Mais, quand il voulut la déshabiller, elle lui échappa et fonça vers le commutateur. Lorsqu'elle revint sur le lit, la chambre était plongée dans l'obscurité. Elle se pelotonna contre lui.

— Chez nous, au Japon, nous ne faisons jamais l'amour avec la

lumière, ce n'est pas bien.

Là, c'était le noir absolu. Malko suivit la ligne du bas, trouva la cuisse nue, ôta la jupe. Il avait quand même envie d'un peu de lumière. Mais Ayako poussa un vrai hurlement lorsqu'il voulut allumer. Finalement, il tourna le bouton de la télé près du lit. Une image apparut sur l'écran. Un tableau noir avec des mots anglais et chinois. Ayako éclata de rire.

— Toute la Chine apprend l'anglais, dit-elle. Tous les soirs. C'est nouveau.

Malko coupa le son. La faible lumière de l'écran suffisait à laisser deviner les lignes de leurs corps. Ayako s'en accommoda. S'agenouillant au pied de Malko, elle reprit sa fellation de la veille là où elle l'avait laissée. Cela semblait être son meilleur moyen de communication. Mais, cette fois, Malko était décidé à se conduire en gentleman. Il attendit un peu puis tira Ayako vers lui comme on tire une couverture. La Japonaise s'empala doucement sur lui, n'ayant gardé que ses perles et ses bas. Souple comme une acrobate, elle se plia à quatre-vingt-dix degrés, frottant sa poitrine contre le torse de Malko, l'embrassant à petits coups, ne bougeant presque pas. Aucune Européenne n'aurait pu faire cela. On aurait dit qu'elle n'avait pas de colonne vertébrale. Elle accéléra et finalement s'immobilisa, collée à lui, trempée de sueur des pieds à la tête. Contre le gré de Malko, elle s'était débarrassée de ses chaussures. Son degré de civilisation n'allait pas jusque-là... Doucement, il l'arracha de lui. Elle se laissa docilement allonger sur le ventre et d'elle-même glissa un coussin sous elle. Les reins cambrés, elle se retourna vers Malko.

— Attends un peu ! Laisse-moi me décontracter.

Les bras allongés devant elle, elle commença à respirer profondément et bruyamment, comme un sportif à l'arrivée d'une course de fond.

Peu à peu, sa croupe s'élevait, s'exposant d'une façon qui ne laissait aucun doute sur ce qu'elle attendait.

Cette soumission totale déclencha chez Malko tous ses mauvais instincts. Agenouillé derrière la Japonaise, il la souleva par les hanches pour l'amener à sa rencontre. Son corps était si menu qu'il avait l'impression de violer une fillette. Mais sa poitrine était ferme et pointue, sa croupe ronde et dure.

Cette croupe qui prenait l'initiative maintenant, l'aspirant très doucement, par toutes petites secousses.

Ses yeux s'étaient accoutumés à la pénombre, et il distinguait très bien Ayako. Elle respirait toujours profondément et à chaque inspiration gagnait quelques millimètres. Obligé de se mettre à son rythme, Malko laissa ses pensées dériver vers autre chose. Il mourait d'envie de se retourner pour regarder le sceau.

Qui l'avait ramené dans sa chambre ? C'était facile d'y pénétrer. Il suffisait de décrocher la clef du tableau à l'étage. N'importe qui connaissant le numéro de sa chambre pouvait l'avoir rapporté. C'était là que le bât blessait...

À part le guide de l'agence Luxingshe, il avait fallu le suivre depuis le restaurant *Fang Shan*. Or c'était le premier soir où il y dînait. Évidemment, si quelqu'un l'avait repéré durant son patinage, on avait

eu le temps de venir au *Peking Hôtel* tandis qu'il raccompagnait la « princesse mongole ».

En tout cas, le contact était établi. Il allait donc se passer quelque chose. Malko se mit à souhaiter de toutes ses forces que la théorie de Lo Cheng soit exacte. Que l'Homme Rouge n'ait vraiment aucun contact avec l'ambassade soviétique de Pékin. Sinon...

La pression autour de son sexe cessa brusquement, faisant place à une sensation exquise, tandis qu'il plongeait irrésistiblement dans un fourreau brûlant. Sous lui, Ayako exhala un long soupir satisfait. Malko était maintenant enfoncé en elle de toute sa longueur, ayant vaincu la résistance de ses muscles les plus secrets.

Grâce au yoga.

Ayako dit quelques mots en japonais et commença à onduler sous lui sans manifester la moindre douleur. Enhardi, Malko prit ses hanches trempées de sueur et se mit à la labourer lentement et profondément.

Parfois, quand il allait très loin, elle poussait un petit cri. Mais il ignorait si c'était de plaisir ou de douleur. La télé n'émettait plus, la leçon d'anglais était terminée, et lui tentait de retarder le plus possible son plaisir. Songeant que si on lui avait prédit qu'il traiterait ainsi une Japonaise le lendemain de son arrivée à Pékin il ne l'aurait pas cru.

Le Seigneur était décidément de son côté.

Soudain, il n'y tint plus. Depuis un moment il réalisait qu'Ayako n'offrait plus le moindre obstacle. Il se mit à la chevaucher avec une violence animale, lui arrachant des gémissements extasiés. Trempé de sueur, lui aussi. Une explosion merveilleuse l'éblouit. D'un ultime coup de reins, il cloua la Japonaise sous lui, et ils demeurèrent ainsi de longues minutes, vidés, les reins las. Puis Ayako se dégagea et disparut dans la salle de bains. Elle revint faire son numéro de geisha sur Malko avec la même minutie et la même tendresse que la veille.

— Il y a si longtemps que je n'avais pas fait l'amour, soupira-t-elle. C'est pour ça que j'étais tellement excitée. Mais j'avais un peu peur que tu me fasses mal.

— Tu n'étais pas obligée de te laisser prendre comme ça, remarqua Malko.

La Japonaise eut un rire gêné.

— Il paraît que tous les Européens aiment ça. C'est une amie hôtesse de l'air qui me l'a dit.

Ce qu'on appelle les traditions orales.

— Peut-être pas tous, dit Malko. Mais pourquoi restes-tu si longtemps sans faire l'amour ?

De nouveau, elle rit avec gêne.

— Tu sais, au Japon, nous sommes habituées, dit-elle. Jusqu'à vingt ans, nous ne voyons pas beaucoup de garçons. Alors nous faisons l'amour entre copines. Mais c'est moins amusant... Je préfère un homme.

Elle s'étira et vint se lover contre lui.

— Je voudrais dormir avec toi, mais je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— D'abord, le journal doit m'appeler demain matin, tôt. Je

n'aurais pas le courage de me lever. Et puis les Chinois observent tout ce que nous faisons. Cela pourrait me faire du tort. Ils sont très à cheval sur la morale. Personne n'a le droit de faire l'amour. On ne distribue pas la pilule aux femmes célibataires ou divorcées. Les jeunes sont obligés de se cacher pour faire l'amour. L'été, ils vont dans les douves de la Cité interdite, le soir. Mais l'hiver... (Elle pouffa.) Du temps de Marco Polo, il y avait vingt mille putains à Pékin. Maintenant...

— Une femme comme toi les réduirait toutes au chômage, affirma gravement Malko.

Ayako sauta au plafond et se mit à lui marteler la poitrine.

— Tu n'as pas honte ! explosa-t-elle d'un ton indigné. Je ne suis pas une putain parce que tu me prends comme ça. Au Japon aussi, les femmes honnêtes se font sodomiser... Toutes les geishas le font pour faire plaisir à leurs amants de cœur.

Malko la calma d'un baiser.

— D'accord ! Mais qu'est-ce que tu fais exactement à Pékin ?

— Le *Yomuri* veut une grande enquête sur la nouvelle « société de consommation » chinoise, expliqua Ayako, un peu calmée. Je dois aller à Shanghai et ensuite à la foire de Canton. Mais, entre-temps, je retournerai au Japon. Ce n'est pas drôle, Pékin. Tous les Japonais que je rencontre veulent me sauter, parce qu'ils ne trouvent pas de filles.

— Mais tu m'as dit que tu étais restée sept mois sans faire l'amour, remarqua Malko.

— Bien sûr, dit Ayako. Je ne veux pas avec tout le monde.

Elle éclata de rire et sauta du lit. Trente secondes plus tard elle était rhabillée.

— Demain, je ne sais pas si je peux te voir, dit-elle. J'ai beaucoup de travail. Tu me téléphones, ajouta-t-elle ; moi, je n'aime pas téléphoner aux garçons.

Elle l'embrassa.

La porte se referma doucement. Malko gardait encore dans sa tête le souvenir du contact brûlant de la chair la plus secrète d'Ayako. Il se leva et alla examiner le sceau d'ivoire. C'était le même ou son jumeau. Que faire maintenant, seul dans cette ville impénétrable, plate, austère et glaciale ? Il allongea la main pour éteindre et aperçut quelque chose qui dépassait de son guide de la Chine. Il tira. C'était une carte de visite : *Peking Antics, 18 Tachala Road*. Il la retourna sans trouver aucune inscription, le cœur battant, certain de ne pas l'y avoir mise.

C'était le contact ! La personne qui avait rapporté le sceau avait laissé la carte. Le système se mettait en place. Du coup, il n'avait plus sommeil. Sous peine de faire capoter l'opération, il était obligé d'aller chez l'antiquaire. Qu'allait-il y dire ? Les difficultés commençaient. Il ignorait si celui qu'il avait remplacé n'était pas porteur d'un mot de passe, d'un autre signe de reconnaissance, ou tout simplement si quelqu'un, dans l'entourage de l'Homme Rouge, ne connaissait pas physiquement Rolf Hanover. Jusqu'ici le raisonnement de Lo Cheng se révélait exact. L'Homme Rouge avait mordu à l'hameçon. La façon dont s'était renoué le contact prouvait à Malko qu'il n'avait pas affaire à un isolé, mais à un réseau implanté solidement, disposant de

nombreuses complications. Il avait fallu aller récupérer le sceau à la Grande Muraille, surveiller la patinoire, suivre Malko pour savoir à quelle chambre il était. Et déposer le sceau dans sa chambre.

Son après-midi du lendemain était libre. Le matin, il devait visiter le Musée de l'Histoire. Il irait donc chez « Peking Antics » dans l'après-midi.

Une douzaine de gamins traversèrent en courant et se mirent à sauter autour de Malko, riant et criant avec leurs petites voix aiguës :

— *Shu-Shu ! Shu-Shu* ⁽¹⁵⁾ !

Leurs piailllements couvraient les glapissements du milicien réglant la circulation de son mirador vitré, au carrefour Cai Shi Kou, derrière Malko, là où il venait de se faire déposer par le guide. Un cycliste le frôla, les pans de son bonnet de fourrure flottant au vent, ce qui leur donnait l'apparence de gigantesques oreilles. Une jeune Chinoise en train d'acheter une glace à un stand ambulancier tournait vivement la tête en se sentant observée. Même par ce froid sibérien, on mangeait des glaces partout. Tout le côté gauche de la rue Tachala n'était que ruines, des masures effondrées les unes sur les autres à la suite du tremblement de terre. Les petites maisons noirâtres restées debout semblaient prêtes à s'écrouler au moindre souffle de vent.

Ici, les voitures étaient inconnues, comme les trottoirs. Sans cesse des cyclistes frôlaient Malko, faisant marcher leur timbre sans arrêt. Même dans cette voie étroite, orientée est-ouest, le vent du nord-ouest vous glaçait jusqu'aux os. Malko avait déjà vu deux magasins d'antiquités, vides bien entendu. Seuls les étrangers achetaient des antiquités ou des bijoux. Les achats des Chinois se réduisaient aux besoins essentiels. Autant par manque de moyens que par crainte de passer pour un contre-révolutionnaire... Par chaque porte ouverte, on apercevait un petit poêle à charbon. C'étaient des centaines de milliers de tuyaux qui crachaient le nuage noirâtre flottant au-dessus de la ville.

Enfin, sur la droite, il vit une façade peinte en rouge, une vitrine poussiéreuse et une enseigne en chinois et en anglais : PEKING ANTICS. Un canard plumé pendait par une patte d'une fenêtre, juste au-dessus de la porte. Les Chinois ignoraient encore les réfrigérateurs... Quatre vieux Chinois jouaient aux cartes dans un rayon de soleil, un peu plus loin, assis sur des caisses, emmitouflés comme des momies. Signe inouï de libéralisme. Quelques mois plus tôt, ils auraient eu droit au Lao Zao pour s'adonner ainsi à un passe-temps bourgeois.

Malko poussa la porte encadrée de rouge, le cœur battant.

L'habituelle vendeuse somnolente ne daigna même pas lever le nez de son *Quotidien du Peuple*. De toute façon, elle était payée au mois, qu'elle vende ou non.

Il fit le tour des vitrines exposant un bric-à-brac de potiches, de bronzes, de faux chevaux Tang, de jade vrai et faux. Les prix étaient déments, semblant avoir été fixés par un ordinateur détraqué. Mais les vendeurs s'en moquaient, et il n'était pas question de discuter un

centime. Au fond du magasin, Malko tomba en arrêt devant un superbe paravent, copie d'un Ming, à huit panneaux, se disant qu'il irait bien dans la bibliothèque du château de Liezen. Il était en train de l'admirer lorsqu'une voix demanda derrière lui :

— *You like it, sir*⁽¹⁶⁾ ?

Un vieux Chinois, édenté, la barbiche clairsemée, maigre comme un clou, la peau ivoire, les yeux si enfoncés dans leurs orbites qu'il avait l'air d'un cadavre, avait surgi de nulle part.

— Combien vaut-il ? demanda Malko.

Le vieil antiquaire découvrit ses chicots jaunâtres dans un sourire désolé.

— Celui-là est vendu ! Mais je peux vous en montrer un autre. Si vous voulez venir avec moi...

Son anglais était chaotique mais compréhensible.

— Avec plaisir, dit Malko.

La vendeuse n'avait toujours pas levé la tête du *Renmin Ribao*. Le vieux Chinois ouvrit une porte donnant sur l'arrière de la boutique, une cour qu'ils traversèrent, pour suivre un sentier parallèle à la rue Tachala. Il trottnait à côté de Malko, sans dire un mot. Cent mètres plus loin, ils débouchaient devant un entrepôt de cinq étages, tout gris, aux vitres remplacées par des morceaux de carton. Le Chinois s'arrêta, comprimant sa squelettique poitrine de ses doigts jaunis. Il leva la main, désignant les fenêtres du quatrième.

— C'est là ! Je suis trop vieux pour monter, mais il y a quelqu'un ! Vous verrez le paravent. Il y a des coffres de mariage en cuir, aussi. Anciens. Pas cher.

Il poussa presque Malko dans le couloir poussiéreux.

— *You go, you go*.

Cela sentait le vieux bois et la laque. L'escalier semblait avoir subi un bombardement, tant il était en mauvais état, les marches vermoulues prêtes à s'effondrer sous ses pieds. Il arriva au quatrième étage, essoufflé et intrigué. Une porte baillait devant lui. C'était un fouillis incroyable de vieux meubles entassés les uns sur les autres, d'énormes potiches de jade. Le paravent, effectivement splendide, se trouvait tout de suite à droite de la porte. Il y eut un bruit derrière Malko, et un jeune Chinois apparut, portant un vase presque plus gros que lui. Il fixa Malko d'un air totalement abruti. Celui-ci lui sourit et dit en anglais :

— Je viens voir le paravent.

L'autre n'eut aucune réaction. Le dialogue était limité. Malko, après avoir examiné le paravent, entreprit de redescendre. Il venait d'atteindre le palier du second lorsqu'une porte s'ouvrit brusquement devant lui. Deux Chinois de haute taille en surgirent, barrant le chemin à Malko, les traits dissimulés derrière des masques de gaze blanche qui leur donnaient l'air d'automates sans visage. Malko, l'estomac soudain noué, ne voyait que deux paires d'yeux noirs, inexpressifs. L'un des deux fit un signe de la main vers la porte ouverte et dit sèchement :

— *Jieh Jan*⁽¹⁷⁾.

Malko avança et fut projeté dans la pièce d'une bourrade dans le dos.

Un troisième Chinois se tenait appuyé au mur, braquant sur lui un fusil d'assaut au long chargeur recourbé. La porte se referma en claquant derrière lui.

CHAPITRE VIII

Les yeux très noirs avaient l'expression farouche d'une affiche de propagande. Il serrait entre son bras droit et son torse le Kalachnikow au long chargeur recourbé avec tant d'intensité que les muscles de son bras en tremblaient. La fenêtre d'éjection était ouverte, et Malko apercevait le reflet cuivré de la première cartouche du chargeur. L'extrémité du canon était pointée contre son ventre. La tension du Chinois était telle qu'il se demanda s'il n'allait pas l'abattre sur place. Il resta strictement immobile, du plomb dans l'estomac, regardant par la fenêtre le ciel gris de Pékin. Pour calmer les battements de son cœur, il essaya de détailler l'homme en face de lui. Celui-ci portait la traditionnelle tenue verte qui servait aussi bien aux civils qu'aux militaires. La casquette n'arborait pas l'étoile rouge à cinq branches. Donc, ce n'était pas un militaire.

Les deux Chinois qui l'avaient intercepté sur le palier s'étaient placés à côté de lui, muets et immobiles. Le silence se prolongea d'interminables secondes. Malko avait l'impression d'être étudié comme un insecte. Les bruits de la ville parvenaient faiblement par une vitre brisée. Il se dit qu'il pouvait terminer là, bêtement, sans secours à attendre de personne.

Tout à coup, un des deux Chinois lança en anglais :

— Vous êtes l'homme que nous attendons.

Malko voulut tourner la tête pour répondre. Aussitôt, la voix aboya avec une violence incroyable :

— Ne bougez pas ! Ne tournez pas la tête. Répondez.

C'était un accueil curieux pour un sauveur. Quelque chose ne tournait pas rond. Malko réalisa que la moindre réponse incorrecte risquait de le faire couper en deux par le Kalachnikow. Le silence n'était pas tellement indiqué non plus...

— Oui, dit-il.

— Tournez-vous, glapit l'autre.

Malko obéit.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il. Pourquoi m'accueillez-vous ainsi ?

La même voix demanda :

— Pourquoi ne remplissez-vous pas les conditions ?

Cette fois, Malko sentit une coulée glaciale le long de sa colonne vertébrale. Que voulaient-ils dire ? Heureusement, le Chinois qui parlait s'approcha et demanda d'une voix un peu moins hystérique :

— Vous avez bien apporté le signe de reconnaissance. Mais pourquoi n'est-il pas radioactif, comme convenu ?

En une fraction de seconde, Malko maudit le « camarade » Lo

Cheng et ses certitudes. Les Soviétiques n'étaient décidément pas des enfants de chœur... En une autre fraction de seconde, il trouva la réponse, qu'il débita d'une voix aussi neutre que possible.

— Au dernier moment, il a été décidé de ne pas imprégner l'objet, dit-il, cela risquait d'être dangereux pour moi. Nous n'avons pas pu vous en prévenir. Les calculs avaient été mal effectués.

— Cinq millirems n'ont jamais fait de mal à personne, cingla le Chinois d'une voix coupante.

De mieux en mieux. Malko dut se contenter de débiter d'une voix aussi neutre que possible :

— Je ne peux pas vous répondre, je ne suis pas un technicien.

Le silence retomba, troublé par un avion qui passait très haut dans le ciel, chose rare à Pékin. C'était quitte ou double. Ou le Chinois masqué acceptait son explication, ou il l'abattait sur place. Malko ne pouvait rien ajouter de plus. Il avait l'impression que sa trachée-artère ne laissait plus filtrer qu'un filet d'air dans ses poumons.

La voix du Chinois brisa le silence :

— Votre passeport.

Malko, avec des gestes lents et mesurés, prit son passeport autrichien dans sa poche intérieure et le tendit à son interlocuteur.

— Quand êtes-vous arrivé ? demanda le Chinois.

L'homme au Kalachnikow était immobile comme une statue.

— Lundi, dit Malko.

— D'où ?

— De Paris. Par Air France vol 188.

— Quand repartez-vous de Pékin ?

— Dans trois jours.

— Pour aller où ?

— À Shanghai.

— Et ensuite ?

— À Canton.

— Combien de temps ?

— Deux jours.

L'interrogatoire cessa aussi brusquement qu'il avait commencé. Il avait mal au dos à force de rester dans la même position. Le silence se prolongeait, comme si la voix analysait ses réponses. Une voix d'homme mûr, sèche, habituée au commandement, parlant un bon anglais avec l'accent saccadé chinois. Soudain, il pensa à quelque chose.

— À quoi rime cet interrogatoire ? demanda-t-il soudain en russe.

Le soulagement de son interlocuteur fut presque palpable. C'est en russe qu'il répondit d'une voix beaucoup plus douce :

— Pourquoi ne pas avoir utilisé cette langue tout de suite, camarade ?

— J'ignorais si vous la parliez, dit Malko. Je ne devais l'utiliser qu'en présence d'une seule personne.

Nouveau silence. Beaucoup moins tendu. Puis le Chinois demanda :

— Où ?

Malko mit quelques secondes à comprendre. Mais à peine plus longtemps à étudier sa réponse. Il jouait avec sa vie.

— À Shanghai.

— Comment ?

La question de confiance.

— Je n'ai pas encore les éléments.

Il avait employé un ton mesuré et calme. Le Chinois ne fit aucun commentaire. Après quelques secondes, il demanda seulement :

— En saurez-vous plus à Pékin ?

— Je ne pense pas, dit Malko.

Re-silence. Il lui sembla que le canon du Kalachnikow s'était un peu abaissé sur le sol.

— Tournez-vous.

Malko obéit, fit face à son interrogateur. Celui-ci lui tendit son passeport, inexpressif sous son masque blanc, et dit en russe :

— Nous vous recontacterons, camarade. Nous devons être très prudents.

Il dit quelque chose à son voisin. Le Chinois au Kalachnikow recula jusqu'à la porte. Les deux la franchirent. Avant de disparaître, le « bavard » lança à Malko, de nouveau en anglais :

— Attendez ici, cinq minutes.

La porte claqua sur eux. Malko entendit les marches branlantes craquer sous leur poids. Il respira profondément. Le premier examen de passage avait failli lui être fatal. Il n'essaya même pas de se rapprocher de la fenêtre pour voir où les trois Chinois se dirigeaient. À quoi bon ? Il eût été, de toute façon, incapable de les reconnaître. Il demeura là où il se trouvait, vérifiant le temps écoulé à sa Seiko Quartz.

Les cinq minutes écoulées, il se dirigea vers la porte et s'immobilisa avec une brutale angoisse. Et si c'était un piège ? Ils avaient pu remonter, l'attendre pour le couper en deux d'une rafale... Les Chinois adoraient tout ce qui était théâtral. Il resta quelques secondes, écoutant le silence, puis se décida brusquement. Le palier était vide.

Se maudissant d'être devenu si impressionnable, il commença à descendre l'escalier branlant. L'air glacial, en bas, lui parut délicieux. Un Chinois poussant sa bicyclette le croisa dans le sentier. Une voiture klaxonna furieusement rue Tachala. Malko marchait, léger comme une ballerine.

Il poussa la porte de l'antiquaire. Le vieux Chinois, assis sur un tabouret, buvait du thé. Il se leva précipitamment, affable et exubérant :

— *You liked it ! You liked it ! You have been very long... Beautiful, beautiful.*

Perdu sous le flot de paroles, Malko s'assit sur une chaise, récupérant, essayant de faire le point. Le vieux poussa vers lui une tasse de thé avec son couvercle pour garder la chaleur. Comment le rendez-vous avait-il été monté ? Le vieil antiquaire était-il dans le

coup ? Cela semblait certain. Personne ne pouvait prévoir que Malko s'intéresserait au paravent... À moins que le vieux n'envoie systématiquement tous ses clients à sa remise...

Il l'observa : il ne semblait vraiment penser qu'à son paravent. De guerre lasse, Malko tira un carnet de chèques et se retrouva en train d'acheter un objet qui partirait peut-être de Chine sans lui. Lorsque tout fut fini, il sortit de la boutique, accompagné par les courbettes du vieux jusque dans la rue. Pas question de trouver un taxi. Il fallait marcher deux kilomètres jusqu'à l'hôtel.

En marchant, il repassa mentalement les événements de la journée. Le rendez-vous avait été admirablement monté. Il ne pouvait lier rien à personne. Le vieil antiquaire était resté en bas ; le jeune Chinois en haut n'avait rien vu et cet entrepôt comportait sûrement beaucoup de pièces vides. On pourrait arracher tous les ongles du vieux sans pouvoir le relier à l'Homme Rouge.

Vingt minutes plus tard, il déboucha sur la place Tien-an Men, dont les quarante hectares étaient balayés par un vent sibérien. Deux millions de personnes y tenaient à l'aise. Du temps de Mao, la procédure standard pour les chefs d'État en visite était un rassemblement d'un million de Chinois groupés sur les dalles nord et criant : « Vive notre hôte étranger ! » Quel était l'homme assez puissant pour avoir en plein Pékin des hommes armés à sa botte et s'en servir ! Malko était certain que si les Chinois masqués avaient eu la preuve qu'il mentait, ils l'auraient abattu.

Il restait une question lancinante : avait-il été imprudent ? Si son interlocuteur avait connu physiquement celui dont il avait pris la place, le dialogue n'aurait même pas eu lieu.

Le vent le balaya de biais alors qu'il sortait de l'abri du mausolée de Mao Tsé-toung et manqua le renverser. Il se recroquevilla à l'intérieur de sa pelisse, retenant son souffle, et fila presque en courant pour se glisser le long des hauts murs du Musée de l'histoire. En dépit du temps, plusieurs dizaines de Pékinois étaient en train de lire des dazibaos, sur la palissade de bois, à côté du Musée, sous le regard torve des immenses portraits de Staline, de Lénine et de Mao.

La mer bleue des cyclistes coulait sans interruption dans l'avenue de la Paix Céleste.

Lorsqu'il pénétra enfin dans le hall du *Peking Hôtel*, il était transi jusqu'aux os.

Au lieu de monter dans sa chambre, il fila au bar du rez-de-chaussée, ghetto des étrangers, et se fit servir une vodka chinoise qui n'avait que très peu de différence avec de l'alcool à brûler. Du coup, il continua par un Martini Bianco. Le bar était plutôt limité. Un peu réchauffé, il ressortit et tourna à gauche dans la rue Wang-Fu. Direction, le bijoutier indiqué par le camarade Lo Cheng.

La foule était si dense sur les trottoirs qu'il était obligé de louver sans arrêt. Pourtant les magasins de la rue la plus commerçante de Pékin n'excitaient pas l'imagination... On se serait cru en Europe pendant la guerre. Un groupe compact de Chinois était en extase devant un magasin de chaussures exposant des escarpins noir et blanc, style danseur mondain. Symbole du libéralisme. Tout en marchant, Malko essayait de mesurer les risques auxquels il s'exposait.

Son « interview » lui avait démontré que l'Homme Rouge et les Soviétiques avaient prévu plusieurs disjoncteurs. Il n'était même pas certain d'avoir réussi son examen de passage. Si l'Homme Rouge était lié aux services secrets chinois, grâce à son passeport, il pourrait découvrir les liens de Malko avec la CIA. Si c'était seulement un haut fonctionnaire chinois, il n'y avait aucun risque.

En tout cas, son numéro de patinage était terminé. Il eut une pensée fugitive pour la princesse mongole. Dommage qu'elle soit si farouche ! Il était arrivé au coin de Dong-an Men. Des centaines de bicyclettes garées sur le trottoir barraient le chemin. Il s'arrêta devant la vitrine du bijoutier exposant quelques objets en ivoire, pris d'une subite hésitation. Au fond, ce qu'il avait à dire à Lo Cheng pouvait attendre...

Il fit demi-tour, repartant vers l'hôtel. Quelque chose le retenait. Il serait toujours temps de prévenir le Chinois que le contact était établi.

Lorsqu'il entra dans le hall du *Peking Hôtel*, son guide attendait sagement et lui annonça que le lendemain matin serait consacré à la visite de la Cité interdite et de la Colline du Charbon. Cela occuperait toujours une matinée. En fixant l'évasion à Shanghai, Malko avait gagné trois jours. Tant qu'il n'aurait pas un contact de l'autre bout de la filière, il était paralysé.

Encore perdu dans le dédale du Palais des Concubines, gavé de références historiques, les yeux encore pleins de toutes les merveilles de l'ancienne Cité interdite, des gigantesques dragons-brûle-parfum aux nattes tissées en lamelles d'ivoire, Malko essayait de s'intéresser au panorama des toits de Pékin. Une nuée noirâtre flottait au-dessus de la ville, crachée par les innombrables cheminées d'usine et les poêles à charbon. Les Chinois n'avaient pas encore découvert la lutte contre la pollution... De la Colline du Charbon, modeste monticule situé juste au nord de la Cité interdite, on dominait tout Pékin. Le guide avait absolument voulu que Malko fasse cette excursion... En haut, un vent encore plus glacial semblait vous entrer directement dans les os. Le guide montra la zone à l'ouest de la Cité interdite.

— Il y a encore six mois, expliqua-t-il, personne ne pouvait venir ici. Chieng Chin, la femme de Mao Tsé-toung, en avait interdit l'accès parce que cela dominait l'endroit où elle vivait. C'était une très mauvaise femme.

— Qu'est-elle devenue ? demanda innocemment Malko.

Chieng Chin avait été arrêtée avec la Bande des Quatre deux ans et demi plus tôt après avoir virtuellement dirigé la Chine. Depuis, plus personne n'en avait entendu parler et les bruits les plus divers couraient sur son sort. Officiellement, c'est comme si elle n'avait jamais existé... Le système chinois avait une capacité d'oubli sans limite et, à part quelques très hauts dirigeants, personne ne savait vraiment ce qui se passait...

Le guide hocha la tête avec un sourire sentencieux.

— Je ne sais pas, personne ne le sait. Elle doit être jugée pour les très grands crimes qu'elle a commis. Les masses sont très en colère

contre elle.

Toujours la même leçon. Les masses avaient bon dos. Malko se retourna vers le nord-est et aperçut dans la brume la coupole verdâtre de l'ambassade soviétique. Il aurait donné une aile de son château pour pouvoir s'y glisser incognito.

Une rafale encore plus glaciale le décida à descendre. Il en avait assez du tourisme. Ils se retrouvèrent au bord de la grande avenue Jing Shan Qian. Horreur : la Shanghai qui les avait amenés avait disparu !

À la place se trouvait une grosse jeep verdâtre. Il en descendit un militaire reconnaissable à l'étoile rouge sur sa casquette. Un gradé même, à cause des quatre poches de sa vareuse. Le visage fermé, il s'avança vers Malko et posa une question en chinois au guide. Les quatre accents toniques donnaient une allure déclamatoire à la discussion. Deux soldats étaient descendus de la jeep. Le guide, assez ennuyé, se tourna vers Malko :

— Ce n'est rien. On leur a signalé des étrangers en situation irrégulière...

Comment pouvait-on être en situation irrégulière dans un pays aussi fermé que la Chine... Le guide tira de sa poche ce qui ressemblait à un permis de conduire verdâtre et le tendit au militaire, qui l'examina soigneusement.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Malko, à qui tout cela ne plaisait pas du tout.

— C'est le passeport intérieur pour les étrangers, expliqua le guide. Il y a un visa pour chaque ville dans laquelle vous avez le droit d'aller. Avec la durée du séjour.

Le militaire releva un visage sévère, lâcha quelque chose aussitôt traduit par le guide qui commençait à se troubler sérieusement, tout en essayant de sauver la face :

— Il dit que vous n'avez pas le cachet d'entrée à Pékin, expliqua-t-il. Il aurait dû être apposé à l'aéroport. C'est une erreur probablement.

— Qu'est-ce qu'il faut faire ?

— Il veut vous accompagner à l'aéroport, parce que c'est le seul endroit où ils peuvent le mettre. Il n'y en a pas pour longtemps. Il ne faut pas lui en vouloir. Les militaires sont très stricts.

— Vous venez avec moi ?

Le Chinois secoua la tête avec un sourire angélique :

— Il n'y a pas de place dans leur voiture. Je dois attendre la nôtre ici, sinon, le chauffeur serait très fâché... Mais je vous retrouverai à l'hôtel un peu plus tard.

Le militaire avait tranquillement empoché le passeport verdâtre. Malko se demanda ce qu'il pouvait faire. Refuser de les suivre ? Ils l'emmèneraient de force. Essayer de discuter ?

Il aurait fallu parler chinois... Plutôt inquiet, il monta à l'arrière de la grosse jeep, entre deux soldats, et le véhicule démarra aussitôt vers l'est. Au bout de vingt minutes, ils quittèrent le centre, roulant dans des avenues désertes bordées de grands bâtiments anonymes. Brusquement, il se demanda si cet incident n'était pas la conséquence de la rencontre de la veille. Plusieurs factions se livraient une guerre à

mort en Chine. Il avait peut-être choisi le mauvais camp. Après tout, Jim Gordon ne connaissait rien des magouilles entre les différents clans chinois. Toute l'histoire de l'Homme Rouge était peut-être une gigantesque intox à des fins précises et inconnues de Malko et de la CIA.

Les constructions étaient de plus en plus rares. En un sens, cela rassura Malko. Ils allaient bien vers l'aéroport. Mais le visage de l'officier ne lui disait rien qui vaille. Ils roulaient maintenant en pleine campagne. Soudain, la jeep ralentit et tourna à droite.

Malko se pencha vers l'avant et demanda en anglais :

— Où allons-nous ?

L'officier ne daigna même pas tourner la tête. Malko posa une main sur son épaule. Aussitôt un des soldats lui donna un léger coup sur le poignet, sans changer d'expression. Dans le lointain, Malko aperçut un rideau d'arbres entourant des bâtiments. La jeep stoppa à une barrière style passage à niveau, gardée par un soldat, qui la leva aussitôt, puis s'arrêta devant un bâtiment bas.

On fit signe à Malko de sortir. Il faisait encore plus froid qu'à Pékin. Les soldats le poussèrent dans le bâtiment et le firent entrer dans une pièce nue, meublée seulement d'un tabouret et d'une table en bois. Sur celle-ci se trouvait une paire d'énormes menottes reliées par une chaîne de forçat. La porte se referma sur Malko. Il examina le mur blanc maculé de taches suspectes... Cela ressemblait à un centre de torture clandestin. Mais sous la responsabilité de qui ?

Il alla à la porte et essaya d'ouvrir. Bien entendu, elle était verrouillée. Il tenta de s'asseoir sur le tabouret, mais c'était vraiment trop inconfortable. Alors, il resta debout près des barreaux de la fenêtre. Observant les allées et venues dans la cour. Deux heures s'écoulèrent. Personne ne semblait s'occuper de lui. Il tambourina à la porte sans aucun résultat. En dépit de sa pelisse, il grelottait.

Son seul espoir était d'observer la fenêtre. Il pensa à Jean Pasqualini, le « prisonnier de Mao ». Cela avait dû commencer ainsi et ça avait duré douze ans... Un coup de klaxon lui fit soudain lever la tête. Une grosse Hong-Ki noire, majestueuse comme un paquebot, venait de se présenter au portail. Le soldat ouvrit avec empressement. La Hong-Ki s'arrêta dans la cour. Ce genre de voitures était réservé aux très hauts dirigeants. Les glaces étaient doublées par des rideaux blancs. Un des soldats accourut et ouvrit la portière arrière. Une haute silhouette émergea de la voûte.

Le camarade Lo Cheng. Toutes dents dehors, les mains dans les poches, le visage sévère, il se dirigea vers le bâtiment où Malko était enfermé. Celui-ci l'observait, partagé entre des sentiments mitigés.

Pourquoi Lo Cheng, supposé son protecteur, l'avait-il fait arrêter ? Il y eut un bruit de serrure. La porte s'ouvrait.

CHAPITRE IX

Lo Cheng pénétra dans la cellule, d'un pas pressé, et fonça sur Malko, la main tendue, découvrant toutes ses dents en or dans un sourire éblouissant auréolé de postillons. La diction plus chaotique que jamais.

— Mr. Linge... Désolé, désolé, mais, n'est-ce pas...

La suite de sa phrase se perdit dans un chuintement humble et un petit rire gêné. Deux soldats attendaient près de la porte. Lo Cheng toucha Malko au bras comme le font souvent les Chinois.

— Venez, venez, ce n'est pas confortable ici, non, non, pas confortable du tout.

Encore une litote. Ils suivirent un couloir nu, peint en gris, et Lo Cheng s'effaça pour le laisser entrer dans une sorte de bureau rococo, mais bien chauffé. Là, il ôta son manteau et prit une cigarette dans son étui.

— Asseyez-vous ! Asseyez-vous, postillonna-t-il. Je suis désolé, mais il fallait que je vous parle.

Le soulagement de Malko était suffisant pour qu'il oublie les heures désagréables qu'il venait de passer. Lo Cheng se racla la gorge et cracha dans un superbe crachoir en cuivre posé dans un coin de la pièce, complètement obligatoire de tout mobilier chinois.

— Où sommes-nous ? demanda Malko.

Lo Cheng eut un rire discret :

— Nous appelons cet endroit « le précieux village du nord », expliqua-t-il. Mais administrativement, n'est-ce pas, il s'agit du Centre de Détention № 31. Il est contrôlé par l'unité à laquelle j'appartiens. Ceux qui vous ont amené ici ne savent pas qui vous êtes. Ils obéissent simplement.

— Pourquoi ce rendez-vous brusque ? demanda Malko.

Lo Cheng aspira de l'air avec un bruit sifflant et laissa tomber :

— Il y a un élément nouveau très important.

Malko réussit à demeurer impassible. Donc le Chinois était déjà au courant de la rencontre chez l'antiquaire.

— De quoi parlez-vous ? demanda-t-il prudemment.

— De miss Ayako Mitshui, annonça Lo Cheng. La Japonaise que vous avez rencontrée au *Peking Hôtel*.

La poitrine de Malko se serra.

— Qu'est-ce qu'elle a ? Il lui est arrivé quelque chose ?

Lo Cheng secoua la tête gravement.

— Non, non. Mais vous ne savez pas qui elle est ?

— Non.

Lo Cheng n'avait plus du tout l'air gai. C'est en ne bredouillant pratiquement pas qu'il annonça :

— Miss Ayako est un élément très brillant du service de contre-espionnage japonais.

Malko en resta muet. Encore une brillante candidate à l'Oscar de l'hypocrisie... Il sentait encore la bouche autour de lui, pleine de douceur et d'habileté. Décidément, on ne pouvait plus se fier à personne. Lo Cheng continua, penché vers lui :

— D'ailleurs c'est de famille ! Son père était un haut fonctionnaire de la Kempeitai⁽¹⁸⁾ qui a commis beaucoup de crimes horribles en Mandchourie, du temps de l'occupation...

— Mais pourquoi la laissez-vous entrer en Chine, alors ?

Le Chinois se dérida légèrement.

— Il vaut mieux savoir à qui on a affaire. Les Japonais sont nos amis maintenant. Si nous l'empêchions d'entrer, d'autres viendraient. (Il aspira avec son petit sifflement.) Mais nous sommes très inquiets du contact qu'elle a eu avec vous. Comment les Japonais ont-ils pu être au courant ?

Malko ne répondit pas. C'était vraiment une question à laquelle il ne pouvait pas répondre...

— Qui est au courant chez vous ? demanda-t-il.

— Nous ne sommes pas plus de quatre, dit posément Lo Cheng, y compris le vice-Premier ministre. Les autres ne connaissent rien qui puisse alerter un service occidental... Mais je ne sais pas si Mr. Gordon n'a pas commis d'imprudences. Je ne parle pas de vous, bien entendu.

Malko était en train de repasser mentalement la façon dont il avait rencontré Ayako. C'est elle qui avait provoqué le contact.

— De toute façon, remarqua-t-il, je n'ai rien dit qui puisse être dangereux. Nous sommes restés sur un plan très... personnel.

Lo Cheng eut un rire aigrelet et postillonna :

— Bien sûr ! Bien sûr ! Mais ce qui est très ennuyeux, c'est qu'elle se soit intéressée à vous... Ce n'est pas par hasard. Donc, elle est au courant de quelque chose. C'est fâcheux. Parce que, si elle sait, d'autres peuvent savoir. Or tout repose sur le secret, n'est-ce pas ?

Malko ne répondit pas immédiatement. Il lui semblait un peu présomptueux de dire au Chinois qu'Ayako avait peut-être tout simplement eu envie d'avoir une aventure. Même les espionnes faisaient l'amour. Mais, d'autre part, il avait vérifié souvent que, dans son métier parallèle, les coïncidences étaient rares...

— Que faire ? demanda-t-il.

Lo Cheng semblait vraiment soucieux.

— Rien pour le moment, fit-il. Être très prudent avec cette personne, mais garder le contact. Sinon, elle se méfierait...

Toujours la même histoire... Malko hésitait à mentionner son rendez-vous. Finalement, il se dit que la méfiance de Lo Cheng deviendrait insurmontable si le Chinois s'apercevait de son oubli.

— Moi aussi, fit-il, j'ai eu du nouveau. J'allais vous contacter.

Lo Cheng écouta son récit, tendu comme un chat qui se prépare à bondir sur un oiseau, les yeux presque fermés, les mains à plat sur les

genoux. Puis il alluma une cigarette et en tira plusieurs bouffées avant de laisser tomber :

— C'est très bien, Mr. Linge, c'est très bien !

Malko ignorait s'il le félicitait ou si c'était le fait même qui le réjouissait.

— Étant donné ce qui se passe, avança-t-il, vous pourriez essayer de remonter la piste. Le vieil antiquaire est sûrement dans le coup.

Lo Cheng secoua la tête avec un sourire un peu apitoyé.

— C'est ce qu'ils attendent, Mr. Linge, c'est ce qu'ils attendent ! Hong Shih est très prudent. C'est un test. Il ne faut pas tomber dans le piège, sinon, ils vont se terrer. L'antiquaire est sacrifié. Même si nous l'interrogeons d'une façon très sévère, il ne dira rien. Mais cette rencontre est un élément positif. Ils savent que vous êtes là, maintenant. Ils vont se manifester encore. Mais la Taupe ne mettra la tête hors de son trou qu'une fois certaine que tout est prêt, qu'elle n'a plus qu'à sauter de l'autre côté...

— Ça va poser un problème, dit Malko. Je leur ai parlé de Shanghai. Or je ne sais rien, je n'ai aucun élément à leur donner.

— Shanghai, c'est très bien, approuva Lo Cheng. Très bien. Il peut se passer beaucoup de choses à Shanghai. Et puis cela va leur donner confiance.

— Pourquoi ?

Le Chinois secoua la tête en sifflant comme un cobra. Malko eut l'impression qu'il était furieux d'avoir laissé échapper quelque chose d'important. Ses yeux vifs avaient presque disparu sous les lourdes paupières.

— Je ne peux pas vous le dire, Mr. Linge. Pas encore. Mais je suis très content de notre collaboration. Maintenant, mes hommes vont vous ramener à l'hôtel. Vous direz au guide que vous avez été à l'aéroport pour faire mettre votre tampon.

Il se leva et Malko en fit autant. Intrigué.

— Mais enfin, dit-il, vous travaillez directement pour le vice-Premier ministre. Pourquoi toutes ces précautions ?

Lo Cheng bredouilla avec un sourire embarrassé :

— Pour votre sécurité, Mr. Linge. Pour votre sécurité.

Ils remirent leurs pelisses et sortirent. La Hong-Ki brillait dans le soleil d'hiver. Une jeep arriva et stoppa non loin d'eux. Il en sortit trois Chinois enchaînés les uns aux autres qui disparurent au coin du bâtiment, houspillés par les soldats. Malko remarqua un autre Chinois, très maigre, accroupi près de la clôture, en train de gratter la terre. Le camarade Lo Cheng secoua la tête avec tristesse.

— Nous n'avons pas encore réussi à débarrasser le pays de tous les éléments révisionnistes. C'est une tâche de longue haleine.

Sa poignée de main parut glaciale à Malko. Jimmy Carter, champion des Droits de l'homme, choisissait curieusement ses alliés. Il remonta dans la jeep, seul cette fois en compagnie du chauffeur. En passant la barrière du « précieux village du nord », il lui sembla que l'homme accroupi lui jetait un regard plein de détresse.

Malko se débarrassa de sa pelisse, pris à la gorge par la chaleur caniculaire de sa chambre contrastant avec la température du dehors. Son guide s'était précipité sur lui dans le hall et il lui avait raconté sa petite histoire que l'autre avait gobée sans difficulté. Trouvant que quatre heures pour un tampon, c'était très court. D'habitude, ce devait être entre trois et cinq ans...

L'après-midi était libre et il n'avait pas envie de déambuler dans le froid. Le *Peking Hôtel* représentait un îlot relatif de civilisation dont il fallait profiter. Il ne pouvait s'empêcher de penser à son prochain contact.

Il n'avait aucune information supplémentaire à donner à l'Homme Rouge. À Shanghai il faudrait être plus précis... À moins qu'il n'y ait plus rien. Que les hommes masqués de blanc n'aient la preuve de son imposture. Dans ce cas, il terminerait sans anicroche son voyage en Chine et laisserait le camarade Lo Cheng se débrouiller avec son mystérieux Homme Rouge.

Le téléphone se mit à grelotter. Il décrocha.

— Mr. Linge ?

C'était une voix de femme, inconnue, assez grave.

— Oui, c'est moi, dit Malko, quand même sur ses gardes.

— Vous ne me connaissez pas, fit la voix en anglais, mais j'ai une surprise agréable pour vous. Si vous avez le courage de vous déplacer jusqu'à l'appartement 1612.

— C'est une blague ?

Il y eut un rire étouffé à l'autre bout du fil.

— Mais pas du tout, Mr. Linge. Je vous attends.

Elle avait raccroché ! Il se tâta. Impossible d'ignorer un tel défi.

— Entrez !

Une femme sur le mauvais côté de la quarantaine, massive, une poitrine tombante dessinée par un cachemire fatigué, une jupe sans forme, des talons plats, des lunettes d'écaillé aux verres épais, lui tendit la main.

— C'est moi qui vous ai téléphoné, dit-elle en souriant. Je m'appelle Doris Venezia.

Malgré le nom italien, elle parlait un excellent anglais. Malko pénétra dans l'appartement et s'immobilisa, délicieusement surpris devant les longues nattes noires, les yeux en amande et la taille élancée de sa princesse mongole, assise sur un canapé en face de lui. Derrière lui, il y eut un éclat de rire et la voix de Doris Venezia fit :

— Vous ne vous attendiez pas à retrouver ici mon amie Yang-Xi !

— Effectivement non, avoua Malko.

Il s'avança et prit la main tendue de la Chinoise, qui, les yeux baissés, murmura un timide « Bonjour ». Malko la détailla. Elle était vraiment superbe avec un nez fin, rare chez les Chinoises, de hautes pommettes qui accrochaient la lumière, un air racé et sensuel. Son

corps mince était moulé par un pull et un pantalon noir plutôt râpé. Il se retourna vers son hôtesse.

— Mais comment...

Doris Venezia se rengorgea.

— Yang-Xi est une amie, expliqua-t-elle. Elle est venue me voir comme chaque semaine, quand je suis à Pékin, et m'a parlé de son accident avec vous. Elle se souvenait du numéro de votre chambre. Alors, j'ai pensé que cela vous ferait plaisir de la revoir.

— Vous avez bien pensé, dit Malko.

Il regardait la suite, ébloui après la grisaille de Pékin. Trois pièces en enfilade, donnant sur l'avenue de la Paix Céleste, avec une chaîne stéréo et un bar dans un coin. Doris Venezia s'avança, une bouteille de Martini Bianco à la main.

— Vous buvez quelque chose ?

Il y avait de tout dans le bar : du J&B, du Martini du cognac Gaston de Lagrange, du Moët et Chandon et même de l'authentique vodka russe.

Doris Venezia se versa un J&B, avec du Perrier et vint s'asseoir. Un magnifique tapis bleu recouvrait le sol. C'était le luxe...

— Vous êtes somptueusement installée, remarqua Malko.

L'Italienne eut un rire joyeux.

— Heureusement ! Je passe six mois par an à Pékin depuis quatre ans. Je fais tout venir, le Moët et Chandon, le J&B, le Vichy Saint-Yorre, le Gini, la Contrexéville et même les petits gâteaux. Ici, c'est la pénurie totale. Trente ans de communisme.

— Que faites-vous ? interrogea Malko.

Elle eut un geste évasif.

— Je représente une très grosse boîte d'import-export. Je travaille avec plusieurs corporations d'achat chinoises, dépendant des ministères respectifs. Tout est toujours très long...

— Et Yang-Xi ? demanda Malko.

— Yang-Xi vient perfectionner son anglais avec moi. Elle est en quatrième année à l'Institut des Langues étrangères. Et une fois par semaine elle danse dans les Ballets de la ville de Pékin. Il faudra que vous alliez la voir.

Yang-Xi écoutait, les mains sagement croisées sur ses genoux, les yeux baissés. Elle s'était contentée d'un verre de Vichy Saint-Yorre.

— J'irai avec plaisir, affirma Malko.

— Si vous êtes libre ce soir, je peux vous emmener, proposa l'Italienne. Je devais y aller avec une amie, mais elle a la grippe et il fait si froid dans le théâtre... Il faudra dîner avant parce que ça commence à sept heures quinze. Sinon, il n'y aura plus rien d'ouvert.

— Cela ne me dérange pas, affirma Malko.

À la dérobée, il surprit le regard de la « princesse mongole » posé sur lui et son cœur se mit à battre comme celui d'un collégien.

La voiture se fraya un chemin à coups de klaxon impérieux,

labourant la foule silencieuse qui s'écarterait respectueusement. On se serait cru revenu au Moyen Âge : les serfs devant le carrosse du seigneur. C'est du moins l'impression que Malko avait. Au passage, il aperçut des centaines de bicyclettes alignées sur le trottoir. Une foule compacte attendait de pouvoir entrer dans le théâtre. En voyant des étrangers, ils s'agglutinèrent rapidement autour de la voiture. Doris Venezia descendit la première, tenant les tickets. Yang-Xi les avait quittés une heure plus tôt, pour aller se préparer. Devant les étrangers, les portes du théâtre s'ouvrirent quelques instants avant que la foule ne l'envahisse. Il régnait dans la salle un froid sibérien et tous les spectateurs gardaient leurs manteaux. En cinq minutes, tout le monde fut assis et la température remonta un peu. L'Italienne se pencha vers Malko :

— Il y a longtemps que vous êtes à Pékin ?

— Quatre jours.

— Et ensuite ?

— Je vais à Shanghai et à Canton...

Une Chinoise superbe en robe longue apparut, devant le rideau baissé, et lança quelques mots d'une voix stridente. Aussitôt le rideau se leva. Sur un spectacle de danses folkloriques. Au centre, Yang-Xi, dans un superbe costume doré, brandissait un sabre impressionnant.

— Elle est belle, n'est-ce pas ? murmura Doris Venezia.

— Superbe, dit Malko. C'est dommage qu'elle vive dans ce pays.

L'Italienne hocha la tête.

— Oui. Elle n'a que vingt-cinq yuans par mois pour vivre. Sa bourse d'étudiante à l'Institut des Langues... Elle danse à ravir. Je comprends que les filles de là-bas se prostituent de temps en temps, pour un transistor ou une montre. Je lui ai offert la sienne. Six mois de son salaire...

C'était dément ! N'importe où dans le monde, Yang-Xi aurait été couverte de cadeaux. Malko regardait les évolutions gracieuses de la danseuse, luttant contre le froid. Malgré la détente amenée par cette rencontre agréable, il éprouvait une sensation de malaise. Comme si quelque chose lui échappait. Les cris aigus du chœur le berçaient. Doris se pencha sur lui :

— Yang-Xi a de la chance... Il y a un an, elle était encore dans un camp du Lao Zao.

L'image de l'homme accroupi au précieux village du nord passa devant les yeux de Malko. Terrifiante comme un cauchemar.

— Pourquoi ?

— Mauvais antécédents sociaux. Fille de paysans riches. Pendant la Révolution culturelle, elle a été classée dans la catégorie 6. Ce n'était pas très bon. Détenue pendant plusieurs mois. Ils se sont amusés à la violer. Pratiquement tous les membres du Parti de son village. Ça l'a pas mal traumatisée. Sans le renversement de la Bande des Quatre, jamais elle n'aurait pu revenir à Pékin... Mais je crois qu'elle est liée avec quelqu'un dans l'entourage de Teng, qui apprécie sa beauté...

Elle se tut, et Malko tenta de s'intéresser au spectacle. Deux heures plus tard, quand la présentatrice annonça d'une voix aiguë : « *Sou-chi* »

(terminé), il n'y était pas encore arrivé. La lumière se ralluma et tout le monde se leva. Ils attendirent dans la voiture que Yang-Xi réapparaisse. Malko regarda sa montre. Neuf heures et demie. Pékin était mort. La jeune danseuse apparut en courant et monta.

— Il faut que je rentre, dit-elle, sinon, il n'y aura plus de bus.

— Je vous offre l'hospitalité, proposa Doris Venezia, mon amie est à Tien-Tsin pour deux jours. Vous pouvez profiter de sa chambre.

La foule s'écoulait en silence, à pied ou à bicyclette. Le chauffeur zigzaguait sans cesse pour éviter d'écraser un cycliste sans lumière.

Yang-Xi regarda sa montre et annonça d'une voix timide :

— Il faut que je me couche, maintenant. Je dois me lever très tôt.

Il était à peine dix heures et demie... et cela faisait vingt minutes qu'ils étaient revenus dans la suite de Doris Venezia. L'Italienne remarqua :

— Quand elles rentrent en retard, il faut qu'elles répondent à des interrogatoires. Surtout celles qui ont des relations parmi les étrangers. L'année dernière encore, Yang-Xi n'avait pas le droit de venir seule à l'hôtel...

Charmant pays. La jeune Chinoise tendit la main à Malko :

— Bonsoir, monsieur.

— Tu vas patiner demain ? demanda Doris Venezia.

La jeune Chinoise inclina la tête affirmativement.

— Oui, je pense. Après le déjeuner. Sur le lac du Palais d'Été. Du côté du Bateau de Marbre, la glace est plus épaisse. Bonsoir.

Yang-Xi disparut dans la pièce voisine.

Dès qu'ils furent seuls, Doris Venezia secoua la tête avec accablement.

— Elle est si gentille ! Je l'ai invitée à l'étranger, mais elle n'a pas pu avoir de passeport. À cause de ses mauvaises origines sociales.

Elle se leva et mit sur l'électrophone un disque de pop-music, insolite dans cette ambiance crépusculaire. Puis elle revint s'asseoir près de Malko.

— Vous voyez, je passe toutes les soirées ainsi. Quelquefois, je bois tellement que je m'endors sur le divan. Il n'y a que deux ou trois spectacles à Pékin. Parfois, j'ai des dîners avec les gens des corporations. C'est encore moins drôle.

Elle but d'un trait son verre de Martini Bianco. Malko surprit son regard posé sur lui avec une expression trouble. Ses lèvres bougèrent, mais, à cause de la musique, Malko ne comprit pas ce qu'elle disait. Il se pencha à travers le canapé :

— Pardon ?

Le regard embué derrière les lunettes se fixa sur lui avec la même expression quémandeuse. Soudain, Malko se demanda si elle n'avait pas tout simplement envie de faire l'amour. Cette idée le glaça.

— Vous mettez toujours la musique aussi fort ? demanda-t-il.

Doris Venezia posa son verre et se leva brusquement pour aller

baïsser le son. Elle revint vers Malko.

— C'est mieux ainsi !

Son ton était presque agressif. Elle le fixait en jouant avec son verre vide. Tout à coup, elle bâilla ostensiblement.

— Je crois que je vais me coucher.

Façon polie de le mettre à la porte. Il se dit qu'il l'avait vexée en repoussant ses avances. Sans Ayako, il aurait peut-être succombé, quitte à en avoir honte plus tard... Il baisa la main de l'Italienne et se retrouva dans le couloir.

Frigorifié, les mains enfoncées dans les poches de sa pelisse, Malko scrutait l'immensité brumeuse du lac du Palais d'Été. Sous ses pieds le marbre du Bateau de Marbre, fantaisie coûteuse de l'impératrice Tseu, au début du siècle, ressemblait à de la glace.

Son guide commenta avec satisfaction :

— À l'époque, les crédits d'un an de la Marine de guerre chinoise furent engloutis pour construire ce bateau, sur l'ordre de Tseu.

Le Bateau de Marbre, immuablement ancré à quelques mètres du rivage du parc du Palais d'Été, était encore visité avec respect par des milliers de Chinois. Témoin d'une époque engloutie. Malko fixa son attention sur la silhouette d'une patineuse qui s'approchait.

Ce n'était pas Yang-Xi. Il y avait une heure qu'il faisait le pied de grue, sans avoir aperçu la Chinoise. Pourtant, tous les patineurs se tenaient à peu près dans la même zone, non loin de lui. Après un dernier regard au lointain Pont de Jade à l'autre bout du lac, qui se découpait dans la brume, il décida de rentrer à Pékin. Frustré.

Il ne lui restait que quelques heures à passer à Pékin. Le lendemain matin, il prenait le Shanghai Express, pour Nankin et Shanghai. La route jusqu'à Pékin lui parut interminable. Son guide dormait carrément, la bouche ouverte. En pénétrant dans le hall du *Peking Hôtel*, il se heurta presque à Ayako. La Japonaise s'approcha avec un sourire joyeux.

— Comment vas-tu ? Toujours à Pékin ?

— Je pars à Shanghai demain, dit Malko. Ensuite à Canton.

Le visage anguleux d'Ayako se rembrunit.

— À Shanghai ! C'est loin. Mais je vais peut-être y aller aussi. À quel hôtel vas-tu ?

— Au Shanghai Hôtel.

Un cameraman japonais l'appela, et elle lui adressa un petit signe joyeux.

— Bye-bye. À bientôt, peut-être.

Malko monta dans sa chambre. Pour commencer à préparer ses bagages. Il était en train de plier une veste lorsqu'il vit sa porte s'ouvrir doucement. La frange noire d'Ayako apparut. Elle mit un doigt sur les lèvres et marcha jusqu'au bureau. Rapidement, elle écrivit sur une feuille de papier : *Come tonight to my room. After ten* ⁽¹⁹⁾.

Dès qu'elle fut certaine que Malko avait lu, elle prit une allumette et brûla le papier.

Elle ressortit comme elle était entrée, laissant Malko encore plus perplexe. Après les révélations de Lo Cheng, il n'était pas surpris de cette intrusion. Mais que voulait Ayako ?

Ayako Mitshui se retourna. La rue Wang-Fu était presque déserte. Un trolley-bus glissa silencieusement sur la chaussée. La Japonaise avait été dîner seule à son habituel restaurant *Se-Chouen* et rentrait au *Peking Hôtel*. Soudain, il lui sembla qu'elle était suivie.

Trois Chinois jeunes, à une dizaine de mètres. Elle accéléra, et ils en firent autant. Elle traversa, et ils coupèrent aussi la chaussée déserte. Pour se rassurer, elle se dit que l'hôtel n'était plus qu'à une centaine de mètres. Elle se retourna encore. Les trois Chinois se rapprochaient, silencieux. Ils arrivèrent à sa hauteur, juste avant la rue sombre qui longeait l'arrière du *Peking Hôtel*. Elle n'eut pas le temps de réagir, tant cela se passa vite.

L'un d'eux bondit sur elle, par-derrière, plaquant une main sur sa bouche, l'empêchant de crier. Les deux autres la saisirent chacun par un bras et l'entraînèrent dans la rue sombre. En quelques secondes, le petit groupe fut happé par l'obscurité. La traînant comme un paquet, les trois Chinois adossèrent Ayako à une palissade de bois. Puis le premier prit son élan et lui envoya de toutes ses forces son poing dans le ventre. Le coup était si violent qu'elle eut l'impression qu'on la cassait en deux ! Elle tituba, les mains à son ventre, vomissant. Le coup suivant lui ouvrit l'arcade sourcilière.

Elle tomba. Ils la relevèrent et systématiquement se mirent à la rouer de coups. Elle cria faiblement, mais personne ne l'entendit. Recroquevillée, elle protégeait son ventre. L'un de ses agresseurs lui ramena les bras derrière le dos et la tint découverte, offerte aux coups des deux autres. L'un avança et, d'un seul coup de poing, lui écrasa la bouche. Elle sentit le goût du sang et perdit connaissance.

Les trois jeunes Chinois s'acharnèrent encore à coups de poing et de pied sur le corps étendu, visant surtout la tête. Ayako ne bougeait plus, gémissant parfois. Puis celui qui commandait lança un dernier coup de pied ponctué d'un *Huai dan*⁽²⁰⁾ méprisant, et ils s'enfuirent en courant, laissant la Japonaise étendue au pied de la palissade.

Malko avait du mal à contenir son impatience. Toutes les cinq minutes, il consultait sa Seiko. Neuf heures cinquante. Il s'imposa d'attendre cinq minutes de plus. Le pire, c'était de ne pouvoir parler à personne. Lo Cheng était inaccessible et Jim Gordon reparti sur une autre planète. Le sceau, sur la table, semblait le narguer. Il comptait sur le rendez-vous avec Ayako pour y voir un peu plus clair avant son départ pour Shanghai. Il avait l'impression d'être un aveugle ouvrant des portes au hasard.

Seulement, derrière une des portes, il pouvait se trouver une trappe sans fond...

Il se décida et sortit dans le couloir, désert, violemment éclairé comme toujours. La chambre d'Ayako se trouvait de l'autre côté du « poste de garde » de l'étage. Il n'y avait personne au desk. On ne vivait pas la nuit au *Peking Hôtel* et le room service était inconnu. Malko passa rapidement, aperçut au passage un Chinois qui dormait la bouche ouverte, sur une chaise. Revenu dans la zone d'ombre, il ralentit et se retourna. Personne.

La porte d'Ayako était la troisième.

Il écouta puis tourna le bouton. La porte s'ouvrit. La chambre était vide. Dix heures cinq. Il repartit, prit l'ascenseur, descendit au rez-de-chaussée. Le bar des étrangers était désert, comme le hall. Il remonta, vérifia la chambre de la Japonaise. Toujours vide. Il n'osait pas laisser de message. Trop dangereux. Reparti dans sa chambre, il se remit à ronger son frein.

Une demi-heure plus tard, il recommença son manège. Toujours pas d'Ayako... Il continua ainsi, de demi-heure en demi-heure, jusqu'à deux heures du matin, de plus en plus angoissé. Sûr qu'il était arrivé quelque chose à la Japonaise. Il n'y avait plus aucune vie nulle part à cette heure tardive à Pékin. La pomme d'Adam bloquée par l'anxiété, il s'endormit sur son lit tout habillé. C'est la voix suave de son guide qui le réveilla. Son premier geste fut de composer le numéro de la chambre de la Japonaise. La sonnerie grelotta dans le vide.

Ayako n'était pas rentrée. Et il avait juste le temps de descendre s'il ne voulait pas rater le Shanghai Express.

Qu'était-il arrivé à la Japonaise ? Et qu'allait-il lui arriver ?

CHAPITRE X

Le Shanghai Express siffla longuement en traversant une gare déserte, ce qui eut pour effet de réveiller Malko. Toute la journée, la campagne plate et enneigée avait défilé, monotone. Le train était parti de Pékin à la seconde près. Malko bâilla. C'était un long voyage, mais pas trop inconfortable. Il se trouvait dans un wagon « mou », c'est-à-dire une première classe, où il y avait de nombreuses places libres ; les autres étaient occupées par des militaires, des cadres du Parti et quelques étrangers. Le reste du train se composait de wagons « durs », aux banquettes de bois, où s'entassait une foule misérable chargée d'un bric-à-brac invraisemblable. La gare de Pékin était un caravansérail, bruyant et sale, où une population résignée prenait d'assaut les wagons « durs ». À l'occasion de la Fête du Printemps, les familles essayaient de se réunir.

Malko essaya de reprendre sa somnolence. Ni wagons-lits ni couchettes, mais des wagons à l'américaine, sans compartiments. Il occupait la dernière banquette de son wagon, à côté du petit réduit où se tenait la préposée à chaque wagon. Celle-ci passait son temps à vendre pour quelques « maos^[21] » du thé, des petits gâteaux et des sandwiches. La nuit était tombée depuis longtemps. Ils arriveraient à Nankin à l'aube. Troublé par la musique aigrette déversée par le haut-parleur, il n'arrivait pas à se rendormir. Il avait quitté Pékin sans avoir éclairci le mystère de la disparition d'Ayako. Après avoir installé Malko, son guide s'était éclipsé en lui souhaitant bon voyage. Il serait pris en main à son arrivée à Shanghai par un autre guide. Aucune nouvelle de Lo Cheng. À croire que cette mission n'était qu'un théâtre d'ombres chinoises. Mais Hong-Shih, l'Homme Rouge, se trouvait déjà peut-être à Shanghai, attendant Malko et sa filière d'évasion. Peu à peu, celui-ci se rendormit, bercé par le martèlement des roues. Une semaine déjà qu'il se trouvait en Chine.

Le faisceau lumineux braqué en plein dans les yeux de Malko finit par le réveiller. Il se secoua, tenaillé par la faim, cligna des yeux sous la lumière aveuglante. Le reste du wagon était plongé dans l'obscurité. La lueur qui l'éblouissait venait de la banquette en face de lui, qui se trouvait vide lorsqu'il s'était endormi.

Maintenant, elle était occupée par deux silhouettes. Une des deux braquait une torche sur son visage. Surpris, il eut un geste de recul. Une voix sèche demanda aussitôt avec une ironie froide :

— Je vous réveille, Mr. Linge ?

Ébloui, il n'arrivait pas à distinguer les traits des deux personnes

assises en face de lui. La voix féminine ne lui était pas inconnue. Il n'eut pas le loisir de se poser longtemps la question. Pendant une fraction de seconde, la torche se braqua sur le visage de celle qui avait parlé, reflétant les épaisses lunettes d'écaillé de Doris Venezia. Un flot d'adrénaline envahit les artères de Malko, instantanément réveillé. De nouveau la torche l'éblouit. La seconde personne se leva et vint s'asseoir à côté de Malko, qui sentit quelque chose de froid se poser dans son cou. Il tourna la tête et vit le long tube d'un silencieux qui prolongeait un court pistolet automatique. Les autres occupants du train semblaient tous dormir. La banquette correspondant à la sienne, de l'autre côté du couloir central, était inoccupée. Doris Venezia se pencha par-dessus la tablette entre les deux banquettes et dit assez fort pour couvrir le bruit du train :

— Vous allez vous lever doucement, Mr. Linge, sans réveiller personne, et nous suivre ; sinon, vous prenez tout de suite une balle dans la tête.

Elle se leva. Malko n'hésita qu'une fraction de seconde. Jamais il n'aurait soupçonné l'Italienne. C'était de la folie d'avoir cru que les Soviétiques se fiaient uniquement à un isolé pour une mission aussi importante. Malko était allé au massacre. Maintenant, il sentait le froid de la mort l'envahir. Il se leva doucement et le canon du pistolet ne décolla pas de sa peau. Doris Venezia le poussa aussitôt vers le soufflet et, d'un coup d'épaule, l'homme au pistolet le fit entrer dans le réduit de la préposée au thé. L'Italienne entra derrière eux, referma la porte et s'y adossa. Ils tenaient à peine à trois dans le petit local où le fracas du train était assourdissant.

Doris Venezia toisa Malko.

— Où est Rolf Hanover ?

Il sentit un picotement désagréable le long de sa colonne vertébrale. Pour que les Soviétiques se dévoilent ainsi, il fallait vraiment qu'ils soient aux abois. Une femme comme Doris Venezia représentait un capital énorme pour la centrale soviétique avec ses six mois par an à Pékin. L'homme, très brun, grand, était neutre, de l'espèce des officiers du KGB formés à la chaîne. Il n'avait pas ouvert la bouche. Malko se demanda comment ils avaient pu avoir des places sur le train. Ils étaient conscients des risques, car, si Malko se trouvait là, ce ne pouvait être qu'à travers les Chinois.

— Qui est Rolf Hanover ? demanda-t-il.

Les yeux de Doris Venezia flamboyaient de rage. Brutalement elle le gifla, puis l'injuria, en italien, avec des mots orduriers.

— *Stronso* ! Tu croyais que tu pouvais prendre la place de notre camarade après l'avoir tué ! Qu'on ne te surveillait pas !

— Je n'ai pas tué ce Rolf Hanover, dit Malko. Je ne l'ai jamais rencontré.

— Où est-il ?

— Je n'en sais rien.

Un autre train les croisa dans un fracas assourdissant. Soudain des coups furent frappés à la porte. À l'immense surprise de Malko, le compagnon de l'Italienne cria quelque chose en chinois ! Le silence retomba. Une lueur blafarde filtrait à travers la vitre dépolie du réduit. L'aube se levait, ils allaient bientôt arriver à Nankin. Malko regarda

ses deux adversaires. S'ils avaient voulu seulement le tuer, c'eût été facile pendant qu'il dormait.

Le regard de l'Italienne se posa sur la petite étagère des thermos et un réchaud électrique éteint. Elle allongea la main et brancha la prise. Presque instantanément, les résistances commencèrent à rougir.

— Tu vas nous dire où est Rolf ? répéta-t-elle, le visage à quelques centimètres de Malko.

— Dans le Kouang-si, dit Malko.

Avant tout, gagner du temps.

Il crut qu'elle allait le gifler de nouveau.

— Ne te fous pas de nous ! Il est arrivé à Pékin, nous le savons. Tu as pris sa place, et tes amis l'ont liquidé, hein ?

— Que voulez-vous ? demanda Malko.

Un éclair méchant passa dans les yeux de l'Italienne.

— Tu crois que tu vas arriver à Shanghai et continuer ton cirque ? Qui te donne les ordres ?

Il resta silencieux, et elle le gifla de nouveau. Puis elle saisit son poignet gauche. Elle avait la force d'un homme. Brutalement, elle attira sa main au-dessus du réchaud et l'appliqua dessus !

Pendant une fraction de seconde, Malko éprouva un froid intense, puis la douleur atroce lui arracha un hurlement. Il se débattit, cherchant à décoller sa main, mais l'homme brun lui donna un coup de crosse. Ses forces décuplées par la douleur, il parvint à éloigner sa paume du réchaud, mais la brûlure continua, presque aussi forte. Il en avait des nausées. Ils franchirent un pont dans un fracas métallique. Sa vue était brouillée par les larmes. Il vit l'Italienne prendre le réchaud par en dessous et le brandir devant son visage. Ils étaient si près les uns des autres qu'il en sentait déjà la chaleur. L'Italienne répéta :

— Qui ?

Malko chercha désespérément dans son imagination une échappatoire. Mais la douleur lui vidait le cerveau. Tout ce qu'il voyait, c'étaient des filaments brûlants à quelques centimètres de ses yeux. Le canon du pistolet était enfoncé dans son estomac, et au premier geste brutal l'homme brun le tuait.

— Imbécile ! cria Doris Venezia, pour dominer le fracas du train.

Malko vit dans ses yeux qu'elle allait lui écraser le réchaud sur le visage et se rejeta en arrière, le plus qu'il le put, tout de suite arrêté par la porte dans son dos.

La vitre dépolie du réduit vola en éclats derrière le compagnon de l'Italienne. Une silhouette humaine jaillit par l'ouverture, les pieds en avant, coiffant l'homme brun comme un filet. Avec un hurlement de fureur, Doris Venezia abattit le réchaud dans sa direction, l'écrasant sur l'épaule de sa pelisse. Une fraction de seconde plus tard, Malko se sentit irrésistiblement poussé en avant par la porte volant en éclats dans son dos ! Instinctivement, il se laissa tomber sur le sol. Il lui sembla entendre deux « plouf », détonations amorties par le silencieux. Puis tout se noya dans un brouhaha de cris et d'exclamations, comme plusieurs Chinois se ruaient par l'ouverture, passant par-dessus lui et se jetant avec une violence inouïe sur l'Italienne et son compagnon. Dans la mêlée confuse, Malko entendit son nom hurlé de l'extérieur,

sentit qu'on le tirait par son poignet, réussit, à quatre pattes, à se dégager de la mêlée. Il échoua dans le soufflet. Un autre Chinois l'aida à se relever, et il distingua la haute silhouette de Lo Cheng, adossé à la paroi du wagon, les mains dans les poches de son pardessus. Les portes des deux wagons étaient fermées, ce qui constituait un petit espace clos, éclairé par les premières lueurs de l'aube.

La mêlée continuait à l'intérieur du réduit. Finalement, l'homme brun en émergea, à moitié étranglé par le Chinois qui avait jailli par la fenêtre, tiré par deux autres, la main droite toujours crispée sur son pistolet, hagard, du sang plein le visage. Lo Cheng fit un pas en avant. Malko le vit sortir un énorme pistolet automatique et l'appliquer contre la nuque de l'homme brun. La détonation couvrit le fracas du train et une pluie de sang et de matières cérébrales jaillit de la tête éclatée, éclaboussant Malko. Dix secondes plus tard, l'homme brun n'était plus qu'une silhouette hideuse, agitée de soubresauts, allongée dans le soufflet entre les deux wagons. Lo Cheng avait remis son arme dans la poche de son pardessus. Il se pencha et ramassa le pistolet avec le silencieux. Au passage, Malko s'aperçut qu'il n'y avait plus de chargeur dans l'arme. Un des Chinois avait dû le faire tomber, empêchant l'homme de continuer à tirer. La main en feu, au bord de la nausée, Malko s'essuya d'un revers de bras.

À son tour, Doris Venezia fut arrachée du réduit par deux Chinois lui tordant les poignets derrière le dos. Elle avait perdu ses lunettes dans la bagarre, et ses yeux avaient une expression curieusement floue. Les deux Chinois la poussèrent vers Lo Cheng, hors du soufflet.

Le Shanghai Express siffla longuement et ralentit. À travers l'ouverture béante du réduit, Malko aperçut la structure métallique d'un gigantesque pont suspendu se détachant dans les premières lueurs de l'aube, au bout d'une courbe que le convoi était en train d'aborder. Ce devait être le nouveau pont sur le Yang-Tsé, long de 6 772 mètres, jeté sur le troisième fleuve du monde, séparant la Chine du Nord et la Chine du Sud. À cet endroit, le Yang-Tsé mesurait un kilomètre et demi de large. Quelques instants plus tard, le fracas des roues se modifia, devenant plus sourd. Ils étaient sur le pont, enfermés dans la cage métallique au-dessus de laquelle passait la route.

Doris Venezia semblait avoir abandonné la lutte, toujours maintenue par les deux Chinois, la tête rejetée en arrière, la bouche grande ouverte. Lo Cheng cria :

— Mr. Linge ! Ça va ? Vous n'êtes pas blessé ?

Incapable de répondre, Malko secoua la tête négativement. Ne pensant même plus à sa main. Soudain, l'Italienne s'effondra entre ses deux gardes. Surpris, l'un d'eux relâcha la prise, libérant le bras droit de l'Italienne. Celle-ci se redressa comme un serpent. Sa main droite frôla sa ceinture, accomplit un moulinet en direction du Chinois qui la tenait encore. Ce dernier recula avec un cri, l'extrémité du nez tranchée, la joue ouverte jusqu'à l'os, le cou entaillé.

Doris Venezia demeura immobile pendant une fraction de seconde. La main droite de Lo Cheng émergea de sa poche avec son énorme pistolet, mais il n'eut pas le temps de s'en servir. L'Italienne venait de se ruer sur la porte du wagon donnant sur l'extérieur. Elle l'ouvrit à la volée, la rabattant sur un Chinois qui tentait de s'interposer. Malko reçut en plein visage le souffle d'air glacé, aperçut

les montants métalliques du pont, l'eau du Yang-Tsé, beaucoup plus bas, la silhouette d'un soldat gardant la voie, fusil à l'épaule. Le train se trouvait environ à la moitié du pont lorsque Doris Venezia se jeta dans le vide d'un élan de tout son corps.

Elle s'écrasa sur la rambarde métallique, rebondit et disparut. Le fracas du train était tel qu'il fallait hurler pour s'entendre. Une autre sentinelle, la longue baïonnette au canon de son fusil, apparut fugitivement, une expression horrifiée sur son visage plat, puis disparut.

Le train avait encore ralenti. Malko recula devant le courant d'air qui s'engouffrait par la portière ouverte. Cent mètres plus bas, les eaux jaunâtres du Yang-Tsé avaient déjà englouti le corps de l'espionne soviétique. Un des Chinois referma la portière, et l'intensité du bruit diminua. Ce pont n'en finissait pas. Enfin une énorme arche représentant trois silhouettes avec d'immenses drapeaux rouges sculptées dans la pierre défila devant les yeux de Malko. L'extrémité sud du pont. Ils n'allaient pas tarder à entrer en gare de Nankin.

Lo Cheng enjamba le corps étendu dans le soufflet et s'approcha de Malko, frença les sourcils devant sa main striée de brûlures concentriques.

— Mais vous êtes blessé ! cria-t-il.

Malko éprouvait une sorte de nausée devant toute cette violence, ces morts brutales. Le Chinois prit sa main et l'examina.

— Nous allons vous soigner tout de suite, annonça-t-il. Je connais une très bonne pharmacie traditionnelle à Nankin.

Ses hommes étaient en train de tirer dans le réduit le corps de l'homme brun. Bientôt il ne resta plus qu'une tache sombre et nauséabonde au milieu du soufflet. Lo Cheng ouvrit la porte de communication et poussa Malko dans le wagon.

— Nous allons arriver, bredouilla-t-il, asseyez-vous.

Malko se rassit à la place qu'il avait quittée une demi-heure plus tôt. Lo Cheng vint s'installer en face de lui. Les gens commençaient à se lever et à préparer leurs affaires. Malko jeta un coup d'œil à la porte du soufflet. Personne dans le wagon ne semblait s'être aperçu de l'incident qui venait de faire deux morts. Il réprima une nausée. Entre le sang et les débris de matières cérébrales, sa pelisse exhalait une odeur abominable.

— Qu'est-il arrivé ? demanda-t-il.

Lo Cheng aspira un peu d'air en sifflant.

— C'est une très longue histoire, Mr. Linge ! Vous avez eu de la chance, beaucoup de chance. Mais ce n'est pas fini. Il va falloir retourner à Pékin.

La locomotive siffla encore en entrant en gare de Nankin, les trains chinois adoraient siffler. Malko regarda la foule massée sur le quai par longues queues sages en face des emplacements où allaient stopper les wagons « durs ». Tout cela était irréel. Lo Cheng se leva.

— Venez, une voiture nous attend.

— Vous saviez que nous allions descendre à Nankin ? demanda Malko.

Lo Cheng sourit de toutes ses canines dorées.

— Si elle n'avait rien tenté contre vous, nous avions décidé de l'arrêter à l'arrivée ici et de revenir avec elle en avion à Pékin. Nous ferons le voyage sans elle. De toute façon, elle ne nous aurait pas appris grand-chose.

— Qui était l'autre ?

— Un Soviétique de la mission commerciale que nous avions déjà repéré. Ils se sont retrouvés dans le train, il avait un ordre de mission officiel pour Shanghai. Afin d'inspecter un lot de pièces de rechange pour camions.

Le train stoppa. Lo Cheng prit la valise de Malko et l'aida à descendre du wagon. Le quai était complètement dégagé en face du wagon « mou ». Malko chercha des yeux les hommes de Lo Cheng sans les identifier. Il est vrai qu'il les avait si peu vus ! Il suivit le Chinois vers la sortie spéciale réservée aux cadres.

Deux voitures attendaient dans une petite cour attenante à la gare. Une Hong-Ki et une Shanghai, toutes les deux noires. Lo Cheng installa Malko dans la Hong-Ki et s'assit à côté de lui. La douleur montait jusque dans son bras, maintenant. C'était à hurler.

— Qu'est-il arrivé à la préposée au thé ? celle qui occupait le réduit ? demanda Malko, tentant d'oublier sa brûlure.

Lo Cheng hocha la tête.

— Elle doit être morte. Nous pensons qu'ils l'ont jetée hors du wagon, pendant la nuit. Ils avaient besoin d'un endroit tranquille pour vous interroger. Heureusement, j'avais placé des hommes un peu partout, et nous avons pu intervenir rapidement.

— Mais celui qui a brisé la fenêtre...

— C'est un de nos meilleurs éléments, affirma Lo Cheng. Un officier de la SEPO⁽²²⁾. Un véritable acrobate. Il a rampé sur le toit du wagon.

La Hong-Ki sortit de la gare, se frayant un chemin à grands coups de klaxon, puis fila le long d'une grande avenue bordée de platanes comme très souvent en Chine du Nord. Partout, des coolies avançaient péniblement, attelés à des charrettes à bras invraisemblablement chargées. Les pousse-pousse semblaient légion. Malko ferma les yeux sous la souffrance. Lo Cheng lui effleura la cuisse, comme il le faisait souvent.

— On va vous soulager.

Cinq minutes plus tard, la grosse voiture noire stoppa devant une vitrine pleine de bocalaux au contenu étrange : des serpents, des racines torturées, des foetus d'animaux ; une pharmacie traditionnelle chinoise où se pressait une foule compacte. Lo Cheng alla droit à la caissière et exhiba prestement une carte. Quelques instants plus tard, un vieux Chinois à barbiche vint se pencher sur la main de Malko. Il disparut et revint avec une sorte d'enduit jaunâtre et nauséabond, qu'il étala avec une palette sur toute la paume, faisant un véritable emplâtre. Par dessus, il plaça quelques feuilles sèches et enfin une bande. Puis il donna ses instructions à Lo Cheng. Ce dernier traduisit pour Malko :

— Il ne faut pas toucher pendant deux jours. Ensuite, vous ne sentirez plus rien. Vous allez souffrir une heure environ, après c'est fini. Il y a de l'opium dans ces plantes.

Pour l'instant, Malko avait l'impression qu'on arrachait sa chair à vif avec des tenailles.

À côté de lui, une vieille femme emporta un petit crapaud séché dans un sac en plastique, avec un air gourmand. La caissière était reliée aux différents comptoirs par tout un réseau de fils qui lui amenaient les factures et l'argent des clients, ensuite elle renvoyait la monnaie par le même moyen. Personne n'avait à se déplacer...

De nouveau la Hong-Ki fila à travers Nankin qui semblait encore plus délabré que Pékin. Directement vers l'aéroport. Lo Cheng regarda sa montre :

— L'avion nous attend.

Arrivée sur le terrain, la Hong-Ki s'arrêta à côté d'un vieux biplan Antonov portant sur son flanc l'étoile rouge de l'armée de l'air chinoise. Ils s'installèrent dans la minuscule carlingue, et le vieil appareil décolla avec une sage lenteur. N'importe où dans le monde, on l'aurait mis au musée de l'Air. Il avait dû faire les beaux jours de la guerre sino-japonaise, quarante ans plus tôt. Le vacarme était effroyable. Malko apercevait le sol par de minuscules hublots. Des rizières gelées. Coupées de canaux. Peu à peu, la douleur de sa main se calmait. Il se pencha et hurla à l'oreille de Lo Cheng :

— Comment êtes-vous arrivé à Doris Venezia ? Vous la soupçonniez ?

Le Chinois secoua énergiquement la tête et hurla à son tour :

— Non, non. Pas du tout ! Elle était très souvent à Pékin. Il y avait eu des enquêtes sur elle, au début, puis on s'était habitué à la voir. À moins que quelqu'un n'ait stoppé les enquêtes, pendant la Révolution culturelle... Elle n'était même plus sous surveillance continue. Seulement des sondages. Mais il s'est passé quelque chose. Je vous expliquerai... J'ai alors découvert qu'elle avait brusquement demandé l'autorisation de se rendre à Shanghai.

— Vous savez comment elle communiquait avec les Soviétiques ?

Lo Cheng se rembrunit.

— Non. Probablement à l'aide d'une boîte aux lettres morte... Elle circulait beaucoup à Pékin...

— J'étais sûr qu'il y aurait un contrôle ! hurla Malko, la gorge sèche.

C'était dur de bavarder dans ces conditions. Le petit Antonov se traînait à deux mille mètres d'altitude.

— Moi aussi, dit Lo Cheng, continuant stoïquement à s'égosiller, mais il fallait aller jusqu'au bout. Nous avons veillé sur vous correctement.

— Quel était son rôle, à votre avis ?

Lo Cheng laissa reposer ses cordes vocales quelques instants avant de dire :

— Prendre contact avec celui que vous avez remplacé. Peut-être pour lui donner des instructions complémentaires. Elle ne devait pas le connaître physiquement. Leur « reconnaissance » devait se faire par un mot de passe que vous ne connaissiez pas. Elle a immédiatement su ou deviné que vous n'étiez pas celui que vous prétendiez être. Donc, il fallait vous éliminer.

— Elle devait également avoir pour but de prévenir l'autre bout de la chaîne à Shanghai, compléta Malko. Elle aurait pu m'éliminer à Pékin.

— Peut-être pas, fit Lo Cheng.

Le bruit du moteur était vraiment infernal. Ils se turent. Malko ferma les yeux, tentant de faire le point. Les Soviétiques de l'ambassade savaient-ils que l'agent chargé de prendre en charge l'homme rouge avait été intercepté par les Chinois ? Ou Doris Venezia était-elle coupée de la station du KGB de Pékin ? Il restait deux questions subsidiaires importantes.

L'homme rouge, le mystérieux Hong Shih, était-il au courant ? Second point : l'autre extrémité de la chaîne d'évasion à Shanghai, le maillon final le plus important, avait-il un lien avec l'ambassade ? Ou était-il indépendant, activé seulement par celui dont Malko avait pris la place ? De la réponse à ces deux questions dépendait la suite des opérations... Mais il restait une inconnue de taille. Il hurla à l'oreille de Lo Cheng :

— Comment avez-vous soupçonné Doris Venezia ?

Le Chinois rit, montrant ses crocs d'or :

— Ha, ha ! c'est une bonne question. Je vais vous y répondre tout à l'heure...

Le silence retomba. Miracle : Malko ne souffrait plus de sa main. Peu à peu, la neige sur le sol devenait plus épaisse : on approchait de Pékin. Le biplan perdit de l'altitude et se posa sur la piste d'un tout petit aéroport. Lo Cheng se pencha vers Malko.

— Nous sommes à Peitaho, près de Pékin, expliqua-t-il. C'est notre unité qui a le contrôle de ce terrain.

L'inévitable Hong-Ki était là, noire et luisante, gardée par plusieurs soldats. Trente secondes plus tard, la Hong-Ki filait, escortée par deux side-cars bourrés de soldats. L'un d'eux était conduit par une Chinoise avec de grandes nattes, le Kalachnikov en bandoulière... Étrange Chine. Les cyclistes s'écartaient avec un respect quasi religieux devant la grosse voiture noire, symbole de la toute-puissance. Malko s'attendait presque à ce qu'ils baisent le sol. Aucune agglomération ne se trouvait à l'horizon. Il se tourna vers Lo Cheng :

— Nous n'allons pas à Pékin ?

— Non. Pas tout de suite, dit le Chinois. Nous nous rendons au « Complexe industriel du Clair Ruisseau ».

Sous un vocable aussi poétique, il ne pouvait y avoir qu'une horreur. Mais Lo Cheng ne tenait pas à en dire plus... Ils roulèrent encore trente minutes sur une route non goudronnée et s'arrêtèrent apparemment en plein champ. Lo Cheng descendit dès que le chauffeur eut ouvert la porte.

— Nous sommes arrivés, annonça-t-il. Venez.

Malko le suivit vers un bâtiment bas, avec un toit de tôle, très bas, qui le faisait ressembler à une serre. Il dut se baisser pour franchir la porte. Le contraste avec le froid extérieur était incroyable : une atmosphère irrespirable, humide, très chaude. On se serait cru au fond d'une jungle tropicale ! Malko suivit Lo Cheng, qui poussa une porte.

D'abord, il crut qu'il s'agissait d'une piscine. Une sorte de grand

bassin rectangulaire, de dix mètres sur trente, avec d'étranges protubérances au milieu, des jets, un plafond très bas, une eau bouillonnante. Deux Chinois, vêtus comme des paysans, se tenaient au garde-à-vous sur l'étroite rambarde. Malko parcourut du regard le bassin, de plus en plus intrigué, quand son regard tomba sur quelque chose de tellement insolite qu'il crut rêver.

Une tête était visible au ras de l'eau, comme un nénuphar coupé. Les traits gracieux, crispés dans une expression de souffrance intense, de Yang-Xi, la princesse mongole, étaient à peine reconnaissables. Malko se demanda si un corps était encore rattaché à cette tête, tant celle-ci semblait flotter sur l'eau, comme détachée. Le rire à la fois gêné et arythmique du camarade Lo Cheng le fit se retourner.

CHAPITRE XI

— Je vous avais promis une surprise, Mr. Linge.

Malko regarda la tête qui flottait, glacé jusqu'au sang.

— Elle est morte ?

Le Chinois eut une moue méprisante et choquée.

— Non, non. Elle est vivante.

Il jeta un ordre aux deux Chinois. Aussitôt, impassibles, ils se mirent à tirer sur une corde accrochée à une poulie au plafond. Son autre extrémité plongeait dans l'eau. Peu à peu, une sorte de filet accroché à son bout émergea, emprisonnant le corps de Yang-Xi. Le palan pivota, ramenant le filet vers le bord et le déposant doucement sur le ciment.

Yang-Xi bougea et gémit, ouvrit les yeux. Malko ne pouvait détacher le regard de son corps couleur ivoire, superbe, avec le triangle noir du pubis bien découpé, les seins pleins, les longues jambes. Elle ne portait aucune blessure apparente. Tout à coup, sa peau se couvrit de taches rouges. Comme si elle souffrait d'une brusque éruption de boutons. Puis les boutons se mirent à baver, et Malko réalisa qu'il s'agissait de centaines de piqûres qui toutes saignaient un peu. En moins d'une minute, l'ivoire avait viré à l'écarlate. Yang-Xi se mit à trembler convulsivement et à gémir de plus en plus fort. En s'approchant, Malko réalisa que sa peau était creusée d'innombrables cratères comme si elle avait été rongée par l'acide. C'est de là que le sang sourdait. Horrifié, il croisa le regard de Lo Cheng.

— Qu'est-ce que vous lui faites ?

— Nous l'interrogeons, fit paisiblement le Chinois. D'une façon très humaine. Dès qu'elle aura reconnu ses fautes, elle aura droit à du repos. Ensuite, elle sera jugée par le tribunal du peuple.

— D'où viennent ces blessures ?

— Trempez la main dans l'eau, conseilla Lo Cheng en postillonnant joyeusement. N'ayez pas peur.

Malko se pencha et trempa sa main dans l'eau saumâtre. Rien ne se passa pendant quelques secondes. Puis, tout à coup, l'eau se mit à bouillonner, et il ressentit comme des dizaines de piqûres d'épingles sur la main. Pas vraiment douloureuses, tant elles étaient fines. Surmontant son dégoût, il laissa sa main dans l'eau et regarda. Des dizaines de poissons longs comme un doigt se ruaient sur lui, l'effleuraient et reculaient.

— Ce sont des poissons tropicaux très voraces, expliqua doctement le camarade Lo Cheng. Nous les élevons ici pour les exporter au Japon. Les Japonais aiment beaucoup les aquariums. Comme ils ne

sont pas très grands, ils ne peuvent pas faire très mal, mais ils sont très nombreux. Ils aiment beaucoup la chair humaine.

— Comment se fait-il qu'elle ne crie pas ? demanda Malko, ce doit être horriblement douloureux.

Lo Cheng eut une sorte de gloussement joyeux.

— Non, la nature a bien fait les choses. Ils secrètent une sorte d'anesthésique qui endort la douleur.

— Mais ils la dévorent vivante !

Lo Cheng secoua la tête.

— Il leur faut beaucoup de temps pour dévorer un corps humain. Deux semaines peut-être. Pour le moment, ils n'ont touché à aucun organe essentiel. Si on lui mettait la tête dans l'eau, ce serait différent, ils aiment beaucoup les yeux...

— Depuis quand est-elle là ? coupa Malko.

— Depuis que nous l'avons arrêtée à l'Institut des langues étrangères. Elle a encore beaucoup de jours pour réfléchir. Si elle reconnaît ses erreurs assez vite, cela ne sera rien. Quelques jours de convalescence...

Yang-Xi ouvrit des yeux noyés de souffrance. Elle bougea comme un serpent écarlate, fixa son regard sur Malko. Il détourna la tête, honteux, au bord de la nausée. Lo Cheng cria quelque chose et le filet contenant le corps supplicié s'éleva en l'air, pivota et redescendit doucement dans l'eau saumâtre. De nouveau, seule la tête émergea à la surface. Mais maintenant Malko imaginait le grouillement immonde au-dessous de la surface.

— On ne peut pas la laisser ainsi, dit Malko, c'est inhumain.

La CIA choisissait vraiment bien ses alliés. Lo Cheng ne répondit pas mais le prit par le bras.

— Venez, fit-il.

Il emmena Malko dans une pièce voisine où la température était moins tropicale. Un Chinois apporta les éternelles tasses à couvercle pleines de thé brûlant, et les laissa seuls. Aussitôt le camarade Lo Cheng se pencha vers Malko, postillonnant comme un fou :

— Vous comprenez, Mr. Linge, il faut que cette jeune fille dise ce qu'elle sait. C'est très important.

Malko dominait sa rage et son horreur.

— Comment l'avez-vous arrêtée ? Et pourquoi ?

Lo Cheng se cala dans son fauteuil et aspira un peu d'air en sifflant. Puis il avala bruyamment une gorgée de thé brûlant.

— Mes hommes ont assisté à l'incident de la patinoire, dit-il. Ils ont facilement identifié la camarade Yang-Xi et j'ai fait demander son dossier à la SEPO. À part de très mauvais antécédents sociaux, il n'y avait rien de récent concernant des activités contre-révolutionnaires. Heureusement, nous avons pensé à fouiller sa chambre.

Il s'arrêta et aspira avec gourmandise un peu d'air, provoquant le petit sifflement habituel.

— Et alors ? demanda Malko, sur des charbons ardents.

Le Chinois se pencha vers lui et annonça d'un ton grave :

— Nous avons trouvé plusieurs plaquettes de pilules

anticonceptionnelles...

Il disait cela comme si on avait découvert le cadavre de Mao Tsé-toung sous le lit de la princesse mongole... Devant l'expression de Malko, le « camarade » Lo Cheng crut bon de préciser :

— Le gouvernement interdit la distribution des pilules anticonceptionnelles aux femmes non mariées et divorcées. C'est donc un acte contre-révolutionnaire extrêmement grave qui nous a permis de procéder à son arrestation. (Il marqua une pause afin de bien montrer l'importance de ce qu'il allait dire.) Afin de diminuer l'importance de son crime, la camarade Yang-Xi confessa qu'elle avait reçu ces pilules de cette Italienne. Que celle-ci lui en apportait régulièrement et qu'elle les revendait aux éléments asociaux de l'Institut afin qu'ils puissent se livrer à leur comportement révisionniste.

— Pourquoi cette femme lui donnait-elle ces pilules ? demanda Malko.

Lo Cheng hocha tristement la tête.

— La camarade Yang-Xi n'a pas encore pris conscience de ses crimes pour tout avouer. Cela prendra du temps. Mais nous le saurons.

— Notre rencontre n'était pas un hasard, alors ?

— Non, fit Lo Cheng. Elle a prétendu que Doris Venezia voulait faire votre connaissance et qu'elle lui avait demandé de faire semblant de vous heurter, afin d'avoir un prétexte pour, plus tard, pouvoir vous attirer dans son appartement... Elle aurait été amoureuse de vous, ajouta-t-il d'un air dégoûté.

— Cela ne tient pas debout, remarqua Malko. Elle ne dit pas la vérité.

— Elle finira par la dire, assura Lo Cheng. Nos interrogateurs ont beaucoup de patience et une haute conscience révolutionnaire. Nous saurons tout des liens entre la camarade Yang et l'espionne des hégémonistes. Dès ce soir, elle aura une chance. J'ai donné l'ordre de la sortir du bassin et de lui laisser la nuit pour rédiger sa confession. Si celle-ci est satisfaisante, elle ne sera plus interrogée.

— Est-ce que je pourrais lui parler ? demanda Malko.

Une lueur agacée passa dans les yeux noirs du Chinois. Il sourit un peu trop franchement.

— Je crains que ce ne soit pas possible, dit-il, pas tant que la camarade Yang-Xi n'aura pas confessé tous ses crimes. Mais je vous tiendrai au courant.

— Sait-on comment les deux femmes se sont connues ?

— Certainement, fit Lo Cheng. Yang-Xi était liée avec une étudiante étrangère qui l'a présentée à l'agente des hégémonistes. Maintenant, il va falloir qu'elle nous donne les noms de toutes celles qui ont eu une conduite contre-révolutionnaire, afin que l'enquête soit complète.

Malko demeura silencieux. Il touchait du doigt l'aspect le plus abominable du système. Pour un acte parfaitement normal dans tous les pays occidentaux, des jeunes femmes allaient voir leur vie brisée.

— Quelle est la peine pour ce genre de crime ? demanda-t-il.

Lo Cheng fit la moue.

— Cela dépend du degré de repentir de l'accusé. Entre trois et cinq ans de Lao Zao. Plus, si les antécédents sociaux sont mauvais...

Autrement dit, la princesse mongole allait passer les plus belles années de sa jeunesse dans un camp de travail. Pire peut-être, si elle était mêlée véritablement aux activités d'espionnage de Doris Venezia.

— Donc, dit-il, il y aurait eu plusieurs personnes en train de m'observer, le soir où j'ai fait du patin. Yang-Xi pour le compte de Doris Venezia et des Soviétiques, et quelqu'un travaillant pour l'Homme Rouge.

Lo Cheng aspira un peu d'air et recracha quelques postillons.

— C'est exact, Mr. Linge, vous raisonnez parfaitement. Mais nous devons être absolument certains que la camarade Yang-Xi n'a aucun lien avec Hong-Shih. Il faut qu'elle fasse une confession très complète. Votre sécurité en dépend, ajouta-t-il, puisque l'agente des hégémonistes avait découvert qui vous êtes...

Malko savait qu'il avait raison, sur le plan technique. Mais il ne pouvait supporter l'idée des milliers de poissons carnivores dévorant vivante la princesse mongole.

— Lorsque cette affaire sera terminée, dit-il, j'aimerais revoir cette Yang-Xi. M'assurer qu'elle a bien dit la vérité, ajouta-t-il pour ne pas froisser son vis-à-vis.

Le « camarade » Lo Cheng approuva avec enthousiasme :

— C'est une excellente idée, Mr. Linge. Vous verrez ainsi l'humanité de nos méthodes répressives. Pour le moment, il s'agit d'impressionner la coupable, n'est-ce pas ? Ensuite, elle déroulera plus facilement le fil de ses crimes. Pour ne pas retourner dans le bassin.

Dans les pays civilisés, cela ne s'appelait pas de l'humanisme, mais de la torture. Lucide, Malko comprit qu'il ne pourrait influencer en rien le sort de Yang-Xi. La princesse mongole irait jusqu'au bout de son calvaire. Le système fonctionnait sans à-coups. La jeune Chinoise allait être broyée, comme les contestataires vrais, supposés ou potentiels. La définition d'une activité antirévolutionnaire ou révisionniste était assez large pour remplir tous les camps de réforme par le travail...

Il imita Lo Cheng lorsque le Chinois se leva. Heureusement, ils ne repassèrent pas par le bassin. Il s'accrocha à la promesse du Chinois. Yang-Xi allait avoir l'occasion de faire une vraie confession. Elle ne serait plus torturée.

La campagne était toujours aussi sinistre et glaciale. Le chauffeur avait laissé tourner le moteur de la Hong-Ki et l'intérieur était délicieusement chaud. Il en eut honte. La voiture démarra immédiatement et le « Complexe industriel du Clair Ruisseau » s'estompa dans la brume. Il se demanda si toute la campagne chinoise était ainsi semée de mausolées de l'horreur. Lo Cheng, en apparence très satisfait, alluma une cigarette. Une Rothmans, probablement offerte par Jim Gordon.

— Où allons-nous ? demanda Malko.

— À Pékin, dit Lo Cheng. Nous en sommes à une trentaine de kilomètres. Il y a un vol pour Shanghai dans trois heures. Vous allez le prendre. Je vous rejoindrai par un autre moyen. Demain.

— Qu'est-ce que je vais faire à Shanghai ?

Lo Cheng postillonna un peu.

— Continuer, Mr. Linge. Nous touchons au but.

Il était optimiste.

— Comment pouvez-vous être certain que l'Homme Rouge n'est pas au courant ? demanda Malko. En plus, les Soviétiques vont s'apercevoir de la disparition de Doris Venezia et de l'homme qui l'accompagnait. Si vous me surveillez, les complices de l'Homme Rouge peuvent le faire aussi. Il y en avait peut-être un dans le train ?

Lo Cheng prit l'air renfrogné.

— C'est une possibilité, admit-il. Mais je ne crois pas qu'ils nous suivent en permanence. Hong-Shih sait qu'il doit aller à Shanghai, c'est le principal. Il ne veut sûrement pas prendre de risques pour vous recontacter avant. Quant aux Soviétiques, je suis sûr qu'ils n'ont aucun contact avec lui. Ce serait trop dangereux. Et inutile. Le contact, c'était Mme Venezia.

— Donc, je fais comme si de rien n'était ? demanda Malko. Je vais au *Shanghai Hôtel* et j'attends. Mais quoi ? Ils vont me contacter. Je ne sais rien. S'ils me soupçonnent, ils ne se découvriront jamais et vous aurez perdu. Même si l'Homme Rouge est venu de lui-même à Shanghai, il repartira et tentera quelque chose plus tard. Ou il s'endormira pour quelques années et vous ne saurez rien...

Lo Cheng écoutait les arguments de Malko distraitement, mais ses mains jouaient nerveusement avec son paquet de Rothmans. Il eut son petit rire gêné.

— Il y a un problème, mais je crois qu'il va se passer quelque chose à Shanghai. Ceux qui doivent faire sortir Hong-Shih vont entrer en contact avec vous. C'est impossible autrement.

— Pourquoi ?

— Parce que, dit le Chinois, nous avons affaire à des gens très prudents. Ils ont dû prévoir que l'homme que vous avez remplacé pouvait être pris. Qu'il soit interrogé et qu'il parle. S'il ne connaît pas la filière de sortie, il ne peut pas la livrer. Cela doit être une chose très importante pour les Soviétiques, car cela coûte du temps et de l'argent à organiser, sans compter les complicités. Donc, « vous » ne savez rien.

Le raisonnement tenait.

Mais le séjour à Shanghai n'allait pas être de tout repos.

— Dites-moi, dit Malko, comment savez-vous qu'il s'agit de Shanghai ?

Lo Cheng lâcha quelques postillons :

— Je ne sais pas. C'est une possibilité. Très forte. Parce qu'il s'agit d'un port. Mais cela peut se passer aussi à Canton. Dans ce cas, vous recevrez des instructions à Shanghai. Je vous ai fait réserver, comme pour Mr. Rolf Hanover, une chambre au *Shanghai Hôtel*. Ceux qui doivent le savoir le sauront. Ne craignez rien, nous veillons sur vous.

Malko faillit lui demander des nouvelles d'Ayako. Dans le tumulte des dernières heures, il avait un peu oublié la Japonaise et sa disparition. Mais il choisit de se taire. Inutile de faire penser à Lo Cheng qu'il s'intéressait à elle. Si Ayako réapparaissait, il serait toujours temps de voir. Sa main ne le faisait plus souffrir. Il en serait quitte pour porter son emplâtre disgracieux quelques jours. Ce n'est

pas à Shanghai qu'il ferait des frais d'élégance.

Le silence retomba dans la Hong-Ki. Une heure plus tard, ils arrivèrent à l'aéroport de Pékin. Lo Cheng resta dans la grosse voiture et serra la main de Malko.

— Un de mes hommes va vous accompagner, dit-il. Il a votre billet. À Shanghai, vous trouverez un guide. Nous avons prévenu Luxingshe que vous avez dû faire un détour par Nankin et revenir ici pour voir certains camarades de la corporation. Personne ne s'étonnera de votre retard.

— Et si je dois vous joindre ?

— Impossible pour le moment. Je vous ferai savoir dès que ce sera possible. Bon voyage.

Il maniait en plus l'humour noir... Malko sortit de la voiture escorté par un Chinois en tenue bleue, qui lui porta sa valise, posa le billet devant le comptoir et s'esquiva. L'avion pour Shanghai décollait deux heures plus tard. Il s'assit sur une banquette du hall, au pied de la grande statue de Mao. Abruti de fatigue.

Qu'allait-il trouver à Shanghai ?

CHAPITRE XII

L'alignement majestueux des buildings massifs et noirâtres qui s'appelaient jadis le Bund, la plus belle avenue de Shanghai, face au Wang-Pu, s'estompait dans la brume. Immuables en apparence avec leurs pans massifs et leur lourde découpe, style début de siècle, ces monstres de béton abritaient maintenant le siège du Parti communiste de Shanghai, la Bank of China, le *Peace Hôtel*, la Radio. Ce qui avait été la vitrine et la fierté du Shanghai de la Grande Époque, rebaptisé Zhong Shan Lu, n'était plus que le symbole de la mainmise communiste sur la Chine. Un très vieux bateau à plusieurs ponts remontait le Wang-Pu, se faufilant entre les innombrables sampans circulant sur le fleuve, les gros cargos ancrés en désordre, les jonques amarrées bord à bord le long de vieux pontons de bois partant du quai en ciment bordant le Bund.

De l'autre côté de la rivière, les entrepôts s'alignaient sur les quais de Pu-Dong.

Harcelé par le tintamarre ininterrompu des klaxons, Malko referma la fenêtre de sa chambre. Des files de camions noyées de cyclistes englués dans de monstrueux embouteillages entretenaient un vacarme d'enfer dès les premières lueurs de l'aube. Le *Shanghai Hôtel*, solennel, cossu et vieillot, dans le style cathédrale, dominait de sa masse le petit pont métallique enjambant la rivière Wu-Song se jetant dans le Wang-Pu au nord du Bund. Énorme bloc de béton gris fer, se réduisant à une tour unique à son sommet, par une série de décrochements, il ressemblait au *Waldorf Astoria* de New York. Malko avait hérité d'une chambre au dix-septième étage, juste en dessous de deux grandes terrasses surmontant la partie principale de l'hôtel.

Depuis l'aéroport, infiniment plus grand et plus moderne que celui de Pékin, l'impression de grouillement, d'activité fébrile contrastait incroyablement avec le calme froid de la capitale. Avec ses douze millions d'habitants, Shanghai était la première ville de Chine et du monde. Information que le guide venu l'accueillir la veille, un petit Chinois rigolard et stalinien, lui avait fièrement communiquée.

Pourtant, la visite « officielle » de Malko à Shanghai était peu chargée.

Quelques inspections d'usines modèles et de communes populaires. Shanghai n'était pas une ville folklorique, ni historique, mais la vitrine commerciale de la Chine. Bien qu'on soit au sud du Yang-Tsé, le froid était encore très vif : -5 lorsque Malko était arrivé.

Le téléphona sonna. Malko décrocha, entendit quelques mots de chinois et le correspondant raccrocha.

Cet incident l'agaça, déclenchant de violentes démangeaisons dans sa main brûlée. Il n'osait pas encore enlever l'emplâtre, mais ne

souffrait plus du tout. Maintenant, au pied du mur, il réalisait que le crachotant camarade Lo Cheng l'avait fourré dans un affreux guépier. Même en admettant que les gens du KGB de l'ambassade de Pékin ne se soient pas encore aperçus de la disparition de Doris Venezia, la position de Malko était plus que délicate. À Shanghai, pour prendre deux contacts, il n'avait aucune idée de ce qu'il devait faire.

L'Homme Rouge devait être déjà là ou sur le point d'arriver. La Fête du Printemps ne durait que cinq jours. On était lundi, donc tout devait être terminé pour le mercredi, fin de la Fête du Printemps. Or un départ ne s'improvisait pas. En plus, rien ne disait que Shanghai soit le point final du voyage. Bien sûr, c'était moins surveillable que Canton et plus facile, à cause de la mer et du port.

Brusquement, il souhaita que rien ne se passe, que le défecteur ne vienne pas. Il sentait confusément que les choses ne se dérouleraient pas de la façon idyllique évoquée par le camarade Lo Cheng. L'arrestation sans mal du « traître », son repentir et les félicitations à l'agent impérialiste qui avait si bien aidé le Grand Pays Socialiste à déjouer les complots des hégémonistes. Il avait l'impression depuis le début d'être une marionnette. La vision de Yang-Xi, la princesse mongole, dévorée vivante, surgit dans sa mémoire, et il se fit horreur. La Chine n'avait pas vraiment changé.

Il essaya de deviner qui étaient ceux qui l'attendaient à Shanghai. L'autre bout de la filière. Son instinct lui soufflait que c'était bien à Shanghai que cela devait se passer. Donc, il y avait une structure d'accueil qui attendait l'Homme Rouge.

Le coup de téléphone le tracassait. Son itinéraire clandestin devait être jalonné de mots de passe. Il n'en connaissait aucun. Il chercha à raisonner. Pour fuir de Shanghai, il fallait un bateau. Utiliser l'aéroport semblait hors de question.

Il mit sa pelisse pour ne pas être frigorifié et rouvrit la fenêtre, recevant une rafale glacée en pleine figure. Droit devant lui, le Wang-Pu, dont les eaux grisâtres disparaissaient sous les bateaux de tout acabit, filait vers l'intérieur de la Chine. Il n'y avait rien à espérer de ce côté-là. Il se pencha vers la gauche pour apercevoir le coude du fleuve, juste en face de la Wu-Song. La partie réservée aux docks où étaient ancrés tous les navires étrangers. Quelques miles plus loin, le fleuve se jetait dans la mer de Chine. Plusieurs cargos étaient en train de décharger ou de charger, trop loin pour qu'il puisse distinguer leur pavillon. Certains à quai, d'autres au beau milieu de l'énorme fleuve.

Sans jumelles, il ne pouvait en identifier aucun. Le seul endroit où il pouvait espérer trouver des jumelles, c'était Nankin Road, la grande artère commerçante sinuant comme un dragon sur six kilomètres et se jetant dans le Bund, à la hauteur du *Peace Hôtel*.

Au pire, cela lui ferait une promenade.

La foule était si compacte qu'on aurait dit un ruban bleu-gris coulant entre les deux rangées de magasins serrés les uns contre les autres, comme dans une ville occidentale. La circulation des bicyclettes était interdite dans Nankin Road, seuls les trolley-bus verts

et quelques voitures se frayaient un chemin au klaxon.

Ce grouillement dégageait une impression de vie, de gaieté, très éloignée du calme plein de morgue de Pékin. On était dans le Midi, déjà, et les Shanghaiens avaient la réputation de se débrouiller mieux que tous les autres Chinois. Malko ressortit de son *friend-ship store*, magasin pour étrangers, portant ses jumelles « Made in China », achetées pour la somme exorbitante de cent vingt-cinq yuans. Le prix d'une bicyclette... Espérant qu'elles grossissaient vraiment. Il était fatigué de marcher, mais les taxis étaient une espèce inconnue. Il reprit la direction du Bund, qu'il mit vingt minutes à atteindre, tourna autour du *Peace Hôtel* qui faisait l'angle de Nankin Road et du Bund. Un peu plus loin, un soldat, baïonnette au canon, veillait symboliquement sur l'immeuble de la Radio. Sur la promenade dominant le Wang-Pu d'un à-pic de ciment, des dizaines de Chinois se photographiaient avec enthousiasme. À quelques centaines de mètres devant lui, de l'autre côté du petit pont métallique, le *Shanghai Hôtel* se dressait, majestueux comme une cathédrale. Les deux terrasses à la hauteur du dix-huitième étage formaient de merveilleux postes d'observation.

En franchissant le petit pont sur la Wu-Song, Malko sentit la structure métallique trembler sous ses pieds. Des sampans et des jonques passaient sans cesse en dessous et les bus l'ébranlaient un peu plus tous les jours.

Le hall du *Shanghai Hôtel* avait la gaieté d'un Funeral Home avec son vieux billard et son bar sombre comme une crypte. Malko appuya sur le bouton du dix-huitième. Le palier était vide. Il poussa la porte au fond du palier à droite et se trouva de plain-pied sur la terrasse est de l'hôtel, celle qui dominait tout le Wang-Pu. De là, la Wu-Song semblait minuscule. Il referma derrière lui, s'accota à la rambarde, puis sortit les jumelles de leur étui. Il commença à balayer le Wang-Pu en haut sur sa droite, là où le Bund se perdait dans la brume. De ce côté, il ne vit que des vieux paquebots fluviaux battant pavillon chinois, les navettes du Wang-Pu.

Comment les Chinois pouvaient-ils contrôler une telle masse de bateaux ?

Il continua à balayer le Wang-Pu lentement vers la gauche, dans la direction des docks, après le coude du fleuve où se trouvaient les cargos étrangers. Il en repéra cinq dont il essaya d'identifier le pavillon : le panaméen était facile avec ses carrés bleus et blancs, les deux japonais aussi, le cercle rouge sur fond blanc. Le français fut un peu moins aisé ! Il restait le dernier. Malko distinguait du rouge et du blanc. Cela pouvait être beaucoup de choses. Ce dernier était juste au milieu du Wang-Pu, ancré un peu à l'écart des autres. Malko s'y attarda longuement, essayant de déchiffrer le nom. Au bout de plusieurs minutes, il y eut un rayon de soleil et, à force d'écarquiller les yeux, il distingua six lettres à la poupe. *Gdansk*.

Bien sûr, c'était le drapeau polonais !

Il rabaissa les jumelles, songeur. Le cœur battant un peu plus vite. Les services polonais travaillaient la main dans la main avec le KGB. Donc, pour une opération soviétique, rien ne s'opposait à ce qu'ils collaborent. Un navire soviétique, même s'il venait à Shanghai, serait

forcément plus surveillé.

Il resta de longues minutes à observer le cargo polonais. Échafaudant différentes hypothèses. Se défendant de se laisser entraîner à trop rêver. Après tout, il pouvait être complètement dans le faux. Mais c'était le seul élément tangible auquel il puisse se raccrocher.

Soudain, il pensa à quelque chose qu'il avait remarqué durant sa promenade. Il y avait peut-être une façon d'éliminer complètement son hypothèse. Cela valait l'effort. Remettant les jumelles dans leur étui, il ressortit de la terrasse et fila vers sa chambre.

La plaque noire bordée de rouge indiquait : *Polish Consulate*. Une porte un peu en retrait de l'immeuble de la Radio, le deuxième building à droite après Nankin Road, noirâtre et massif comme les autres. Malko appuya sur la sonnette. L'agaçant était de ne pas savoir si on le surveillait. Comment se douter de quelque chose dans cette foule compacte, impénétrable ?

La porte s'ouvrit sur un Chinois, l'air méfiant, qui le toisa comme s'il devinait en lui un intellectuel puant. Malko lui sourit et s'adressa à lui en polonais. L'autre secoua la tête et répondit en mauvais anglais :

— Consulate closed.

Visiblement, il ne rêvait que de mettre Malko à la porte. Celui-ci ne bougea pas. Lorgnant un tableau au mur où étaient affichés des papiers :

— The SS Gdansk, demanda-t-il. When she goes ?

Le Chinois essayait vainement de comprendre. Il secoua la tête.

— You come tomorrow...

Puis, carrément, il prit le bras de Malko et le poussa dehors !

Ce dernier se retrouva sur le trottoir du Bund, furieux et frustré. Où pouvait-il trouver l'information qu'il cherchait ? À Shanghai, comme dans toute la Chine, il n'y avait aucun journal en langue étrangère. Pour une telle question au bureau de l'hôtel on pouvait courir le risque d'attirer l'attention de la SEPO. Quant à Lo Cheng, il n'avait aucun moyen de le joindre, et, de toute façon, ne préférerait pas. Inutile de lui mettre la puce à l'oreille. Il allait s'éloigner vers son hôtel lorsqu'il aperçut sur sa droite, à l'emplacement de ce qui avait été jadis le consulat de Grande-Bretagne, un bâtiment blanc, nettement en retrait, au fond d'une sorte de jardin avec une énorme enseigne : *House of the Seamen*⁽²³⁾.

Un taxi s'arrêta devant et débarqua deux étrangers qui y pénétrèrent. Malko s'engagea dans le sentier y menant. Une plaque avertissait : *Entrée réservée aux étrangers*. Deux Chinois nonchalants, sûrement des gens de la SEPO, étaient assis dans le hall, prêts à faire respecter l'inscription. Ils ne prêtèrent aucune attention à Malko, qui parcourut le restaurant vide et le bar. À droite de l'entrée se trouvait un tableau de liège accroché au mur. Il s'approcha et sentit un délicieux pincement de cœur.

Il y avait deux colonnes de noms et de chiffres. *Arrivals* et *Departures*. Les mouvements des navires dans le port de Shanghai.

Parcourant rapidement des yeux le tableau, il découvrit le nom du *Gdansk* au bas de la colonne. En face de *Departure*, il y avait 31 janvier. Deux jours plus tard. Il était arrivé le 15. Donc c'était possible... Il ressortit, comme un promeneur nonchalant. Décidé à s'accrocher à son hypothèse. L'Homme Rouge devait partir sur le cargo polonais. Donc il était sûrement à pied d'œuvre.

Il restait à savoir comment...

Si l'hypothèse de Malko était exacte, il allait très rapidement être contacté, puisque le défecteur était obligé de passer par lui pour fuir. Les dates coïncidaient. Il serait parti avant la fin de la Fête du Printemps. Il faudrait au cargo polonais à peine deux heures pour sortir des eaux territoriales. Ensuite, il serait sous la protection de la flotte soviétique étrangement apparue en mer du Japon.

Une opération bien montée.

Donc, il constituait le lien le plus fragile. Les Soviétiques savaient-ils qu'ils avaient été infiltrés ? Il revit le corps de Doris Venezia basculant dans le Yang-Tsé, désarticulé par sa chute contre le pont. À Shanghai aussi les Soviétiques avaient dû prévoir un « coupe-feu ». Si Malko ne le trouvait pas, cela risquait de se passer très mal. Machinalement, il se retourna, ne croisa que les regards curieux de quelques Chinois. Sous ses pieds, le pont métallique sur la petite rivière vibrait furieusement. Un sampan passa à toute vitesse dessous et se perdit dans la circulation du grand fleuve. Plusieurs autres étaient ancrés le long de la berge, comme maisons flottantes.

Dès qu'il arriva dans le hall du *Shanghai*, l'employée du desk sauta sur lui.

— Il faut que vous déménagiez, annonça-t-elle sans aménité. Dans une heure.

Malko reçut un choc à l'estomac. Qu'est-ce que cela signifiait.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Il y a eu une erreur de Luxingshe, à Pékin, admit-elle de mauvaise grâce. Nous attendons un groupe de diplomates étrangers qui doivent loger ici, toutes les chambres sont prises.

— Où me mettez-vous ?

— À l'hôtel *International*, sur Nankin Road. C'est très bien, affirma-t-elle. Votre guide vous y emmènera dans une heure. Vous avez une bonne chambre.

Malko prit sa clef. Il n'y avait pas à discuter avec le système. Mais que signifiait ce changement ? Et surtout quelles conséquences aurait-il sur ses contacts ?

La mort dans l'âme, il se remit à sa valise. Il finissait de la boucler quand le téléphone sonna. Il décrocha. Rien au bout du fil. Il attendit, entendit une respiration, puis on raccrocha. Il fit de même, une boule d'angoisse dans la gorge. Cette fois, il était sûr que c'était lié à sa mission. Peut-être aurait-il dû dire quelque chose. S'il avait été Rolf Hanover. Il venait peut-être de rompre le fil ténu qui le reliait à l'Homme Rouge.

CHAPITRE XIII

Une foule compacte assiégeait des marchands ambulants de canne à sucre, au coin de l'entrée du parc du Peuple. C'était déjà le Sud. Malko se fraya un chemin dans la foule silencieuse. Sans arrêt il était obligé de descendre des trottoirs pour contourner des groupes agglutinés devant une vitrine. Extasiés, de jeunes Chinois admiraient le portrait d'une jeune mariée en robe traditionnelle dans la vitrine d'un photographe. Malko descendit du trottoir et faillit se faire écraser par un trolley qui arrivait dans un chuintement presque silencieux.

On vendait de tout dans Nankin Road, et même, chose inouïe pour la Chine, des télé couleur ! Depuis trois heures, il était installé à l'hôtel *International* qui semblait sorti tout droit d'un film des années quarante avec ses jalousies en bois verni et ses grands ventilateurs. Ses dix-huit étages étaient nettement moins reluisants que ceux du *Shanghai*. Détail curieux : les chambres ne fermaient pas à clef. C'est le garçon d'étage qui vous ouvrait. Malko devait être le seul Blanc de tout l'hôtel, rempli de Chinois d'outre-mer. Son guide l'avait abandonné jusqu'au lendemain matin, où ils devaient visiter une usine de camions, dans la banlieue de Shanghai. Lo Cheng semblait n'avoir jamais existé. Alors, plutôt que de croupir dans sa chambre, il était parti se promener.

Il s'approcha d'un groupe entourant un jeune camelot, remonta sur le trottoir et, jouant des coudes, il finit par distinguer dans la main du Chinois un paquet de photos. Dès que le camelot s'aperçut de la présence d'un étranger parmi les curieux, il replia vivement ses photos et se perdit dans la foule. Continuant à descendre Nankin Road, Malko repéra plusieurs camelots similaires, toujours très jeunes, se déplaçant rapidement le long de l'artère commerçante. Ils semblaient vendre des photos pornos ! Décidément, la Chine évoluait. À Pékin, ce spectacle était impensable. Il continua son chemin. Il observait une longue file attendant de se faire servir des petits pains ronds, spécialités shanghaiennes, lorsqu'un camelot surgit devant lui, étalant plusieurs photos entre ses doigts sales. Malko y jeta un coup d'œil. Ce n'étaient même pas des photos pornos, mais des portraits d'anciennes vedettes de films occidentaux ! Il repoussa la main tendue en souriant.

Soudain, il sentit que le camelot poussait une des photos entre ses doigts. Avant qu'il ait le temps de la rendre, le Chinois avait fait demi-tour et s'était perdu dans la foule ! Malko regarda la photo : Hedy Lamarr ! vedette d'avant-guerre. Il allait la jeter lorsqu'il aperçut quelque chose d'inscrit au dos.

Shanghai Antics, 167 Nankin Road, today, 5 PM.

Malko relut dix fois le court message, la photo dans le creux de sa main, le cœur battant. Le camelot s'était perdu dans la foule. De toute façon, à quoi bon le suivre ? Il ne parlait sûrement que chinois. Il mit la photo dans sa poche et continua sa route. Il était presque arrivé au Bund et apercevait déjà les bateaux sur le fleuve. Même si on le surveillait de près, le manège du camelot avait dû passer inaperçu.

Qui voulait le voir ? Lo Cheng, l'Homme Rouge, ou d'autres ? Ceux de l'autre bout de la filière. Le fait de donner une heure précise au rendez-vous signifiait qu'il allait rencontrer quelqu'un, que c'était une boîte aux lettres « vivante ».

Il traversa le Bund pour gagner la promenade le long de la Wu-Song et se mêla aux couples d'amoureux chinois qui se photographiaient sur fond de bateaux.

Le taxi s'arrêta pile et leva trois doigts en l'air, réclamant trois yuans pour la course. Le compteur était inconnu. Malko paya et descendit. Par précaution, il s'était fait arrêter un peu plus loin, au coin de la rue Yan-an Lu, où se trouvaient aussi quelques antiquaires. Il rebroussa chemin sur le trottoir encombré et poussa la porte de *Shanghai Antics*. Tous les antiquaires d'une même ville portaient le même nom et ne constituaient que les points de vente de la même organisation centrale.

C'était le lieu idéal pour un contact avec les étrangers.

Le magasin où pénétra Malko ne payait pas de mine, avec sa vitrine poussiéreuse et son amoncellement d'objets divers.

Il se mit à flâner dans le bric-à-brac, complètement ignoré par les vendeurs nationalisés... Deux clients étaient dans la boutique, en train de discuter le prix d'un cabinet en bois sculpté, littéralement en petits morceaux. Une femme d'une quarantaine d'années, élégante, les traits un peu anguleux, adoucis par de très beaux yeux gris et un nez mutin. La grande fille brune un peu pataude qui l'accompagnait devait être sa fille.

Malko tomba en arrêt devant une vitrine d'argenterie fabriquée dans la concession anglaise de Shanghai, au début du siècle.

Il repéra aussi sur une étagère un objet étrange. Une céramique représentant une femme étendue dans un hamac, avec un corps très sexy, d'Européenne, et un visage nettement asiatique, observée par un perroquet. Les formes alanguies et voluptueuses contrastaient avec les traits fins et asiatiques du visage noyé de longs cheveux noirs.

— Objet étonnant, n'est-ce pas ?

Malko se retourna. La femme aux yeux gris l'observait en souriant. Son menton volontaire disparaissait devant l'éclat de dents magnifiques. De près elle avait encore plus de charme que de loin. Elle parlait anglais avec un léger accent guttural.

— En effet, dit Malko. Je me demande ce que c'est ?

L'inconnue prit la céramique, l'examinant avec un sourire ambigu.

— Le fantôme d'un Européen exilé, probablement, qui a voulu immortaliser sa compagnie, dit-elle. Qui sait combien de fois il a rêvé devant cet objet...

Elle reposa la céramique et demanda :

— Vous vous y connaissez en vieux meubles ? J'aimerais votre avis sur celui que je suis en train d'acheter.

— Avec joie, accepta Malko.

Il suivit l'inconnue aux yeux gris dans l'autre partie de la boutique. Réalisant soudain qu'ils étaient les seuls clients de l'antiquaire. Elle se retourna vers lui :

— Vous êtes de passage à Shanghai ?

— Oui, pour quelques jours seulement.

— Nous aussi. Nous repartons à Pékin ensuite. Mon mari y est ambassadeur de la République Démocratique Allemande. Shanghai, c'est une évasion. Pékin est une ville très froide qui me rappelle Berlin.

— C'est vrai, dit Malko. Nous pourrions aussi bien parler allemand, je suis autrichien.

— Ach ! Wunderbar.

Elle lui tendit la main et continua en allemand :

— Je m'appelle Sigrid Kleist. Voici ma fille, Hildegard.

Malko serra les deux mains, remarquant les longs ongles non faits de la diplomate. Il était perplexe. Pendant quelques minutes, ils examinèrent ensemble le fameux cabinet à l'allure torturée avec ses pieds en racines de banyan. Finalement, Sigrid Kleist, sur l'insistance de sa fille, se décida à l'acheter. Après avoir payé, elle se tourna vers Malko :

— Voulez-vous profiter de notre voiture ? Nous sommes au *Shanghai Hôtel*.

Le ton était très mondain, sans aucune insistance. Même s'il n'avait eu aucune arrière-pensée, Malko eût accepté.

— C'est très aimable de votre part, dit-il, je suis venu en taxi et il est reparti.

Ils sortirent ensemble. Une Shanghai noire attendait avec un chauffeur. La banquette arrière, heureusement, était assez large pour trois. De près, la fille de la diplomate était assez appétissante, avec des traits sensuels, un peu mûrs, et des yeux noirs d'une expression indéchiffrable. Durant le trajet ils échangèrent des propos pleins de banalités. Les Kleist étaient à Pékin depuis deux ans et étouffaient. La fille surtout.

— Où étiez-vous auparavant ? demanda Malko.

— À Pankow, au ministère des Affaires étrangères, répondit Sigrid Kleist.

Soudain, la Shanghai freina et stoppa. Malko aperçut à travers la glace des centaines de manifestants barrant la chaussée. Deux policiers en casquette plate détournaient placidement la circulation. Une manifestation ! À Shanghai, c'était inattendu. La diplomate est-allemande pinça les lèvres et laissa tomber d'un air dégoûté :

— Voilà où en arrive Teng Hsiao Ping avec son libéralisme ?

La foule assiégeait le siège du Parti communiste de Shanghai, massive bâtisse noire du Bund, brandissant des pancartes et des banderoles...

La Shanghai, à grands coups de klaxon, finit par passer et remonta le Bund vers le nord, pour venir stopper devant l'entrée du *Shanghai Hôtel*.

— Puis-je vous offrir une tasse de thé ? proposa Malko.

Sigrid Kleist lui adressa un sourire chaleureux.

— Excellente idée, il y a un petit bar au vingtième étage. Très *gemutlich*.

Le chauffeur semblait ne pas exister, abruti et silencieux. Mais, comme tous les chauffeurs d'étrangers, il travaillait obligatoirement pour la SEPO.

Ils pénétrèrent ensemble dans le hall solennel, sombre. Les ascenseurs se trouvaient sur la droite, après le desk, au début d'un hall menant à une porte condamnée donnant sur le Bund. Sigrid Kleist appuya sur le bouton du vingtième, et sa fille sur le huitième.

— Hildegard va se refaire une beauté, dit la diplomate en souriant.

Elle se débarrassa de son manteau et le donna à sa fille. Elle portait une robe de flanelle grise très ajustée, moulant une poitrine lourde et une chute de reins très marquée. Bien qu'épaissi, son corps dégageait encore un érotisme de bon aloi. Les jambes étaient un peu épaisses mais pas désagréables à regarder.

Le vingtième étage était désert.

— C'est une des plus belles vues de Shanghai, annonça Sigrid Kleist.

Ils traversèrent deux salles désertes pour s'installer à une table près d'une grande baie vitrée dominant le Wang-Pu. Malko commanda un thé pour la diplomate et une vodka pour lui. Elle se leva et s'approcha de la fenêtre. À gauche on apercevait un petit jardin pelé coïncé entre la chaussée du Bund et le quai, juste avant le pont sur la Wu-Song.

— Regardez, dit Sigrid Kleist. Du temps des concessions, il y avait une pancarte à l'entrée de ce jardin : *Interdit aux chiens et aux Chinois*. (Elle sourit.) C'était idiot, les chiens ne savent pas lire.

— Les Chinois ne savaient pas non plus, remarqua Malko. Du moins à cette époque.

L'Allemande de l'Est sourit d'un air entendu, tendant la main vers le pont métallique, sur la Wu-Song.

— Du temps de l'occupation japonaise, il y avait un soldat japonais qui gardait ce pont. Tous les Chinois qui passaient devant lui devaient s'incliner et le saluer très bas. Ce n'est pas étonnant qu'il y ait eu quelques massacres désagréables à la Libération. Les Chinois sont des gens très sensibles, au fond, vous ne trouvez pas ?

Les yeux gris fixaient Malko avec une expression amusée. Il sentit qu'il devait dire quelque chose et décida de se lancer doucement, de tendre une perche, priant le ciel pour que cela suffise.

— Tout à l'heure, je regardais le port, dit-il. C'est fascinant. Tous

ces bateaux qui apportent tout à la Chine.

Le regard de la diplomate était impénétrable. Elle écoutait, la tête un peu penchée de côté comme un oiseau.

— Vous avez vu des choses intéressantes ? demanda-t-elle.

— Oh ! des tas de cargos, dit Malko. L'un d'eux s'en va dans deux jours.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Le *Gdansk*, je crois. Il est là-bas, au milieu du Wang-Pu. Avec des jumelles, on l'aperçoit très bien.

Sigrid Kleist se pencha vers la gauche.

— En effet. (Elle soupira bizarrement.) Deux jours. C'est long.

Brusquement, son regard changea d'expression et elle dit d'une voix coupante :

— Notre ami s'inquiète. N'avez-vous rien de plus précis à dire ?

Malko sentit les battements de son cœur s'accélérer. Cette fois, il avait un contact direct. La femme qui se trouvait en face de lui était le contact de l'Homme Rouge.

Donc, de ce côté-là, il n'était pas grillé. Pas encore, du moins. Parce qu'il était toujours à la merci d'un mot de passe oublié ou d'un code ignoré. Les yeux gris de l'Allemande de l'Est étaient toujours fixés sur lui. Il lui devait une réponse :

— Demain, dit-il à tout hasard, je pourrai vous donner les informations complémentaires.

Sigrid Kleist ne répondit pas. Sa fille venait d'entrer dans le bar et de s'asseoir à leur table.

— Vous permettez ? fit la diplomate.

Elle fit un signe à sa fille. Les deux femmes se levèrent et disparurent vers les ascenseurs. Malko jeta un coup d'œil autour de lui. La salle était vide, et le barman se désintéressait complètement de ses clients. Il restait les micros. Mais il avait parlé trop bas pour que ce soit dangereux. Sigrid Kleist réapparut, seule.

— Cela vous ennuie-t-il de me tenir compagnie un moment ? dit-elle. Je dois redescendre à l'appartement.

Donc, la lymphatique Hildegard servait de coursier. Et Sigrid tenait à s'assurer que Malko ne la suive pas. Il paya et rejoignit la diplomate près des ascenseurs.

— C'est étonnant, ce grouillement, n'est-ce pas ?

Sigrid Kleist semblait fascinée par la circulation sur le Bund. Fumant une Rothmans, elle se tenait debout contre la fenêtre, tournant le dos à Malko qui ne voyait d'elle que sa somptueuse chute de reins, accentuée par la flanelle grise collante. Comme dans la plupart des vieux hôtels chinois, la chambre avait des dimensions impressionnantes, avec des glaces partout, comme dans une maison de rendez-vous bon genre. Ce qui ne manquait pas de piquant quand on connaissait la pudibonderie des Chinois.

Malko se rapprocha, respirant un léger parfum émanant de

l'Allemande. Dans un mouvement sûrement involontaire, elle se déhancha légèrement, faisant saillir encore plus sa croupe. Il prit soudain conscience de l'impalpable tension qui régnait dans la pièce. Pas seulement due à leurs métiers respectifs. Sigrid Kleist continuait à fixer les cyclistes du Bund comme si cela avait été le plus beau spectacle du monde... Malko se rapprocha presque à la toucher. Elle aurait dû se retourner, en femme du monde qu'elle était, mais ne broncha pas. Il hésita, de peur d'être ridicule ou vulgaire. Soudain, il remarqua la longue fermeture éclair de la robe, traçant un sillon de la nuque au bas des reins.

Sa main gauche était encore immobilisée dans l'emplâtre, mais il lui restait la droite.

Il fit un pas de côté, prit l'extrémité entre le pouce et l'index et tira vers le bas. La robe s'ouvrit en deux de la nuque aux reins, dévoilant une combinaison chair avec un crissement doux. Sigrid Kleist se retourna sans un mot. À la lueur dans ses yeux, Malko comprit tout de suite qu'elle ne le giflerait pas. Il lui enleva sa Rothmans des doigts et l'écrasa dans un cendrier. Puis, prenant le tissu de sa robe à la hauteur des épaules, il la tira vers le bas. Elle tomba à ses pieds en un petit tas gris. Dessous, elle portait une combinaison brodée et des bas attachés par de fins porte-jarretelles blancs, visibles sous la soie.

— Vous aimez joindre l'utile à l'agréable, Herr Linge, dit-elle d'une voix moqueuse. Vous avez de la chance que Pékin soit une ville si ennuyeuse. Mais il faut vous dépêcher, ma fille ne va pas tarder à rentrer.

La dentelle de la combinaison se soulevait sous la pression de sa respiration, révélant une poitrine encore superbe. Malko posa les mains sur ses hanches, et aussitôt elle écrasa sa bouche contre la sienne, avec violence. Son corps était aussi ferme que celui d'une fille de vingt ans. Ils oscillèrent jusqu'au grand canapé blanc, en face d'une grande glace murale. Sigrid Kleist s'y laissa tomber sur le dos, les pieds reposant par terre, les genoux pliés. Sa combinaison remonta, et Malko aperçut la peau très blanche, entre le bas et la dentelle du slip.

— Agenouillez-vous, demanda Sigrid d'une voix posée. J'adore être prise de cette façon, au bord d'un lit.

Quand il la pénétra, ses escarpins décollèrent du sol, son bassin bascula, et elle se mit à haleter bruyamment, les deux mains crochées dans le tissu blanc du canapé, les yeux grands ouverts. D'une voix encore plus rauque, elle supplia, mélangeant l'allemand et l'anglais :

— *Komme ! Komme ! Deeper*⁽²⁴⁾.

Malko, agenouillé sur la moquette, l'attira par les hanches, enserré par ses cuisses musclées. Ils faisaient l'amour brutalement, à grands coups désordonnés, bestialement. Il écarta la bretelle de la combinaison, dégagea un sein, le prit à pleines mains. Sigrid ahana un grognement excité. Il sentait qu'il ne pourrait plus se retenir longtemps. Sa main glissa vers la nuque de l'Allemande, l'emprisonna. Allongé sur elle, il la laboura de furieux coups de reins. Il sentit les jambes de Sigrid se nouer dans son dos, les talons pointus de ses escarpins lui meurtrir les flancs. Elle eut une sorte de hoquet, ses prunelles grises plongées dans les yeux dorés de Malko, puis ses quatre

membres se tendirent d'un coup. Elle respira profondément et bougea sous lui.

— J'avais un amant qui me faisait l'amour comme toi, dit-elle d'une voix presque douce. Il avait un pieu énorme et la peau divinement douce. Malheureusement, il n'est plus à Pékin.

Au moins, c'était une sentimentale. Elle glissa, se dégagea du corps de Malko et se remit debout. Tranquillement, elle tira ses bas, rentra le sein échappé à la combinaison, puis alluma une Rothmans.

— Il va falloir que tu t'en ailles, dit-elle avec beaucoup de naturel. Je te revois après-demain ? À quatre heures ? Ici ?

Elle avait déjà la main sur la poignée de la porte. Malko avait tout juste eu le temps de se rajuster.

Sigrid lui tendit ses lèvres, dans un baiser presque platonique, et il se retrouva sur le palier. Tandis qu'il attendait l'ascenseur, il se demanda quelles étaient les motivations exactes de Sigrid Kleist. Certes, une aventure brève était toujours une excellente couverture si on les observait. Ce devait être aussi une femme vivant à la manière d'un homme. Ne laissant pas échapper un petit plaisir.

Il s'était enfoncé un peu plus dans le piège. Il lui restait vingt-quatre heures pour fournir des précisions dont il n'avait pas la moindre idée ou dénoncer Sigrid Kleist et sa fille au camarade Lo Cheng. Cela, il se savait incapable de le faire.

Au desk, il demanda un taxi pour retourner à son hôtel. La Chinoise de service lui demanda aussitôt s'il habitait à *l'International Hôtel*. Quel était le numéro de sa chambre ? Son nom ?

Sous une apparence de laxisme, tous les mouvements des étrangers étaient étroitement surveillés.

Le taxi arriva cinq minutes plus tard. Il faisait déjà nuit.

Le premier Japonais sortit du taxi en titubant, franchit difficilement le trottoir et s'écrasa sur les marches du perron de l'hôtel *International* sous l'œil réprobateur du portier. Le second parvint à franchir la porte tournante et traversa une partie du hall pour s'aplatir devant les trois ascenseurs. Aussi ivre mort que son compagnon... Malko qui arrivait derrière vit les regards atterrés des employés chinois qui se précipitèrent pour relever les deux ivrognes. Quelle perte de face !

Un Chinois s'approcha de Malko et lui toucha le bras.

— *Somebody want to talk to you*, dit-il dans un anglais à faire retourner Shakespeare dans sa tombe.

Le Chinois fila vers l'intérieur de l'hôtel et Malko suivit.

Un énorme aquarium barrait l'entrée d'un salon qui avait dû être coquet un quart de siècle plus tôt. Les rideaux verdâtres et les canapés recouverts de housses grises dégageaient une tristesse mortelle. Le Chinois qui avait parlé à Malko traversa le grand salon. Malko suivait, intrigué.

Le Chinois s'engagea dans un escalier étroit partant du fond de la

salle, presque invisible, surmonté d'un panneau signalant les toilettes.

Ils débouchèrent sur un minuscule palier. Le Chinois ouvrit une porte et se tourna vers Malko :

— Please.

Malko entra. La silhouette massive de Lo Cheng occupait presque tout le réduit, toujours engoncé dans le même pardessus. Il découvrit ses dents en or dans un sourire chaleureux.

— Comment va votre main, Mr. Linge ? Souffrez-vous encore ?

— Non, merci, dit Malko, un peu surpris de cet accueil.

Lo Cheng respira un peu d'air avec un sifflement caractéristique.

— Ce n'est pas un endroit agréable, dit-il, mais nous devons être prudents. Vous avez appris quelque chose ?

Malko conserva son air le plus innocent.

— Je ne sais rien de plus que le jour de mon arrivée.

Brusquement, il venait de décider de mentir au Chinois, tout en sachant que c'était très dangereux. Mais, d'une part, il ne voulait pas se trouver en situation de dénoncer les Kleist ; d'autre part, pour l'autre bout de la filière, sa déduction n'appartenait qu'à lui et n'était pas forcément exacte. Lo Cheng le fixait de ses yeux plissés.

— C'est étonnant, très étonnant, postillonna-t-il.

Il entrelardait toutes ses phrases de son petit rire nerveux et gêné, signe de tension. Malko soutint son regard.

— Je vous ai prévenu que les choses pourraient ne pas se passer comme vous le pensiez, dit-il. Hong-Shih n'a peut-être pas quitté Pékin. Votre plan était certes intelligent, mais très risqué. Il est possible que j'aie raté un important signe de reconnaissance. Et pourquoi m'avoir changé d'hôtel ?

Lo Cheng eut une moue de mépris furieux.

— Ce n'est pas moi. Il y a eu une erreur à Pékin. Des bureaucrates, n'est-ce pas ? Mais il faut continuer. Je vous recontacterai. Demain. Au revoir.

Il poussa presque Malko hors des lavabos. Celui-ci redescendit le petit escalier, traversa le salon et prit l'ascenseur.

Il poussa la porte de sa chambre et s'arrêta, interdit. Ayako Mitshui était assise sur le lit, fumant une cigarette, le visage tuméfié et déformé par des hématomes.

Elle lui adressa un sourire timide, tandis qu'il refermait la porte.

CHAPITRE XIV

L'œil gauche de la Japonaise était presque complètement fermé. Il y avait encore la trace d'un point de suture sur sa lèvre supérieure et toute sa mâchoire était enflée. Lorsqu'elle se leva, Malko vit qu'elle avait du mal à marcher.

— Ayako ! dit-il. Que vous est-il arrivé ? Pourquoi avez-vous disparu ?

La Japonaise essaya de sourire, sans trop de succès.

— Oh ! j'ai été attaquée par des voyous à Pékin. Des hooligans. Je suis mieux aujourd'hui. Mais si vous m'aviez vue il y a trois jours !

— Mais pourquoi ?

— Pour mon argent. Je suis venue à Shanghai pour continuer mon enquête.

Étant donné ce qu'il savait d'Ayako, elle n'était sûrement pas venue à Shanghai pour ses beaux yeux. La Japonaise s'approcha de lui et noua les bras autour de son cou.

— Je suis très contente de te retrouver, Malko-san, dit-elle d'une voix de petite fille.

La bouche collée contre son oreille, elle continua :

— Nous ne pouvons pas parler ici. Il y a un *friend-ship store* juste à côté de l'hôtel. Je t'attends là dans un quart d'heure.

Elle se détacha de lui et dit à voix haute :

— Il faut que je m'en aille maintenant, je dois travailler. Si tu veux, nous pouvons dîner ce soir. Je connais un très bon restaurant où ils font de la cuisine shanghaienne.

— Avec plaisir, dit Malko.

Il la raccompagna et referma la porte. Le ballet qui se déroulait autour de lui donnait le vertige. Jamais il ne s'était trouvé dans une situation semblable, ignorant pratiquement tout de ses adversaires ou de ses alliés, sans soutien logistique, dans un pays coupé du monde, sans téléphone, sans journaux, sans échelon local de la CIA. Entièrement livré à lui-même. Il pensa avec nostalgie à Jim Gordon, vauté dans le luxe du Méridien de Tokyo. Attendant paisiblement la récolte.

Shanghai et l'Homme Rouge, c'était abstrait pour lui. Ayako représentait un nouveau paramètre. Pour qui travaillait-elle vraiment ? Que voulait-elle ? Qui l'avait mise au courant ? Comment l'avait-elle retrouvé ? Autant de questions dont pouvait dépendre la vie de Malko. Une chose paraissait certaine : l'Homme Rouge se trouvait à Shanghai. Sinon, tous ceux qui s'y intéressaient se seraient évanouis dans la nature. C'est encore Malko qui détenait tous les fils. Mais jusqu'à quand serait-il utile ?

Il chassa de son esprit l'idée désagréable que les Soviétiques étaient sûrement prêts à tout pour l'éliminer et se concentra sur Ayako. Le magasin dont elle parlait se trouvait juste à côté de l'hôtel, en face du parc du Peuple. Il sortit, claqua la porte. Le couloir était désert, mais une gerbe de jeunes Chinois d'outre-mer bruyants jaillit de l'ascenseur. Traversant la rue, il pénétra dans le Magasin de l'Amitié, qui vendait exactement la même chose que tous les autres. Le second étage était consacré aux objets de luxe. Il trouva Ayako devant un amoncellement de tapis. Toutes les vendeuses semblaient avoir disparu. Il était tard. Ils se réfugièrent derrière un paravent, près des tapis.

— Que vous est-il arrivé ? demanda aussitôt Malko.

— J'ai été rouée de coups par les hommes de Lo Cheng, dit-elle simplement. Il trouvait que je m'intéresse trop à vous. (Elle sourit de sa bouche gonflée.) Ils pensaient m'immobiliser plus longtemps, mais je suis résistante.

C'était la première fois qu'elle révélait implicitement son appartenance aux services japonais.

Malko décida de plonger :

— Mais enfin, Ayako, qu'êtes-vous vraiment et que voulez-vous ?

— Qui je suis, vous le savez, dit-elle. Votre échelon de soutien logistique. Tout a été arrangé avec Jim Gordon.

Ayako n'avait plus l'air d'une petite fille du tout. Tendue, elle parlait à toute vitesse.

— Je suis venue à Shanghai pour vous aider.

— M'aider, dit Malko, en quoi ?

Elle jeta un coup d'œil par-dessus le paravent.

— Lo Cheng veut vous tuer, dit-elle tranquillement. Dès qu'il n'aura plus besoin de vous. Les Chinois ont fait appel aux Américains parce qu'ils ne pouvaient pas faire autrement... Ils avaient besoin d'un professionnel. Dès que vous aurez fait tomber Hong-Shih entre ses mains, il vous liquidera.

— Pourquoi ?

Elle eut un rire sec.

— Ils ne veulent pas que l'on sache qui c'était. Cela donnerait trop d'indications sur leurs problèmes intérieurs. N'oubliez pas que nous sommes en pleine révolution. Teng Hsiao Ping n'a pas encore assuré son pouvoir. L'histoire de l'Homme Rouge, c'est encore plus important sur le plan intérieur que sur celui du Renseignement.

— Que voulez-vous dire ? demanda Malko.

Il se demandait si le magasin n'avait pas fermé, tant c'était calme.

Ayako se raidit un peu, comme si elle en avait trop dit. Puis elle lâcha :

— L'homme qu'on a surnommé Hong-Shih, ce Chinois de haut rang, n'emporte pas que des renseignements militaires ou économiques. C'est un homme politique important qui possède la liste des sympathisants à un éventuel régime pro-soviétique.

— Mais, enfin, qui est-ce ? Un des membres du Politburo ?

— Exact. Nous ne savons pas lequel. Il hait le régime actuel. Dans les mains des Soviétiques, c'est un atout politique fabuleux. C'est pour

cela que Teng Hsiao Ping met le paquet pour le stopper et n'utilise pas ses services officiels de renseignements qui sont gangrenés par les sympathisants de la Bande des Quatre. Il n'a pas confiance en eux...

Malko resta silencieux. Il comprenait beaucoup de choses maintenant. Voilà pourquoi tant de gens étaient mêlés à cette histoire. Mais le rôle d'Ayako n'était pas clair.

— Comment savez-vous tout cela ? demanda-t-il.

La Japonaise eut un sourire un peu protecteur.

— Mes employeurs et les vôtres sont en excellents termes. Lorsque vous avez vu Mr. Gordon, il ne pouvait naturellement pas vous parler de moi... Pas devant Lo Cheng. De toute façon, l'accord de coopération s'est fait à Tokyo, à un autre échelon. Mr. Gordon l'a appris en sortant de Chine.

— Vous savez où il se trouve ?

— Oui, à Tokyo. À l'hôtel Méridien.

— Vous avez une liaison ?

— Non.

Donc, impossible de vérifier les dires de la Japonaise. En tout cas, elle savait beaucoup de choses.

— Que devrais-je faire, d'après vous ? demanda-t-il.

— Me tenir au courant.

— Je ne sais rien encore, dit Malko.

— Vous n'avez pas été contacté ?

— Non.

Ayako tamponna sa mâchoire endolorie et dit avec un petit rire :

— Vous me mentez sûrement. Vous devez avoir été contacté. C'est impossible autrement. Même s'il y a des risques, Hong-Shih est obligé de les prendre. Il n'aura pas d'autres occasions, et chaque jour qu'il passe en Chine augmente le danger. Donc, même s'il sait que Lo Cheng est sur ses traces, il se trouve à Shanghai, prêt à partir, et il partira...

Malko était partagé entre des sentiments contradictoires. Ayako était au courant de tout pratiquement. Mais comment savoir pour qui elle travaillait réellement ? Jim Gordon, le seul qui pouvait confirmer ou infirmer la participation des services japonais à l'opération, était hors d'atteinte.

Toutes les hypothèses étaient possibles. Ayako pouvait travailler pour Lo Cheng, pour Hong-Shih, pour les Soviétiques ou pour les Japonais, tout simplement. D'un autre côté, Malko risquait d'avoir besoin d'un allié.

Mais d'un allié sûr, espèce qui ne semblait pas se trouver à Shanghai...

— Pourquoi ne vouliez-vous pas parler dans la chambre ? demanda-t-il.

Ayako eut un petit rire plein de commisération.

— Il y a des micros dans toutes celles occupées par les étrangers. C'est à nous que les Chinois achètent le matériel.

— Où habitez-vous ?

— Au *Peace Hôtel*. Chambre 1232. Je vais vous quitter maintenant. Il faut me croire. Réfléchissez. Venez me chercher à

l'hôtel, ce soir.

— Lo Cheng sait qui vous êtes, dit Malko. Ce n'est pas imprudent de nous voir ?

Ayako secoua ses cheveux raides, en riant.

— Il sait déjà que nous nous sommes vus. Je vous ai retrouvé en interrogeant les gens du *Shanghai*. Il faut prendre des risques. À tout à l'heure.

Elle émergea du paravent et s'éloigna d'un pas rapide. Malko demeura encore quelques instants auprès des tapis, puis il redescendit. La situation se compliquait. Une option de plus à faire. Ayako était-elle une alliée ou une adversaire ?

Le réveil sonna à sept heures, mais Malko ne dormait déjà plus depuis une heure. Le dîner avec Ayako dans un restaurant sinistre, près de Nankin Road, où ils avaient mangé de l'émincé de méduse et des œufs de cent ans, n'avait apporté aucun éclaircissement, la Japonaise se contentant de répéter l'offre qu'elle lui avait faite au *friend ship store*. Elle prétendait disposer à Shanghai d'une force de frappe permettant de faire échec aussi bien aux hommes de l'Homme Rouge qu'à Lo Cheng. Elle la mettait à la disposition de Malko à condition que ce dernier lui révèle la façon dont se passait la fuite du défecteur. Autrement dit, se remette entièrement entre ses mains...

Décision qu'il se refusait à prendre. Ils s'étaient quittés presque froidement. Sans prendre un nouveau rendez-vous.

Il avait à peine fini de s'habiller que le téléphone sonna. Son guide lui avait annoncé la visite d'une usine de camions, un peu à l'écart de la ville. On l'attendait en bas. Il trouva un Chinois inconnu qui le mena jusqu'à une Shanghai grise, semblable à toutes les autres.

Apparemment, son guide n'avait pas jugé utile de se déplacer.

Ils filèrent à travers la circulation matinale, traversèrent des banlieues sinistres et entrèrent dans une cour de ce qui ressemblait à un gros atelier. La Shanghai s'arrêta devant un énorme bâtiment de quatre étages. Deux Chinois vinrent accueillir Malko avec force sourires et poignées de main. Mais, visiblement, ils ne parlaient pas un mot d'anglais. Il les suivit à l'intérieur du bâtiment et pénétra dans l'habituelle salle de réunion à moitié vide. Il faillit éclater de rire. Le « camarade » Lo Cheng était là, les mains dans les poches de son pardessus, le visage sévère, en compagnie de deux Chinois en uniforme bleu rembourré.

Malko s'avança vers Lo Cheng.

— C'est une surprise, dit-il. Décidément, vous êtes partout...

Lo Cheng ne sourit pas. Mais alors pas du tout. Il n'offrit pas non plus à Malko de s'asseoir. C'est d'une voix sifflante de colère, au milieu de plus de postillons que d'habitude, qu'il jeta :

— Je ne suis pas content du tout, Mr. Linge. Vous m'avez menti.

Malko sentit les battements de son cœur s'accélérer. On y était. Mais il fallait gagner du temps.

— En quoi vous ai-je menti, Mr. Lo ? demanda-t-il.

— Vous avez eu un contact ! fit le Chinois. Un contact important avec des gens qui représentent celui que nous cherchons. Pourquoi me l'avez-vous caché ? Et vous avez revu également l'agent des Japonais. Mr. Linge, je suis certain que vous avez des informations précises sur Hong-Shih.

Là, Lo Cheng prenait ses désirs pour des réalités... Malko secoua la tête, décidé à tenir bon.

— Je n'ai eu aucun contact. Je ne sais toujours rien de la filière d'évasion, si même elle existe. Et je ne sais pas où se trouve Hong-Shih. Quant à miss Mitshui, elle est venue me voir pour des raisons personnelles. De toute façon, je suis responsable de cette mission et je m'en acquitterai selon mon éthique.

Lo Cheng demeura silencieux quelques secondes. Puis il adressa quelques mots aux deux Chinois matelassés de bleu. Aussitôt, ils se jetèrent sur Malko, lui tordirent les bras derrière le dos. Stupéfait, il ne tenta même pas de résister. Les deux hommes le poussèrent hors de la pièce. Ils se retrouvèrent sur un palier vide, devant un escalier en brique rouge faiblement éclairé.

— Où m'emmenez-vous ? demanda Malko.

Le camarade Lo Cheng ne se donna même pas la peine de répondre. Malko dut s'engager dans l'escalier, poussé et tiré par les deux Chinois. Ils franchirent deux paliers, donc, ils étaient au-dessous du niveau du sol. Une grille apparut, fermant tout le couloir. Lo Cheng s'avança, tira une clef de sa poche et l'ouvrit. Il régnait un froid sibérien dans ce sous-sol, et Malko commençait à se dire que l'intimidation allait un peu trop loin. Une odeur bizarre, fade et écœurante, flottait dans l'air. Ils descendirent encore quelques marches pour arriver à une porte de bois bardée de fer. Celle-là n'était pas fermée à clef. De nouveau, Lo Cheng passa devant et l'ouvrit.

Puis les deux Chinois poussèrent violemment Malko en avant. Il s'arrêta sur le seuil de la pièce, éclairée par une très forte ampoule nue pendant du plafond, glacé d'horreur, se répétant qu'il rêvait.

Il se trouvait incontestablement dans une salle de tortures.

CHAPITRE XV

Juste en face de Malko se trouvait une sorte de grande planche articulée en plusieurs sections grâce à des charnières de métal rouillé, de la longueur d'un corps humain, posée sur des tréteaux. À côté, il y avait un grand seau d'eau, avec quelques serviettes sales. Malko sentit le sang se retirer de son visage. Il n'avait pas besoin de beaucoup d'imagination pour se demander à quoi cela pouvait servir : on met la serviette sur le visage de celui que l'on torture et on verse l'eau jusqu'à ce qu'il suffoque. Un grand classique au Vietnam, des deux côtés. Une petite torture pas chère et efficace. Un peu plus loin se trouvait un établi avec des éclats de bambou durcis au feu, bien rangés, et de petits marteaux. Ça, c'était pour les ongles. Il préféra ne pas continuer son exploration visuelle et reporta son regard sur Lo Cheng, qui était venu se planter en face de lui, le visage aussi lisse qu'un masque de pierre.

— Mr. Linge, dit le Chinois, postillonnant à son habitude, nous nous trouvons dans le Centre de Détention № 13, qui est une unité administrative dépendant directement de l'Unité 8341.

— Autrement dit, vous êtes chez vous, fit Malko que l'académisme du Chinois exaspérait.

Son sang-froid commençait à revenir, et il était bien décidé à ne pas rendre la tâche facile à Lo Cheng.

— Que voulez-vous ? Me torturer ?

Lo Cheng aspira bruyamment sa petite goulée d'air.

— Je suis désolé de vous traiter ainsi, Mr. Linge, chuinta-t-il, mais des intérêts supérieurs sont en jeu. (Il aspira une autre petite goulée d'air.) Des intérêts très importants, souligna-t-il avec complaisance. J'ai la certitude que vous conservez des informations que vous devriez me faire partager. Ce n'est pas bien, Mr. Linge.

Il n'avait pas élevé la voix, adoptant un ton de professeur admonestant son élève. Les deux Chinois, qui ne parlaient sûrement pas un mot d'anglais, écoutaient bouche bée. Malko parcourut du regard les murs nus et gris, maculés de taches suspectes. Il était entièrement entre les mains de son allié. Bravo, Jim Gordon... Comme si Lo Cheng avait deviné sa pensée, il ajouta suavement :

— Il est possible que Mr. Gordon ne sache jamais ce qui s'est passé ici. Il s'agit d'un incident très grave. Vous n'étiez pas supposé trahir nos intérêts.

— Je ne trahis rien du tout, coupa Malko. Je ne sais pas où se trouve Hong-Shih, ni comment il doit partir. Pourquoi voulez-vous que je vous mente ? Je suis seul à Shanghai, je ne peux pas le faire évader tout seul.

— Vous pouvez partir avec lui...

— Et me retrouver à Moscou ? Vous plaisantez. Je déteste les Soviétiques autant que vous. Et j'ai autant à craindre d'eux.

Lo Cheng secoua la tête, comme accablé par l'entêtement de Malko.

— Mr. Linge, fit-il, je dois être certain que vous ne me mentez pas. (Il s'approcha de la planche articulée.) Savez-vous ce que c'est, Mr. Linge ?

— Non, dit Malko, dont la pomme d'Adam commençait à gonfler dans la gorge.

— Il s'agit d'un « banc-tigre », expliqua Lo Cheng du ton d'un guide de musée commentant la *Joconde*. Un appareil très simple ; mais très efficace. On vous attache sur ce banc grâce à ces courroies qui vous maintiennent fermement. (Il s'avança et posa l'index sur une des charnières longitudinales.) Grâce à ceci, dit-il, ce banc peut-être tordu de multiples façons diverses et très intéressantes. Cela fait beaucoup travailler les muscles et surtout les os, ajouta-t-il.

Malko regardait les charnières. Il y avait de quoi désarticuler complètement un homme. Deux charnières coupaient la partie inférieure, permettant de briser les tibias par simple pression. D'autres, à la hauteur des hanches et du thorax, devaient briser les côtes, démantibuler la cage thoracique. Le « camarade » Lo Cheng se redressa.

— Ce sont les os du bassin qui se rompent les premiers, commenta-t-il d'un air gourmand.

Comme s'il en avait trop dit, il corrigea aussitôt :

— Cet appareil a été inventé par les bourreaux du Kuomintang. Maintenant, nous sommes sous un régime socialiste et nous n'employons plus de méthodes aussi brutales et inhumaines. Sauf dans des cas extrêmement graves, comme le vôtre. Lorsqu'il s'agit d'un très grand crime contre l'État.

« Fermez le banc ! » se dit Malko, essayant de s'en sortir par l'humour. Un léger picotement parcourait le dessus de ses mains, signe d'angoisse, et il avait du mal à avaler. C'était une lutte psychologique entre Lo Cheng et lui. Si le Chinois pensait réellement que Malko savait où trouver l'Homme Rouge, il allait le désarticuler comme un pantin. S'il voulait seulement être sûr que Malko l'ignorait, il s'en tirerait probablement avec quelques os brisés.

C'est ce qu'on appelle la subtilité orientale. Malko respira profondément et fixa ses yeux dorés sur le masque de pierre de Lo Cheng.

— Je n'ai rien à vous dire de plus, Mr. Lo.

Lo Cheng aboya un ordre. Aussitôt, les deux Chinois traînèrent Malko jusqu'au « banc-tigre ». D'un croc-en-jambe, ils le firent tomber dessus. En un clin d'œil, les courroies entraient dans sa chair, l'immobilisant de façon rigide contre les montants de bois. L'une d'elles lui bloquait la gorge, passant dans deux trous de chaque côté de son cou, l'étranglant automatiquement s'il tentait de bouger la tête. Lo Cheng dit encore quelque chose, et Malko sentit un des Chinois lui ôter l'emplâtre de sa main gauche avec une douceur qui contrastait avec sa brutalité précédente.

Lo Cheng vint se pencher sur Malko et aspira en sifflant un peu

d'air.

— C'est très bien, dit-il, complètement guéri...

Il avait le sens de l'humour noir. Il se recula et de nouveau donna un ordre. Aussitôt, les deux Chinois renversèrent le « banc-tigre » sur le côté et se placèrent chacun à un bout. Assis à même le sol, se servant de leurs pieds comme point d'appui, ils commencèrent à le plier, grâce à sa charnière centrale, tendant le corps de Malko en arrière, comme un arc qu'on bande...

D'abord, il ne ressentit qu'une douleur musculaire, comme ses abdominaux résistaient à la tension. Puis il eut l'impression qu'on lui brûlait la colonne vertébrale au fer rouge, à la hauteur des reins. Que la peau de son ventre allait éclater, ses intestins jaillir dehors. Les Chinois tirèrent un peu plus, écrasant les disques de sa colonne vertébrale.

La douleur fut fulgurante.

Malko continua à hurler bien après que le « banc-tigre » se fut redressé. Avec la sensation que son dos s'était brisé en deux.

Lo Cheng vint se pencher sur lui et lui postillonna en plein visage :

— Ils n'ont pas vraiment déployé leur force, Mr. Linge. Juste un exercice d'assouplissement, n'est-ce pas. C'est comme une épreuve sportive, il faut échauffer les muscles... Vous n'êtes plus tout jeune.

Les deux Chinois devaient être programmés comme des automates. Sans ordre supplémentaire, ils changèrent de position, prirent le « banc-tigre » comme s'il s'agissait d'une civière et entreprirent de le tordre dans le sens de la longueur. Malko avec, bien entendu. Comme on tord un drap mouillé pour en extirper l'humidité. Cette fois, la douleur prit Malko par surprise, trop diffuse pour être localisée. Les viscères écrasés, déplacés, pesaient sur les articulations. La colonne vertébrale, soumise à une torsion anormale, les nerfs écrasés entre les disques, envoya des pulsions atroces jusqu'au cervelet de Malko. Des éclairs blancs passèrent devant ses yeux. Il entendit la voix de Lo Cheng crier :

— *La Ba ! La Ba*⁽²⁵⁾ !

Puis l'image des traits crispés par l'effort du Chinois en face de lui disparut d'un coup comme on éteint une télévision, et il ne sentit plus rien.

Les dents en or de Lo Cheng, vues de très près, ressemblaient à de petits lingots convexes. Malko referma les yeux et poussa un gémissement. Il s'était déplacé de quelques millimètres sur le « banc-tigre » et, aussitôt, une douleur fulgurante lui avait traversé le bassin. Le front couvert d'une sueur glaciale, il se souvint du commentaire du Chinois : « Ce sont les os du bassin qui cèdent les premiers. » Il entendit la voix de Lo Cheng demander avec une intonation inquiète :

— Mr. Linge ? Mr. Linge ? Vous allez mieux ?

Malko n'avait pas le courage de répondre. Il avait trop mal partout. Machinalement, il tenta de bouger le bras droit et l'éleva en l'air. Il lui fallut plusieurs secondes pour réaliser qu'il se trouvait

toujours étendu sur le « banc-tigre », mais qu'il était détaché.

Lo Cheng était accroupi sur le sol, à côté de lui, et les deux bourreaux avaient disparu.

— Vous avez beaucoup de courage, Mr. Linge, crachouilla Lo Cheng. Je pense que vous ignorez l'information que je vous demandais. Sinon, vous me l'auriez dite. Personne ne résiste au « banc-tigre ». Il ne faut pas m'en vouloir.

» Je vais vous faire reconduire à votre hôtel. Pour que vous vous reposiez. Mais ne me dissimulez rien. J'ai beaucoup de sympathie pour vous, mais je ne peux prendre de risques...

Malko ne répondit pas. Que dire ? Lo Cheng était un automate du système, programmé pour une certaine tâche. Il l'accomplissait. Malko essaya de se redresser, mais retomba avec un cri de douleur et l'impression que tous ses os étaient brisés. La tête lui tournait, il tremblait nerveusement. Lo Cheng se redressa et sortit de la pièce. Lorsqu'il réapparut, il était accompagné d'un Chinois en blouse blanche qui s'accroupit près de Malko et prit son pouls. Ensuite, il sortit une seringue de la poche de sa blouse et lui fit une piqûre dans le bras. Il échangea quelques mots avec Lo Cheng, qui traduisit :

— Reposez-vous une demi-heure environ. Ensuite, cela ira mieux.

Ils ressortirent tous les deux, et Malko tomba dans une sorte de torpeur où la douleur, peu à peu, s'estompa. Il n'eut conscience du temps écoulé qu'en voyant Lo Cheng réapparaître avec les deux bourreaux, toujours aussi impassibles. Ils l'aiderent à se relever, à rajuster ses vêtements, lui essuyèrent le visage avec une serviette et le prirent sous les aisselles pour l'aider à monter l'escalier de briques.

Lorsqu'il émergea dans la cour, il cligna des yeux sous le soleil et faillit vomir. La Shanghai était à la même place, le chauffeur dedans. Lo Cheng se pencha vers lui, plein de sollicitude :

— Reposez-vous bien, Mr. Linge. Ce soir, il n'y paraîtra plus.

Malko vit à peine la banlieue de Shanghai défiler. Le trajet lui parut très court, cette fois. Arrivé à l'hôtel *International*, le chauffeur l'aïda à monter le perron. Il avait l'impression d'avoir cent ans. Entré dans sa chambre, il se laissa tomber sur son lit et s'endormit immédiatement. Un sommeil peuplé de cauchemars.

Le téléphone devait sonner depuis un bon moment lorsqu'il décrocha. Il n'y avait personne au bout du fil. Malko se dressa, tentant de reprendre conscience. La nuit était tombée, sa Seiko indiquait six heures trente. Il n'avait presque plus mal, mais la tête encore lourde.

De nouveau, il fut certain que l'appel était un signal. Mais lequel et de qui ?

Il se jeta sous une douche, s'arrosa ensuite de son eau de toilette Jacques Bogart et s'habilla. Repensant à la sombre prédiction d'Ayako. Cela allait être dur de quitter Shanghai vivant. Il y était aussi piégé que ceux qui s'y étaient retrouvés encerclés par les communistes en 1949, à la Libération. Une idée le traversa. Normalement, il aurait dû se trouver au *Shanghai Hôtel*. Donc, c'était peut-être là qu'on

l'attendait. Le coup de téléphone avait alors pour but de le lui rappeler.

Malko trempa ses lèvres dans la vodka que venait de lui apporter le garçon. Elle aurait fait exploser n'importe quel alcootest.

Le bar du *Shanghai Hôtel* était sinistre, sombre, perdu au bout du grand hall. À une table du fond, un Italien se saoulait systématiquement pour se donner le courage de repartir au fond du Si-Kiang. Trois Japonais somnolaient dans leurs fauteuils et deux étrangères, laides comme des poux, essayaient de repousser les avances de l'Italien, visiblement prêt à copuler avec n'importe quel mammifère avant son départ.

Soudain, un nouveau venu s'encadra dans la porte : un matelot de un mètre quatre-vingt-dix, blond, le béret en arrière, aussi ivre qu'on peut l'être. Il se laissa tomber sur un siège, l'œil glauque, et siffla froidement le barman.

Celui-ci, un Chinois rigolard, s'approcha avec une bouteille de vodka, à tout hasard. Le marin la lui rafla aussitôt et commença à boire au goulot !

Quand il reposa la bouteille, il émit un rot sonore et une appréciation inintelligible, ponctuée d'un geste obscène sur les deux femmes assises à côté de lui. Ça commençait bien. Le Chinois, prudent, se retira derrière son bar. Nationalisé, il n'avait aucune raison de faire du zèle. Les deux femmes se hâtèrent de payer et se levèrent sous les quolibets du marin, à la grande tristesse de l'Italien. Malko allait en faire autant lorsqu'il vit le nom inscrit sur le béret, en lettres d'or.

Gdansk.

Le nom du cargo polonais qu'il avait repéré dans le port et qui partait le lendemain ! Évidemment, cela pouvait être une coïncidence. Mais il y avait le coup de fil, la requête pressante des diplomates et le départ prochain du navire. De toute façon, il ne risquait rien à observer la situation. D'un geste, il appela le barman et se fit apporter l'unique bouteille de J&B recelée par le bar. Contre dix yuans, il eut droit à une grande rasade. Le marin avait vu la bouteille. Il se leva, tituba jusqu'à Malko et d'une voix pâteuse, en mauvais anglais, demanda s'il pouvait en avoir un peu. Malko la lui tendit. L'autre but au goulot, s'essuya avec sa manche, remercia d'un hoquet et retourna s'effondrer à sa table.

L'Italien, écœuré, fila à la poursuite de ses deux proies.

Malko observait le marin. Il fallait lui laisser l'initiative. Mais le Polonais ne semblait pas du tout décidé à faire quoi que ce soit. Peu à peu, il vidait sa bouteille de vodka, parlant tout seul, chantonnant, allumant un énorme cigare. Saoul comme un Polonais...

Un ronflement sonore s'éleva dans le bar, où il ne restait plus que

Malko et le marin du *Gdansk*, affalé à sa table, la tête dans ses bras.

Le barman consultait sa montre de plus en plus fréquemment.

Malko se sentit pris de soupçons. Ce n'était pas possible qu'un ivrogne serve pour un contact aussi important. Il se leva. Aussitôt, le barman vint vers lui. À l'aide de quelques mots d'anglais et par gestes, il lui fit comprendre qu'il souhaitait vivement que Malko l'aide à transporter le marin dehors. Le bar fermait à onze heures, heure tardive pour la Chine.

Ils s'approchèrent du Polonais. Visiblement, le barman n'osait pas le toucher. Malko tenta de le faire lever, mais n'obtint qu'un grognement hostile pour toute réponse. Il se décida et, tirant le matelot par un bras, réussit à le mettre sur pieds. Aussitôt, le barman le soutint de l'autre côté, et, cahin-caha, ils traversèrent le hall désert. Le Polonais se laissait faire. Tout à coup, il s'écarta d'eux, eut un violent hoquet et vomit à longs traits sur la moquette beige du hall.

Le barman éclata d'un rire sonore.

Lorsqu'il eut fini, le Polonais tituba jusqu'à un fauteuil et s'y laissa tomber. Cette fois, un autre Chinois vint à la rescousse. À trois, ils parvinrent jusqu'à la porte à tambour donnant sur le quai de la Wu-Song. Gentiment, les Chinois déposèrent le Polonais sur le trottoir, adressèrent un clin d'œil à Malko et rentrèrent, se désintéressant de la question. Le marin lança quelques mots incompréhensibles et se rendormit aussitôt. De toute façon, Malko ne pouvait pas le laisser là. Il se pencha, passa un bras autour de ses épaules et tenta de le mettre debout.

Soudain, il y eut comme un miracle.

Malko eut l'impression d'être Superman. Il venait de remettre le marin debout, comme si ce dernier pesait une plume !

Le soi-disant ivrogne s'était fait léger, léger. Il n'était pas ivre du tout.

CHAPITRE XVI

Malko eut aussi l'impression de ne rien peser, lui non plus. Ça y était. Le marin saoul du *Gdansk* était l'autre bout de la chaîne d'évasion, celui qui devait faire partir l'Homme Rouge. En plus, la déduction de Malko concernant le cargo polonais se révélait exacte. Soutenant, ou plutôt faisant semblant de soutenir le Polonais, il traversa la chaussée en direction du pont métallique sur la Wu-Song. Si on les observait du *Shanghai Hôtel*, on ne voyait qu'un ivrogne obligeamment soutenu par un passant. Ils s'engagèrent sur le pont. À travers la charpente de métal, Malko aperçut entre les arbres la rangée de caractères chinois peints en rouge surmontant le toit de la « House of the Seamen ». Le Polonais continuait à grogner comme un véritable ivrogne. Le pont franchi, il se laissa tomber contre le mur de pierre entourant un petit jardin triangulaire coincé entre la continuation du Bund et la Wu-Song. Comme s'il n'en pouvait plus. Les deux hommes étaient abrités de la vue du *Shanghai Hôtel* par le pont. Devant eux, le kiosque de circulation érigé à l'endroit où le Bund se séparait en deux était vide. Un peu plus loin, il y avait le mur d'enceinte gris, enserrant la « House of the Seamen » et son terrain vague. Comme Malko se penchait vers le Polonais pour le relever, celui-ci murmura dans sa langue :

— Bon sang ! J'avais peur que tu ne sois pas là, tu n'avais pas répondu au signal.

Malko maîtrisa les battements de son cœur, resta penché sur le marin, de façon qu'on croie de loin qu'il essayait de le relever.

— On m'a changé d'hôtel, dit-il en polonais également. Sans me laisser le choix.

— Ça ne fait rien, puisque tu es là, fit le Polonais. Ils ont des alcools dégueulasses. Je suis *vraiment* malade.

— Pas étonnant avec ce que tu as bu, fit Malko. J'ai eu peur que le barman appelle la police.

Le marin eut un sourire rusé.

— Ils s'en foutent. Du moment que c'est un étranger et qu'il n'essaie pas de débaucher des Chinois...

Il eut un renvoi. Un vrai. Malko en profita pour poser la question qui lui tenait à cœur :

— Quand partons-nous ?

— Demain, répondit aussitôt le Polonais. On lève l'ancre à onze heures du soir. Tout est en ordre. Et de ton côté ? Tu as le contact avec le client ?

— J'en ai eu un hier, dit Malko. J'attendais de te voir pour leur dire la suite.

Le Polonais étouffa un hoquet et cracha par terre.

— Saloperie de vodka ! De notre côté, tout est au point. Le type qui nous ravitaille a un sampan assez rapide. Nous l'attendrons avec un hors-bord au milieu du Wang-Pu. Ce serait trop dangereux d'aller jusqu'au bateau avec le gros sampan. Cela pourrait se remarquer.

— Comment arrivera-t-on au sampan ? demanda Malko.

Le Polonais tourna la tête vers le pont.

— Tu vois la Wu-Song, celle qui passe sous le pont ?

— Oui.

— Bien, tu vois le petit jardin derrière nous ?

— Oui.

— Ce jardin est séparé de la rivière par un petit mur. Celui-ci est ouvert un peu plus loin pour laisser accéder à un ponton toujours à quai. On le voit d'ici. C'est l'administration chinoise de la commune des sampaniers. La nuit, c'est fermé et il n'y a personne. Il est très facile d'y accéder par le jardin. Tu vois ?

— Je vois. Ensuite ?

— Ensuite, fit le Polonais, le sampan arrivera et ralentira à la hauteur du ponton. Il faudra sauter en marche. Trente secondes après vous passez sous le pont et ensuite c'est le Wang-Pu. Cinq minutes plus tard, vous devez être sur le *Gdansk*.

— À quelle heure ?

— Onze heures. Nous serons en train de remonter l'ancre.

— Ça semble parfait, dit Malko. Mais il n'y a pas de patrouilles maritimes dans le port ?

— Si, bien sûr, fit le Polonais. Mais toutes les heures seulement. La prochaine passera un peu après onze heures. Même s'ils arraisonnent le sampan, il n'y aura plus personne à bord.

Le Polonais soudain se releva lourdement et repartit, chantant à tue-tête. Un peu étonné, Malko le suivit. Trente secondes plus tard, il aperçut un Chinois émergeant du jardin situé entre le Bund et le quai. Le Polonais attendit d'avoir franchi l'entrée de la « House of the Seamen » pour dire à voix basse :

— Ils n'ont pas le droit de monter sur le bateau sans autorisation du consulat. Nous venons souvent, ils ne se méfient plus. L'équipe de la SEPO qui reste à bord tout le temps de l'escale s'en va au dernier moment. Ils débarqueront par bâbord pendant qu'on embarquera par tribord.

— On ne peut pas les acheter ?

Le Polonais cracha par terre.

— Non. Ils n'acceptent même pas de cigarettes.

Ils étaient presque arrivés à l'entrée de la grande bâtisse grise. Le Polonais se mit à appeler le gardien de nuit à tue-tête. Ce dernier se leva sans hâte et se dirigea vers la porte.

Malko était intrigué par la méthode choisie.

— Vous êtes sûrs des gens du sampan ? demanda-t-il. S'ils ne viennent pas...

Le Polonais rit bruyamment, puis précisa :

— Certains. Ils filent aussi. Officiellement, en campagne de pêche.

Ils s'en iront avec quelques barres d'or, et ne reviendront pas. Direction Hong Kong.

— Quand toucheront-ils l'or ?

— Au milieu du fleuve. En échange de K'ang et de toi. Ne crains rien. Nous avons ce qu'il faut pour qu'ils n'essaient pas de jouer au plus malin... Tout se passera bien.

Malko avait gravé dans son esprit le nom prononcé par le Polonais.

K'ang. Cela pouvait être un nom, un prénom ou un pseudonyme. En tout cas, cela ne lui disait absolument rien.

Le veilleur de nuit venait enfin d'ouvrir la porte. Bien en vue, le Polonais planta un baiser sur la bouche de Malko et lui souffla aussitôt :

— Si tout se présente bien, tu mets la lumière à la terrasse du *Shanghai*, à dix heures. Trois coups brefs. S'il n'y a pas de lumière, c'est que vous ne partez pas. Alors... (Il eut un geste fataliste.) Maintenant, mène-moi jusqu'à ce con et tire-toi. Quand nous serons à Tokyo, nous fêterons ça. À propos, Gregor m'a dit de te dire bonjour. Il paraît que vous vous êtes bien amusés quand tu es passé ?

Malko eut l'impression qu'on lui serrait brusquement la poitrine dans un étau. Le Polonais n'avait pas changé de ton, mais il était sûr qu'il se trouvait en face d'un piège. L'autre avait attendu qu'il soit bien en confiance pour lui poser la question piège, le code. Auquel il ne pouvait pas répondre. En une fraction de seconde, il vit ce qui allait se passer, se força à sourire et dit :

— Effectivement, nous nous sommes bien amusés. Gregor est un type charmant.

— Je l'aime beaucoup, confirma le Polonais. Il nous rend de sacrés services. Allez...

De nouveau, Malko le soutint pour monter les marches. Le Chinois attendait près de la porte ouverte, indifférent et endormi. Le marin du *Gdansk* parcourut les deux derniers mètres tout seul et s'effondra à plat ventre au beau milieu du hall. Malko réalisa qu'il ne savait même pas son nom.

Il s'éloigna à pied vers le Bund. Il aurait pu demander un taxi au veilleur de nuit, mais c'eût été un risque inutile. Il ignorait si le rendez-vous avait échappé à la vigilance des hommes du camarade Lo Cheng, mais, de toute façon, ils n'avaient pas pu savoir ce qu'ils s'étaient dit. Le seul élément dont il pouvait disposer était la date de départ du cargo. Ce qui ne suffisait pas, étant donné la façon dont les Polonais avaient monté le coup.

Mais qui était Gregor ?

Malko était certain qu'il s'agissait d'une phrase de reconnaissance. Et sûr, à 90 %, qu'il n'y avait pas bien répondu... Il tourna le coin de Nankin Road, absolument déserte. Même pas un cycliste. Au moins, à Shanghai, on ne risquait pas de se faire attaquer dans les rues... Il hâta le pas, angoissé par cette longue artère noire et morte. Ses pas résonnaient sur la chaussée.

C'était stupéfiant, une ville morte à ce point. On aurait dit une métropole assassinée par un cataclysme, vidée par une grande peur

atomique. Très loin, vers le Wang-Pu, un bateau hulula longuement. Malko se demanda où il se trouverait dans vingt-quatre heures. Il revoyait les traits crispés d'Ayako. Elle avait sûrement raison sur un point. Le doux camarade Lo Cheng était prêt à liquider Malko sur l'autel de l'amitié sino-américaine. La CIA ne déclarerait pas la guerre si Malko ne partait pas de Shanghai.

La réaction du Polonais l'inquiétait. Cela avait été trop facile, trop ouvert. Or le marin était sûrement un officier du STB, donc un professionnel de haut niveau. Pour une mission aussi importante, on n'envoyait pas de ringards. Le Polonais risquait sa vie en territoire chinois, même déguisé en marin. Les Soviétiques et les alliés avaient dû intégrer dans leurs hypothèses celle où leur envoyé très spécial se ferait intercepter par les Chinois et remplacer. D'où la cascade de « verrous ». Malko semblait être passé à travers tous sauf le dernier.

Il avait senti à une infime réaction que le Polonais n'avait pas été satisfait de sa réponse. Une fois à bord du *Gdansk*, il était entièrement à leur merci. Il ne se voyait pas regagner le Japon à la nage. À la minute où il embarquerait à bord du sampan emmenant le mystérieux K'ang, c'était fini. Malko n'avait même pas une lime à ongles...

Il arriva en face du parc du Peuple, longeant Nankin Road sur un kilomètre. Son hôtel s'élevait comme un dolmen noir sur sa droite, fermé comme un musée. Si seulement il avait pu être sûr de la Japonaise ! Elle était la seule à offrir une alternative possible.

Plus il réfléchissait à ce qu'elle lui avait raconté, plus c'était suspect... Jim Gordon l'aurait averti si les services japonais étaient dans le coup... Jamais on ne laissait un agent dans le noir sur un point aussi important... Hélas ! Jim Gordon se trouvait sur une autre planète, bien au chaud... Malko secoua la porte verrouillée de l'hôtel *International*.

Il préférerait ne pas penser à ce qui se passerait si Lo Cheng apprenait qu'il savait le nom ou une partie du nom de l'Homme Rouge. Le Chinois était capable de le découper en tout petits morceaux...

Un Chinois endormi apparut de l'autre côté de la porte et entreprit de défaire les verrous, l'air nettement réprobateur. Le retour tardif de Malko ne pouvait être que suspect, tous les restaurants et les lieux publics étant fermés depuis belle lurette. Le hall était noir et sentait mauvais. L'ascenseur en panne.

Malko s'engagea à pied dans l'escalier. Sans avoir encore résolu son dilemme.

S'il décidait de faire rater le départ, il courait deux risques. D'abord que Hong-Shih l'apprenne et se venge. Brutalement. Lui aussi devait être aux abois... Second risque, Lo Cheng. Étant donné ses méthodes de surveillance, il devait avoir eu vent de la rencontre avec le Polonais. Donc, il était persuadé que Malko connaissait les modalités du départ. Il se ferait un plaisir de le transformer en poulet désossé pour le lui faire dire, et cette fois rien ne l'arrêterait...

Si Malko choisissait la seconde solution, le départ, les risques n'étaient pas moindres.

Du côté Lo Cheng d'abord, ce dernier chercherait à éliminer tout témoin pouvant identifier l'Homme Rouge. On avait ses petites

pudeurs en Chine... Ce serait un jeu d'enfant, même si les choses tournaient bien, de faire disparaître Malko au fond du Wang-Pu ou dans un camp de Lao Zao, avec une bonne petite accusation d'espionnage. Comme les Chinois sont des gens prudents, ils choisiraient probablement la seconde solution, pour garder une monnaie d'échange. Malko se voyait très mal en train de faire son autocritique.

S'il échappait à Lo Cheng en montant sur le *Gdansk*, c'était le Goulag gagnant. Étant donné ce que les différents services de l'Est avaient comme contentieux avec lui, ils ne risquaient pas de le lâcher.

Autrement dit, il avait le choix entre deux goulags et une balle dans la tête... Perspectives riantes... Arrivé à son palier, il stoppa, pris de battements de cœur. Il préféra mettre cela sur le compte des cinq étages que de l'émotion. Il allait avoir besoin de tout son sang-froid. Son seul atout, l'information que personne ne devait soupçonner, c'était le nom de l'homme rouge. Mais il ne savait pas encore comment l'utiliser. Comme d'habitude, la porte de la chambre n'était pas fermée à clef. Il alluma, et s'immobilisa aussitôt.

L'inévitable camarade Lo Cheng était installé dans un fauteuil, en train de fumer un mince cigare.

CHAPITRE XVII

Le Chinois écrasa son cigare dans le cendrier, se leva vivement et s'avança vers Malko, souriant de toutes ses dents en or. Débordant de bonhomie et de gentillesse. Son postillon était aussi violent que d'habitude, et les mots s'entrechoquaient plus que jamais. Mais, cette fois, c'était la joie.

— Bravo, Mr. Linge ! fit-il. Vous avez fait du bon travail. Du très bon travail. Quand embarquez-vous sur le *Gdansk* ?

Malko n'arriva pas à dissimuler sa surprise. Comment le Chinois en savait-il autant ?

— Je crois que vous vous avancez, dit-il.

Une lueur froide et dure passa dans les yeux noirs de Lo Cheng, dont le sourire s'effaça instantanément.

— Mr. Linge, dit-il, vous avez passé une partie de la soirée avec un marin du cargo polonais *Gdansk* qui s'en va demain soir de Shanghai.

Le ton du Chinois était nettement menaçant. Malko pouvait lui dire une partie de la vérité. Gagner du temps... Il s'assit :

— Je n'avais pas l'intention de vous cacher cette rencontre, mais je ne sais encore rien de précis. C'était un premier contact.

— Le *Gdansk* s'en va demain soir, coupa sèchement Lo Cheng. Il va vous revoir d'ici là ?

Malko ne se laissa pas démonter :

— Ils vont simuler une avarie pour gagner du temps, choisir le moment où ils partiront. Ils ne sont pas encore prêts.

À la lueur des yeux du Chinois, il vit qu'il le croyait. Lo Cheng médita quelques instants sur ce que venait de lui apprendre Malko, puis demanda d'un ton plus calme :

— Répétez-moi votre conversation, mot pour mot. J'ai confiance en vous, mais l'enjeu est très important, n'est-ce pas ?

Choisissant ses mots, Malko fit une relation de sa conversation avec le Polonais qui n'avait qu'un rapport limité avec la réalité. Ne parlant pas du rendez-vous sur la Wu-Song. Mais, par contre, il insista sur le piège que lui avait tendu le Polonais, à propos de son séjour à Tokyo. Lo Cheng notait avec beaucoup de soin. Malko lui fit remarquer :

— Il est possible que je n'aie pas de prochain rendez-vous. Ils doivent avoir le moyen de joindre Tokyo par radio. S'ils se doutent que je ne suis pas l'homme envoyé par le KGB, ils vont purement et simplement laisser tomber. Le risque est trop grand pour eux...

Lo Cheng était déjà debout.

— Je vais voir ce que je peux faire. Nous pouvons brouiller leurs communications radio.

Avant de sortir, il se retourna vers Malko d'un air menaçant, aspira un peu d'air en sifflant et dit :

— Je dois pouvoir avoir confiance en vous. Vous devez me mettre au courant de tout ce qui arrive. Et je ne veux pas de nouveaux contacts avec la représentante des intérêts japonais.

Malko inclina la tête sans répondre. Le compte à rebours était commencé. Il décida de courir le risque « Ayako ». Elle était peut-être la seule à pouvoir l'aider. Mais comment y arriver en échappant aux sbires invisibles, omniprésents et innombrables du camarade Lo Cheng ? Ce soir, il n'avait rien vu, une fois de plus, à part le Chinois émergeant du jardin. Il s'étendit sur le lit, cherchant une solution pour joindre Ayako. La jeune femme se trouvait au *Peace Hôtel*. Le téléphone était écouté, toutes les communications passaient par un standard... A éliminer.

Lui-même était suivi jour et nuit, et la Japonaise sûrement aussi sous surveillance. Au premier soupçon, le « camarade » Lo Cheng risquait de mettre Ayako Mitshui hors circuit. Et Malko n'avait aucune marge de sécurité dans le temps. Si le *Gdansk* partait sans l'Homme Rouge à cause de lui, Lo Cheng se ferait un plaisir de le désarticuler, os par os...

Il s'allongea sur le lit, essayant de résoudre la quadrature du cercle.

Malko fut arraché au sommeil à six heures du matin par le bourdonnement de son petit réveil Seiko, qu'il arrêta aussitôt. Il n'avait pas dormi plus de trois heures. Il lui restait théoriquement dix-sept heures à passer à Shanghai. Pour se réveiller, il alla s'asperger de Jacques Bogart puis s'habilla rapidement, sortit dans le couloir désert, prit l'ascenseur jusqu'à la salle à manger. Au lieu de s'y installer, il emprunta le petit couloir menant aux WC entre les deux étages. Une vingtaine de Chinois prenaient leur breakfast à de grandes tables rondes. Malko passa devant les toilettes et suivit le couloir qu'il avait emprunté à son rendez-vous avec Lo Cheng. Le Chinois n'était sûrement pas passé par la grande porte de l'*International*, tenant au secret. Donc, il devait y avoir une autre sortie.

Malko la trouva derrière une porte de fer qui donnait sur un couloir sentant le chou et la soupe froide. Il descendit un petit escalier sombre et se retrouva au sous-sol de l'hôtel. Un dédale de couloirs et de pièces vides. Il entendit un bruit et se cacha derrière un amas de caisses vides. Un Chinois chargé d'un cageot de petits pains ronds passa devant lui sans le voir. Ceux qui le surveillaient devaient se trouver dans le hall ou dans Nankin Road. Il fallait donc qu'il trouve une autre sortie. Il se lança dans le couloir d'où était sorti le Chinois aux pains, escalada un monceau de poubelles, dans une odeur nauséabonde ; un rat gros comme un trolley-bus lui fila entre les jambes. Il aboutit à une porte de bois fermée par un gros loquet. Il le manœuvra, ouvrit, se retrouva à l'air libre dans une sorte de couloir

étroit entre l'hôtel *International* et l'immeuble voisin. Il s'avança avec précaution et déboucha dans une petite rue calme, bordée de vieilles maisons en bois, parallèle à Nankin Road. Quelques Chinois circulaient à bicyclette sans se presser. Malko attendit qu'ils lui tournent le dos pour se jeter dans la rue et s'éloigner en marchant rapidement. Il était sorti de l'hôtel *International*, déjouant la surveillance des sbires de Lo Cheng. Première victoire. Il parcourut deux cents mètres et tourna à droite, dans une rue rejoignant Nankin Road. Il attendit quelques instants, après le coin. Si on le suivait, son suiveur devait apparaître.

Au bout de deux minutes, personne n'avait tourné le coin. Rassuré, Malko se dépêcha de rejoindre Nankin Road. Un étranger passait plus facilement inaperçu dans la grande artère commerçante, déjà pleine de monde. Cela lui laissait trois kilomètres de marche à pied pour réfléchir à la seconde partie du problème : comment aborder Ayako en déjouant la surveillance autour d'elle.

Tout en marchant, il chercha à isoler les divers risques. Il y avait sûrement des micros dans sa chambre. Il devait imaginer le pire. Par contre, peu de chance qu'il y ait une sentinelle dans le couloir. La surveillance se faisait sûrement à partir de l'énorme lobby. Les étrangers étaient si faciles à repérer que les Chinois ne devaient pas se casser la tête. Surtout à une heure aussi matinale. Le *Peace Hôtel* faisait le coin du Bund et de Nankin Road. Quand sa masse grise apparut dans la brume de l'aube, Malko n'avait pas encore résolu son problème. Afin de gagner du temps, il tourna autour, évitant l'entrée principale de Nankin Road. Il y en avait une autre sur la rue Zhou Lu, parallèle à Nankin Road. Il tourna sur le Bund, à gauche, et découvrit qu'il y en avait une troisième ! Juste ce qu'il lui fallait. Les ascenseurs se trouvaient en face, au fond d'un long hall désert, se greffant sur le lobby. En passant par là, on court-circuitait toute surveillance à partir du lobby !

Malko s'approcha : une grosse chaîne condamnait la porte irrémédiablement. Il aurait fallu une scie à métaux pour l'ouvrir. Un travail de plusieurs heures qui ne passerait pas inaperçu. Il continua sur le Bund, tourna dans la petite rue, se retournant fréquemment. La foule dans les rues commençait à être plus dense. Ayako risquait à chaque seconde de quitter l'hôtel, et le projet de Malko tombait à l'eau. Il fallait coûte que coûte trouver un moyen de l'approcher. Il fit le tour, passa devant la seconde sortie, où attendaient plusieurs taxis, puis fit demi-tour et revint sur le Bund, jurant entre ses dents.

La circulation était dense, des trolleys, des vélos, des camions, mais personne ne prêtait attention à lui. Les étrangers étaient nombreux dans ce quartier. Il monta le perron menant à la porte condamnée qui se trouvait en retrait du trottoir. Ainsi, il était invisible du Bund, sauf de ceux qui passaient directement devant la porte. À travers la porte vitrée, il vit un des ascenseurs arriver et un couple en sortir. La cabine au rez-de-chaussée, invite muette pour Malko.

Celui-ci suivit la chaîne condamnant la porte et l'examina. Elle était rouillée, mais énorme. Il prit le cadenas dans sa main, lui aussi énorme. Il n'avait pas dû être ouvert depuis un siècle. Dieu sait pourquoi on avait condamné cette porte. Il tira violemment sur le cadenas. Aussitôt les deux branches sortirent docilement de leurs

alvéoles ! Il fut si surpris que le cadenas lui glissa des doigts. Un bout de chaîne s'en échappa, tomba à terre en éclaboussant de rouille son pantalon, dans un fracas épouvantable. Les deux bouts de la chaîne pendaient maintenant tristement, sans cadenas. Il se retourna. Le bruit de la circulation avait couvert celui de la chaîne. Son cœur battait la chamade.

Sans hésiter, il poussa un des deux battants et pénétra dans le hall. La porte reprit aussitôt sa place. Il fallait s'en approcher de très près pour s'apercevoir que le cadenas était ouvert. Malko parcourut dix mètres et s'assit dans un des canapés comme s'il attendait un ascenseur. Trente secondes plus tard, un garçon chinois surgit du lobby, portant un plateau, et lui jeta un coup d'œil indifférent. Il s'engouffra dans celui qui attendait. Aussitôt, Malko bondit vers le suivant et pressa le bouton d'appel, comptant les secondes. D'où il était, on ne pouvait le voir du lobby, les ascenseurs se trouvant de part et d'autre de la paroi, en retrait.

L'ascenseur qu'il attendait arriva avec un chuintement doux, cracha un paquet d'étrangers parlant une langue inconnue et Malko s'y engouffra. Il appuya sur le douzième.

Le couloir était vide. Il le traversa en courant, frappa à la porte de la chambre 1232. Aucun petit déjeuner n'étant servi dans les chambres, en Chine, il ne pouvait se faire passer pour le garçon du room service.

La porte s'ouvrit sur Ayako en kimono à fleurs. Ses prunelles s'agrandirent légèrement en reconnaissant Malko, mais elle ne dit pas un mot. Elle lui fit signe d'entrer et dit à haute voix :

— Thank you.

Elle le poussa aussitôt dans la salle de bains, ferma la porte derrière eux, sans un mot. Elle ouvrit les robinets de la baignoire, se dépouilla de son kimono. Son corps gracile était encore marbré d'hématomes. Malko, à son tour, ôta ses vêtements et ils se retrouvèrent sous le jet de la douche, accroupis face à face dans la baignoire. Alors, seulement, elle colla sa bouche à l'oreille de Malko.

— Qu'y a-t-il ? C'est très dangereux de venir ici. On ne vous a pas suivi ?...

— J'espère que non, dit Malko. J'ai pris des précautions. Il fallait que je vous voie.

Il lui expliqua comment il était arrivé jusqu'à elle. Ayako l'écoutait, tendue, les traits crispés. Ils chuchotaient, arrosés par la douche. Le bruit du jet brouillait tous les micros possibles.

— Vous avez changé d'avis ? demanda doucement Ayako. Vous me faites confiance ?

Malko eut un sourire plutôt désabusé.

— Je n'ai pas tellement le choix, dit-il. J'ai analysé la situation et je crois que vous représentez ma seule chance de sortir vivant de Shanghai.

— Je le crois aussi, dit gravement Ayako. Vous ne regretterez pas de me faire confiance. Pourquoi avez-vous changé d'avis ?

Malko commençait à en avoir assez de la douche. Il s'ébroua.

— J'ai peur que les gens chargés de faire partir l'Homme Rouge

m'aient identifié. Ce sont des Polonais. Ils ont besoin de moi pour amener l'Homme Rouge jusqu'à eux. Ensuite...

— Les Polonais...

Ayako sursauta.

Malko, la bouche collée à son oreille, lui expliqua le rôle du *Gdansk*. La Japonaise ne perdait pas un mot de ce qu'il disait. Elle laissa tomber :

— Même s'ils vous ont reconnu, ils prendront le risque. Les Soviétiques sont prêts à tout pour récupérer ce Chinois. Même à risquer de perdre le *Gdansk*. Mais, si vous montez sur le *Gdansk*, vous ne redescendrez jamais...

Il avait sur le bout des lèvres le nom de K'ang et faillit le dire, puis le retint. Qu'il lui reste au moins un atout.

— Je sais, dit Malko. Il faut que je contacte l'Homme Rouge.

— Si vous désirez que je vous aide, dit Ayako, il faut vous décider maintenant. J'ai certaines dispositions à prendre immédiatement. Sinon, nous ne pourrons pas partir. Comment allez-vous sortir d'ici ?

— Comme je suis venu, dit Malko. Avez-vous vraiment les moyens matériels d'enlever l'Homme Rouge et moi au nez de Lo Cheng et des Polonais ? Sans parler de sa propre protection.

Ayako ne réfléchit pas :

— Oui.

Malko laissa l'eau couler sur son visage, songeur. Il ne pouvait référer à personne de la décision qu'il allait prendre. Même si Ayako n'avait aucun accord avec la CIA, comme il en était persuadé, cela valait mieux que les gens de l'autre côté. Dès qu'il se serait emparé de son Homme Rouge, Lo Cheng n'aurait qu'une idée : le liquider. Et cela ne lui poserait pas un grand problème. Certains Américains de la CIA étaient restés prisonniers en Chine douze ans. Malko n'était plus d'âge à prendre ce genre de risque.

— Très bien, dit-il, j'accepte. Quel est votre plan ?

Ayako ne broncha pas et se mit à parler aussitôt, lui expliquant ce qu'il allait se passer. Il y avait un véritable brouillard dans la salle de bains, dû à la vapeur. On n'y voyait pas à un centimètre. À la fin, Malko essuya le verre de sa Seiko et vit l'heure. Huit heures. On avait dû s'apercevoir de sa disparition, et les hommes de Lo Cheng étaient à ses trousses. Le premier endroit où ils allaient venir était la chambre d'Ayako.

— Habillez-vous, dit-il à la Japonaise, et partez. Ils vont vous suivre. Et ils pourraient s'étonner que vous restiez si longtemps dans votre bain.

La Japonaise murmura en souriant :

— Nous autres Japonais sommes très propres. Je reste toujours beaucoup de temps dans mon bain...

Elle diminua un peu les jets, noua ses mains autour de sa nuque. La vapeur continuait à les baigner. Malko sentit des mains commencer à lui masser la nuque, très doucement. Ensuite, ce fut le tour des épaules, puis du dos. Assise en face de lui dans la baignoire, Ayako faisait consciencieusement son numéro de geisha... Malko se laissait

faire, les yeux fermés. Ce serait sûrement la dernière détente de la journée. La bouche de la Japonaise se posa sur sa bouche, puis sa langue joua avec la sienne. Il était imprudent de parler, et cela ajoutait à l'érotisme de la situation...

Les mains d'Ayako descendirent le long de son corps et leur massage changea de but. Malko, le dos appuyé au rebord de la baignoire, essayait de vider son cerveau. Se disant que c'était peut-être la dernière fois qu'il faisait l'amour... Satisfaite de son massage, Ayako se souleva sur les mains, comme une acrobate, et se laissa doucement glisser sur lui. Elle se mit à monter et à descendre comme un ludion, presque sans faire d'éclaboussures, s'emplantant un peu plus chaque fois.

Jusqu'à ce que Malko sente le picotement annonciateur du plaisir dans ses reins... Ayako devait être sorcière, car elle se laissa aussitôt tomber à fond sur lui trois fois de suite, comme pour lui arracher tout le bonheur possible. Indifférente à son propre plaisir. Malko écarta de son esprit l'idée désagréable qu'il s'agissait d'une prime à la trahison... Ensuite, elle coupa enfin les robinets et tira Malko hors de la salle de bains. Avec une grande serviette, elle entreprit de l'essuyer avec soin, continuant avec une plus petite sur ce qu'il avait de plus intime... Il se rhabilla. Ayako passa un pantalon et un pull, sauta dans son vison et disparut. Si tout se passait bien, ils ne se reverraient pas avant le soir. Si cela se passait mal... Malko regarda par la fenêtre : la circulation maintenant était dense sur le Bund. Des bateaux descendaient le Wang-Pu, le concert de klaxons avait repris et une file de camions avançaient au pas devant les cyclistes goguenards et dignes.

Il avait décidé d'attendre cinq minutes et de tenter ensuite de repartir par où il était venu. Le seul risque était dans l'ascenseur. Ou qu'on se soit aperçu du cadenas brisé... Mais il n'avait pas le choix. Il ouvrit la fenêtre. Il faisait encore plus froid que la veille. Il referma, inspecta la chambre du regard pour voir s'il n'avait laissé aucune trace compromettante. Il se dirigeait vers la porte lorsqu'il vit la poignée tourner lentement.

Malko s'immobilisa, la respiration bloquée. On n'avait pas frappé. Ce n'était donc pas une visite « normale »... La chambre ne recelait aucune cachette. Il plongea dans la salle de bains, laissant la porte entrouverte. Celle de la chambre acheva de s'ouvrir sur un Chinois, le bas du visage protégé par un masque de gaze blanche. Petit, mais trapu, vêtu de la traditionnelle tenue « Mao », avec une casquette. À son air fermé, Malko se dit que ce ne pouvait être qu'une barbouze. Il retenait son souffle. Le Chinois était sorti de son champ de vision. Il l'entendit circuler dans la chambre. Il y avait une chance sur deux qu'il ne le voie pas.

Et puis, brusquement, il se trouva nez à nez avec le Chinois qui venait d'ouvrir la porte de la salle de bains. Celui-ci fit un bond en arrière, ses yeux noirs exprimant une surprise intense. En reculant, il tomba dans la penderie grande ouverte, au milieu des affaires d'Ayako. Malko n'avait pas prévu cet incident. Il fit un pas en avant. L'autre dut interpréter cela comme une menace. Malko le vit fouiller

dans sa ceinture, commencer à en sortir un pistolet automatique noir.

D'un violent coup de pied, il lui fit sauter l'arme des mains. Le pistolet vola au fond du placard. Le Chinois poussa un couinement aigu et se redressa, de la terreur plein les yeux. Malko n'avait qu'une idée : l'empêcher de sortir de la chambre. Si c'était un homme de Lo Cheng, tout son plan était à l'eau. Il fallait parer au plus pressé.

Le Chinois plongea vers la porte et Malko le saisit à bras-le-corps, le jetant à l'intérieur de la pièce. L'autre balaya une table et une lampe, qui tomba sans se briser. Malko était déjà sur lui. Ils luttèrent de façon confuse pendant quelques minutes, sans un mot. À chaque seconde, Malko s'attendait à voir la porte s'ouvrir sur Lo Cheng. Heureusement, le Chinois était beaucoup moins lourd que lui.

Il se ramassa tout à coup pour bondir vers Malko, les deux mains écartées, deux énormes veines battant sur son cou. Malko le reçut de pied ferme et, comme un punching-ball, le renvoya vers le mur. Le Chinois partit en arrière, les bras écartés, et heurta violemment la cloison. Malko arriva sur lui, le frappa à l'estomac.

Son adversaire réagit à peine. Il glissa le long du mur, les yeux fixes, et demeura à terre, tassé de façon bizarre. Malko se redressa, essoufflé. Il n'avait plus l'habitude de se battre. Le sang cognait dans ses tempes, sa poitrine le brûlait. Il se pencha vers le Chinois et s'immobilisa, horrifié. Il ne respirait plus !

Il tenta en vain de le relever. Ce n'était pas possible qu'un coup de poing dans l'estomac l'ait tué. Il le retourna pour le mettre sur le lit et remarqua tout à coup une tache noire dans sa nuque. Un filet de sang coulait sur le col de sa chemise. Il examina le mur et quelque chose lui sauta aux yeux. Là où le Chinois s'était écrasé, il y avait une sorte de portemanteau. La fatalité avait voulu que sa nuque porte juste dessus. Les vertèbres cervicales brisées par le choc, il était mort sur le coup.

Malko sentit le vertige le gagner. Cette fois, il ne sortirait pas de Shanghai. Ni même de Chine. Il regarda le cadavre, atterré. Il ne manquait plus que cela ! Tuer un homme de la SEPO. Même le président des États-Unis ne pourrait pas le tirer de là. Les mains tremblantes, il fouilla le corps, en sortit tous les papiers. Uniquement du chinois. Impossible de savoir pour qui il travaillait. Le trousseau de clefs avait plusieurs passes. Il y avait des cartes avec la photo du mort, des étoiles rouges. Cela, plus l'arme, indiquait un membre des Services de Sécurité. Malko remit les papiers dans les poches. Qu'en faire ? Il se laissa tomber dans un fauteuil pour réfléchir. Sa seule chance était de faire disparaître le cadavre.

Mais où ?

Le jeter par la fenêtre allait ameuter la ville. Lo Cheng saurait tout de suite d'où venait le coup. Le transporter ailleurs, sur le toit, comportait trop de risques. Il ne pouvait pas le brûler et n'avait pas d'acide pour le faire disparaître... Effaré de sa malchance, il laissait son regard errer partout dans la chambre. Soudain, il remarqua la grille du climatiseur, au-dessus du couloir d'entrée. Il s'approcha, prit une chaise, monta dessus, frappa avec sa chevalière sur le bois. Cela rendit un son creux. Il y avait une sorte de compartiment entre le faux plafond du couloir et le vrai plafond. Théoriquement, occupé par le climatiseur. Mais, d'après la longueur du couloir, cela laissait pas mal de place...

Le panneau de bois grillagé était fixé par plusieurs vis. Fiévreusement, Malko chercha un instrument pour les défaire, trouva une lime dans la salle de bains. Remonté sur sa chaise, il s'attaqua aux vis. Heureusement, il n'y avait pas de peinture et elles partaient facilement. Cinq minutes plus tard, le panneau se décollait, découvrant une cavité profonde de près de deux mètres, sur un mètre de longueur et quarante centimètres de haut. La gaine du climatiseur n'occupait qu'une partie minime de la place. Le corps du Chinois y tiendrait facilement...

Malko retira sa veste et sa cravate. À chaque seconde on pouvait le surprendre... Il transporta la table au-dessous de l'ouverture et parvint à y hisser le cadavre. À plusieurs reprises, il tenta de le soulever à bout de bras. Impossible ! Même petit, il était d'un poids incroyable. Malko, en sueur, les mains tremblantes, luttait avec le corps de l'homme qu'il avait tué involontairement. Mais le mort se défendait avec acharnement... Il s'arrêta, épuisé. Il n'allait pas y arriver ! C'était trop bête. Soudain, il eut une idée. La dernière.

Redescendant, il fit avancer le corps posé sur la table jusqu'à ce qu'une partie pende à l'extérieur. Puis il disposa une chaise près de la table. Enfin, s'accroupissant, il tira le cadavre à lui et le plaça en travers de ses épaules, comme un sac de pommes de terre. Il se redressa et s'appuya au mur pour reprendre son souffle. Le cœur cognait dans sa poitrine, ses jambes flageolaient, mais il savait qu'il jouait sa vie. Bandant tous ses muscles, il mit d'abord un pied sur la chaise, puis, d'un effort surhumain, parvint à se hisser dessus, avec le corps. Là encore, il dut s'arrêter.

La prochaine étape était la table. Ce fut le plus dur. Il faillit perdre l'équilibre et retomber par terre avec le cadavre. Titubant et jurant, tout seul, il oscilla sur la table comme un poivrot pendant d'interminables secondes.

Il restait l'essentiel. Plaçant la tête du mort dans la direction de l'ouverture, il l'y enfourna comme un boulanger pousse le pain dans le four. Le mort entra jusqu'aux épaules, soulageant Malko d'autant. Alors, passant les bras autour de ses cuisses, il poussa encore un peu, lui faisant entrer le torse. Le cadavre était maintenant engagé au tiers, les jambes pendantes dans le vide. Trop lourd pourtant pour que Malko puisse le pousser entièrement à l'intérieur. Mais coincé de façon à ne pas tomber.

Malko l'abandonna avec précaution et s'accrocha au rebord de la cache. D'un rétablissement, il parvint à se glisser à plat ventre dans le réduit. Cela sentait la poussière et la peinture. Il se retourna, attrapa le mort par les épaules et commença à le halier, prenant appui sur les parois. C'était lourd et cela glissait mal. Plusieurs fois, il fut tenté d'abandonner, mais c'était sa seule chance.

Centimètre par centimètre, le mort avançait, tiré par Malko. Heureusement que la cavité était profonde... Enfin, trempé de sueur, hors de souffle, Malko jugea que le cadavre était assez enfoncé. Se glissant le long du corps, il replia les jambes du mort pour que rien ne dépasse et redescendit. La remise en place du panneau fut un jeu d'enfant comparativement. Ses mains tremblaient tant qu'il eut du mal à visser les vis. Lorsqu'il se laissa tomber sur le lit après avoir tout remis en place, il avait l'impression d'avoir vieilli de dix ans et perdu

dix kilos. Il regarda autour de lui : aucune trace de bagarre et du meurtre. Le panneau semblait n'avoir jamais bougé. Comme on était en hiver, l'air conditionné n'était pas utilisé.

Il pensa au pistolet, alla le récupérer au fond de la penderie. C'était un calibre « 45 », automatique, copie du « colt », mais fabriqué en Chine. Une arme lourde et puissante. Il hésita. C'était aussi dangereux de le prendre sur lui que de le cacher quelque part. Il aurait dû penser à le mettre avec le corps. Mais il ne se sentait plus le courage de remonter et de tout redévisser. De toute façon, l'automatique pourrait éventuellement lui être utile. Le seul ennui étant de ne pas se faire prendre avec. Il regarda sa Seiko. Plus de dix heures. Les autres devaient le chercher. Il alla dans la salle de bains, se lava et se recoiffa. Il n'avait pas trop mauvaise mine...

Finalement, il n'avait pas envie de quitter cette chambre, tout en sachant que c'était inéluctable...

Il glissa le faux colt dans sa ceinture et enfila sa pelisse. Le plus délicat restait à faire. Avant de sortir, il demeura l'oreille collée contre la porte, sans entendre aucun bruit.

Il surgit sur le palier désert et courut jusqu'à l'escalier de secours. Quatre à quatre, il descendit trois étages et émergea sur un autre palier. Là, il appuya sur les boutons des ascenseurs. L'appareil arriva, vide. Malko appuya sur rez-de-chaussée. Plusieurs personnes, des étrangers, attendaient la cabine. Pas un Chinois. Il les laissa entrer, s'assit dans un des profonds fauteuils. Surveillant la porte donnant sur le Bund du coin de l'œil.

Profitant d'un moment de solitude, il bondit et la poussa. Personne n'avait remis le cadenas ! Il se retrouva dans le froid en quelques secondes. Presque en sécurité. Ramassant les deux bouts de la chaîne, il remit le cadenas en place. Cela ne prit pas plus de dix secondes. Puis il descendit les marches et s'éloigna dans le Bund, vers le pont sur la Wu-Song. Plus loin, il traversa, fit un détour par le jardin et revint sur la promenade longeant le Wang-Pu. Il ne restait plus qu'à revenir tranquillement jusqu'à son hôtel. Si Lo Cheng lui posait des questions, il pourrait toujours dire qu'il était parti se promener.

On découvrirait le cadavre tôt ou tard. Le tout était qu'on ne le trouve pas avant le soir.

Maintenant, le compte à rebours était vraiment commencé. Si Malko ne quittait pas Shanghai le soir même, avec ou sans l'Homme Rouge, il risquait d'y demeurer à vie.

CHAPITRE XVIII

Malko coupa en biais la foule épaisse et uniforme qui débordait des trottoirs de Nankin Road pour atteindre l'entrée de l'hôtel *International*. Sa demi-heure de marche depuis le Bund lui avait permis de se calmer. Mais il revoyait encore les yeux vitreux du Chinois s'effondrant le long du mur. Un cauchemar. Cela faisait plus de quatre heures qu'il s'était éclipsé de sa chambre. Ceux qui le surveillaient pour le compte de Lo Cheng avaient dû se poser des questions. Il avait pensé rentrer par la même voie. Mais il avait pu y avoir un « sondage » dans sa chambre, pendant son absence. Il pouvait toujours prétendre être parti se promener. Son suiveur avait pu avoir un moment d'inattention. Le faux colt pris sur le cadavre de l'homme qu'il avait tué pesait à sa ceinture comme pour lui rappeler qu'il était assis sur une bombe à retardement. À la seconde où on découvrirait le corps, il était perdu, et il n'y avait aucun endroit pour se cacher longtemps à Shanghai pour un étranger.

Le petit hall de l'*International* grouillait de monde. Impossible de repérer une surveillance éventuelle. Il prit l'ascenseur pour rejoindre la salle à manger, au premier, mourant de faim. On le plaça d'office à une énorme table ronde, en compagnie de toute une famille chinoise d'outre-mer qui bâfrait joyeusement comme si c'était son dernier repas. Soudain, il vit surgir son guide, qui vint s'asseoir à sa table.

— La visite d'hier s'est bien passée ? demanda-t-il poliment.

— Très intéressant, dit Malko.

— Que souhaitez-vous faire pour votre dernière journée à Shanghai ? demanda le Chinois. Nous pouvons aller au marché populaire ou visiter une commune ?

Malko bâilla à se décrocher la mâchoire.

— Merci, dit-il, j'ai très mal dormi. Je vais me reposer un peu et me promener ensuite dans les rues.

Le guide n'insista pas. Malko le soupçonnait d'être porté sur une paresse nettement contre-révolutionnaire. Après l'avoir assuré qu'il se tenait quand même à sa disposition dans le hall, il s'éclipsa, laissant Malko en tête à tête avec une omelette huileuse. Le petit déjeuner d'office pour les étrangers.

Après avoir fini de manger, il prit la direction de sa chambre. Dans le couloir de son étage, il aperçut un présentoir avec plusieurs revues en anglais, en allemand et en français. *Beijing Informations*⁽²⁶⁾.

Un titre attira son regard :

À tout hasard, il le prit.

Arrivé à sa chambre, il parcourut des yeux la liste des hommes les plus puissants de Chine. Commençant, bien entendu, par le président Hua Kuo-feng.

Il s'immobilisa au sixième nom, n'en croyant pas ses yeux. C'était celui du cinquième vice-président. K'ang Sheng. Accompagné d'une courte notice biographique. Vieux compagnon de Mao Tsétoung. Élu en 1969, lors du IX^e Congrès du Parti communiste chinois, membre du Comité central. Élu, lors du Xe Congrès, vice-président, poste qu'il occupait toujours.

Malko posa le journal sur ses genoux, profondément troublé. Se pouvait-il que ce K'ang Sheng soit le K'ang mentionné par le Polonais ? L'Homme Rouge, le défecteur ?

Depuis le début, le « camarade » Lo Cheng avait parlé d'une personnalité de premier plan, d'un homme très puissant. C'était le cas de ce cinquième vice-président. Malko repensa aux révélations d'Ayako. La Japonaise avait bien précisé qu'il s'agissait d'une haute personnalité politique. Susceptible de former un jour un gouvernement... Malko feuilleta tout *Beijing Informations* sans trouver aucune autre indication sur les fonctions réelles qu'occupait ce K'ang Sheng. En effet, le poste de vice-président recouvrait beaucoup de choses. Comment, à Shanghai, pouvait-il trouver des informations sur cet homme ?

Le guide !

C'était le seul qui pouvait lui apprendre quelque chose. À condition de remettre la main dessus.

— Le vice-président K'ang Sheng... (Le guide sourit.) Oui, il a été un des plus vieux compagnons du président Mao. C'est le chef de l'unité qui est chargée de la sécurité des membres du Comité central... Un poste très important.

Malko crut avoir mal entendu. Il avait retrouvé son guide, installé derrière l'aquarium, en train de lire. Cela avait été facile de mettre la conversation sur les nouveaux responsables de la Chine et de passer en revue les différents vice-présidents.

— Mais, dites-moi, ce n'est pas l'Unité 8341 ?

Le guide dissimula mal un sourire un peu surpris.

— Mais vous connaissez très bien notre gouvernement, Mr. Linge. En effet, il s'agit de cette unité.

— Oh ! je lis beaucoup de choses sur la Chine, dit Malko. Est-ce que ce vice-président n'avait pas été attaqué par des dazibaos ?

Le guide se referma.

— Oui, avoua-t-il, le camarade K'ang Sheng a fait l'objet de certaines critiques des masses, après l'incident de Tien-an Men. Mais les choses sont rentrées dans l'ordre. Il jouit toujours de la confiance du Comité central.

— Il est de quelle région de la Chine ? demanda Malko.

— D'ici, de Shanghai, fit le guide avec une certaine fierté. Il est né dans un petit village, tout près d'ici. Si cela vous intéresse, je peux vous y emmener...

— Non, merci, dit Malko, je crois que je vais aller me reposer.

Il laissa le guide se replonger dans son magazine et remonta. Incroyablement troublé. Se pouvait-il que l'homme rouge soit le supérieur direct du camarade Lo Cheng, chargé justement de le traquer ?

Et, dans ce cas, Lo Cheng l'ignorait-il ? Ou au contraire jouait-il depuis le début une incroyable comédie, afin de donner le change ?

Malko retrouva le calme de sa chambre avec plaisir. Il avait vraiment besoin de réfléchir. De toute façon, il n'avait rien à faire jusqu'à son rendez-vous de quatre heures avec Sigrid Kleist. Celle qui devait annoncer à l'Homme Rouge qu'il pouvait quitter Shanghai... Mais, si le camarade Lo Cheng connaissait la personnalité de l'Homme Rouge, la vie de Malko était encore plus en danger. Il se bénit, rétrospectivement, de ne pas avoir mentionné au Chinois le nom de K'ang. Si Lo Cheng était de mèche avec le chef de l'Unité 8341, Malko signait son arrêt de mort. Afin d'être en forme pour affronter les épreuves de cette journée qui promettait d'être longue, il s'étendit sur un des lits jumeaux après avoir dissimulé l'automatique sous le matelas à portée de la main.

Le *Shanghai Hôtel* ne s'améliorait pas... Il sembla à Malko que le grand hall au plafond de cathédrale était encore plus sinistre... Cette fois, il avait pris un taxi de l'hôtel *International*. Il commençait à en avoir assez d'arpenter Nankin Road... Finalement, il avait dormi près de quatre heures, ce qui lui avait fait du bien. Mais le problème K'ang Sheng était demeuré entier.

Il pénétra dans l'ascenseur, où se trouvait déjà un liftier. Ce dernier le fixa d'un air soupçonneux.

— You staying in hôtel...

— No, dit Malko.

L'autre pointa un doigt sec vers le desk :

— You must go there. Register.

Ivre de rage, Malko ressortit de la cabine, suivi par le regard soupçonneux du liftier. Il était tombé sur un mouchard professionnel. Au desk, il expliqua qu'il avait rendez-vous avec une amie, diplomate, habitant à la chambre 829 et qu'il allait la rejoindre. Impassible, la Chinoise nota son nom et celui de Sigrid Kleist. Cette fois, le liftier ne fit aucune difficulté pour le déposer à l'étage demandé. Son cœur battait quand même un peu plus vite lorsqu'il frappa à la porte de Sigrid Kleist. Il allait mettre en route l'étage principal de la fusée... L'Allemande de l'Est ouvrit elle-même. Ses yeux gris s'éclairèrent en reconnaissant Malko. Elle portait la même robe de flanelle que l'avant-veille, avec des bottes cette fois. Elle tendit la main à Malko.

— Avez-vous passé une bonne journée ? demanda-t-elle.

Hildegard et moi avons couru les antiquaires ce matin, mais il n'y a rien d'intéressant.

Hildegard sortit de la salle de bains, boudinée dans un vieux pantalon de velours et un gros chandail, et vint mollement serrer la main de Malko.

— Je voudrais pouvoir vous offrir un peu de thé, mais c'est impossible de se faire servir dans les chambres, dit Sigrid Kleist avec un sourire d'excuse.

— C'est la Chine, dit Malko.

Secrètement, il avait souhaité que Sigrid Kleist soit seule. Un intermède comme celui du lundi n'aurait pas été déplaisant.

Hélas ! la diplomate semblait avoir complètement oublié ses frasques. Ou alors avait assouvi ses fantasmes pour un moment.

Elle s'approcha de lui, très mondaine.

— Avez-vous remarqué tous ces Chinois qui se photographient sur le Bund ? J'aimerais avoir un souvenir de Shanghai avec Hildegard. Pourriez-vous avoir l'obligeance de nous photographier toutes les deux ?

C'était une astuce très pratique pour fuir les micros.

— Avec joie, dit Malko. Mais il faudrait y aller maintenant, parce que la lumière va baisser.

— Nous sommes prêtes, dit Sigrid Kleist. Le temps de mettre un manteau. Tu viens, Hildegard ?

Elle prit sur une table un petit Voigtlander fabriqué en Allemagne de l'Est, et Malko l'aida à enfiler son manteau.

Il faisait un froid de canard et un vent glacial soufflait du fleuve. Sigrid Kleist prit le bras de Malko tandis qu'ils franchissaient le petit pont métallique sur la Wu-Song. Sigrid Kleist tourna aussitôt la tête vers lui. Ses yeux gris ne souriaient plus.

— Alors ?

— Le départ est pour ce soir, dit Malko. Onze heures.

— Onze heures, répéta la diplomate. Où et comment ?

— Surtout, ne tournez pas la tête, dit Malko. Le rendez-vous est fixé sur le ponton qui se trouve à notre droite, le long du petit jardin. Vous pourrez le regarder en revenant. Un sampan passera prendre votre ami pour l'emmener sur le *Gdansk*.

Ils traversèrent tout de suite après le pont, afin de gagner la promenade, où des nuées de Chinois se photographiaient à qui mieux mieux. Les deux femmes s'appuyèrent au parapet de pierre, tandis que Malko les mitraillait. Puis Sigrid demanda à sa fille de la photographier avec Malko. Elle prit le bras de ce dernier, appuyant en riant sa tête sur son épaule.

— Nous aurons un souvenir de Shanghai, dit-elle ; un bon souvenir.

Elle photographiait peut-être ainsi tous ses amants de rencontre pour son album de famille. La photo prise, elle leva son visage vers Malko.

— Bravo, dit-elle, je suis heureuse que cette histoire se termine ce soir, c'est épuisant pour les nerfs. Vous pouvez être fier d'avoir

participé à ce sauvetage, l'Histoire en parlera...

Malko espérait que cela ne serait pas à titre posthume... Une rafale de vent glacé les balaya. Sigrid Kleist se retourna et, sérieuse, elle dit :

— J'espère que tout se passera bien. Il faut se méfier des Chinois, ils sont très bien organisés, ils savent tout. Vous aussi, vous vous sentirez mieux, lorsque vous serez sur le *Gdansk*...

Il n'y avait aucune trace d'ironie dans les yeux gris de l'Allemande de l'Est. Donc la « couverture » de Malko n'était pas percée. Il en profita pour lancer un ballon d'essai :

— Votre ami est assez bien placé pour avoir pris un certain nombre de précautions, remarqua-t-il.

Sigrid Kleist ne répondit pas. Il se dit qu'il avait peut-être été imprudent. Hildegard Kleist revint vers eux, fermant le Voigtlander. La diplomate fit face à Malko :

— Nous allons nous quitter ici, je pense. Bonne chance. Le message sera transmis.

Elle lui tendit la main et lui broya les doigts avec la force d'un homme. Avec un sourire ambigu, elle ajouta :

— Je garderai vraiment un très bon souvenir de Shanghai. Peut-être nous reverrons-nous un jour.

— Peut-être, dit Malko.

Il regarda les deux femmes s'éloigner, passer devant la guérite vitrée du policier de la circulation et s'engager sur le pont. Elles s'y accoudèrent un instant, comme pour regarder passer les sampans.

Malko enfonça les mains dans les poches de sa pelisse et fit demi-tour. Il lui restait une course à faire dans Nankin Road. Acheter une lampe électrique. Il venait de s'y engager lorsqu'il y eut un coup de klaxon juste derrière lui. Il se retourna et aperçut une grosse jeep verdâtre. Derrière le pare-brise, il reconnut le visage sévère de Lo Cheng. Une des portières en toile s'ouvrit lorsque le véhicule arriva à sa hauteur et une main le tira à l'intérieur.

CHAPITRE XIX

L'arrière de la grosse jeep était encombré de matériel radio. Un poste crachouillait doucement, et un Chinois manipulait ses boutons, écouteurs aux oreilles... Les méthodes du « camarade » Lo Cheng étaient plus sophistiquées qu'elles ne le paraissaient. Malko se retrouva tassé entre deux Chinois, le visage protégé par l'éternel masque, blanc. La jeep avait quitté tout de suite Nankin Road et faisait du surplace dans un concert de klaxons.

Lo Cheng se retourna. Si en colère qu'il en oubliait de siffler et de postillonner.

— Où étiez-vous ce matin ? demanda-t-il d'une voix tremblante de rage contenue.

Malko réussit à donner à ses yeux d'or une expression parfaitement innocente.

— Ce matin ? Je suis sorti très tôt. Pourquoi ?

— Où êtes-vous allé ?

— Pas loin, dit Malko. Sur le Bund. J'ai été abordé par un marin du *Gdansk*. Le même que la dernière fois. Il m'a donné les consignes pour le départ.

Sous le coup de la révélation, Lo Cheng en oublia sa colère et se remit à postillonner et à télescoper ses mots...

— Vous voulez dire que... commença-t-il.

— Le *Gdansk* lève finalement l'ancre ce soir à onze heures, dit Malko.

— C'est ce qui était prévu, coupa le Chinois. C'est tout ce qu'il vous a dit ?

— Non, dit Malko.

Avec une grande précision dans les détails, il donna à Lo Cheng l'heure et le lieu du rendez-vous, ainsi que les modalités de la fuite. À l'expression du Chinois, il vit que ce dernier buvait littéralement ses paroles. Qu'il soit d'accord ou non avec l'Homme Rouge, son seul lien avec la filière d'évasion était Malko. Les deux hommes s'exprimaient en anglais. Malko se demanda si les autres occupants de la jeep parlaient cette langue... Lo Cheng jeta un ordre au chauffeur et le véhicule s'immobilisa le long du trottoir. De toute façon, pour ce qu'il avançait ! Il se retourna vers Malko :

— Vous venez d'avoir le second contact, n'est-ce pas ?

C'était inutile de nier.

— Oui, dit Malko. Tout est en ordre. L'Homme Rouge sera au ponton un peu avant onze heures.

Lo Cheng s'était de nouveau retourné pour apostropher

violemment son voisin, qui répondit sur le même ton.

— Que se passe-t-il ? demanda Malko.

Lo Sheng reprit l'anglais pour dire :

— C'est lui qui avait la responsabilité de votre protection ce matin. Il prétend que vous n'avez pas pu sortir sans être vu.

— Je ne suis pas parti par la fenêtre, répliqua Malko. Tout le monde peut avoir un moment d'inattention.

— Non, fit sèchement Lo Cheng. Pas dans le métier que nous faisons. C'est une faute très grave.

L'autre Chinois s'était tassé sur lui-même. Malko se dit qu'il risquait de prendre cinq ans de Lao Zao pour sa faute imaginaire. Hélas ! il ne pouvait pas révéler la vérité à Lo Cheng. Il regarda sa Seiko. Plus de cinq heures, les magasins allaient fermer.

— Il faut que j'achète une lampe électrique, dit-il, les magasins vont fermer.

— Où allez-vous ensuite ?

— À mon hôtel, dit Malko. J'en partirai à neuf heures trente, pour aller donner le signal.

Lo Cheng hocha la tête.

— Très bien. À ce soir. Tout se passera bien.

Il dit quelques mots, et un des Chinois ouvrit la portière à Malko. Il était à peine descendu que la grosse jeep se perdit dans le flot de circulation, semblable à toutes les autres. Malko reprit le chemin de Nankin Road. Malgré tout, il ne se sentait pas tranquille. Où serait-il quelques heures plus tard ? Il avait craint à chaque seconde qu'on le fouille dans la jeep. Si Lo Cheng avait trouvé le pistolet sur lui, il était bon pour le « banc-tigre » et d'autres gracieusetés...

La foule autour de lui, dans Nankin Road, lui fit du bien. Son échafaudage était tellement fragile que le numéro des jongleurs d'assiettes paraissait facile à côté... Son avenir oscillait entre le petit mausolée place Tien-an Men et le cimetière d'Arlington, dernière demeure des barbouzes particulièrement méritantes.

Malko regarda longuement le Wang-Pu, comme pour bien s'en emplir les yeux. Le vent était tombé, et l'obscurité ne laissait apercevoir des navires à l'ancre en face des docks que des guirlandes de feux.

Personne n'avait cette fois arrêté Malko lorsqu'il avait pris l'ascenseur du *Shanghai Hôtel*, pour se rendre à la terrasse. À cette heure tardive pour la Chine – dix heures – Shanghai dormait presque. Seuls quelques retardataires des spectacles se hâtaient sur leur bicyclette vers de lointaines banlieues.

Un gros navire illuminé remonta lentement le long du Bund. En passant devant le siège du Parti communiste, il lâcha un grand coup de sirène. Malko jouait avec sa lampe électrique, cherchant parmi les feux sur la rivière ceux du *Gdansk*.

Mais la nuit était trop sombre. Il consulta sa Seiko. Dix heures

moins trois. Il avait encore son destin en main. Les Polonais ne viendraient pas, s'il ne donnait pas le signal lumineux. L'Homme Rouge et Lo Cheng se retrouveraient face à face.

Il s'accouda à la balustrade, pensant à son château, à Alexandra et à sa vie. Il eût aimé en cette minute ne pas être seul, avoir au moins près de lui le fidèle Krisantem. C'était déjà assez angoissant de mourir. En plus, se faire tuer en terre étrangère, sans une main ou un mot pour vous aider dans le moment le plus important de votre vie, c'était dur. Une sensation fugitive et violente l'envahit. La quasi-certitude d'avoir fait le mauvais choix.

Il aurait pu en ce moment se trouver aux côtés d'une femme insupportable, infidèle, vieillie mais aimante. Brutalement, son cœur s'enfla d'angoisse. Alexandra. C'était sa plaie secrète. Celle à qui il pensait toujours dans ces moments-là. Quand on se dit qu'il n'y aura plus d'après. Qu'on ne pourra pas dire « pouce » à la vie. Redonner les cartes. Il chercha brièvement à savoir quelle heure il était à Liezen, puis abandonna ; cela faisait trop mal.

Son pouce appuya sur le déclencheur de la lampe électrique et les éclairs se succédèrent. Trente secondes plus tard, des éclairs similaires surgirent du Wang-Pu.

Le compte à rebours était commencé.

Malko jeta un coup d'œil circulaire à sa chambre. Il venait de se changer et de prendre une douche. Dehors, les lumières de Shanghai clignotaient. Il n'avait pas touché à ses affaires, abandonnant tout sur place, y compris la photo panoramique de son château, étalée sur la table. Il s'y attarda, puisant dans ce spectacle la force de continuer. Il sortit le faux « colt » de sa ceinture, vérifia le chargeur, fit monter une balle dans le canon et mit la sûreté. Inutile de s'estropier comme un certain agent « noir » de la CIA qui s'était arraché bêtement les parties nobles avec une balle perdue.

Il referma la porte et s'éloigna dans le couloir. Quoi qu'il arrive, il ne reviendrait pas dans cette chambre. Et il était bien décidé à ne pas se laisser prendre vivant par les Chinois si ça tournait mal. La réforme par le travail, ça n'était pas pour lui.

Miracle : l'employée du desk lui trouva un taxi immédiatement.

Au *Shanghai Hôtel*, aussi, il avait trouvé un taxi, après avoir envoyé son message. A croire que Lo Cheng manipulait tout en coulisse.

En descendant Nankin Road déserte, il pensa à la princesse mongole. Si elle avait survécu au traitement atroce ordonné par Lo Cheng, elle finirait ses jours probablement dans un camp de travail, oubliée des vivants. Le monde était vraiment horrible... Le taxi s'arrêta devant le *Shanghai Hôtel* et le chauffeur leva trois doigts. Malko lui donna trois yuans. Il lui aurait bien fait cadeau de toute sa monnaie, mais l'autre aurait refusé. Ce n'était pas une attitude politiquement correcte. Il entra dans l'hôtel. Il était en avance. Un bruit inhabituel en Chine frappa aussitôt ses oreilles : de la musique occidentale ! Cela venait du fond, vers la salle de billard. Il s'avança

dans cette direction et découvrit un spectacle inouï pour le pays. Une trentaine de jeunes qui semblaient être des étudiants dansaient maladroitement et joyeusement un fox-trot au son d'un vieil électrophone.

Le premier bal de la Fête du Printemps.

Le premier bal depuis des années aussi... Des étudiants l'aperçurent et s'approchèrent de lui, baragouinant quelques mots d'anglais en riant.

— Come, come...

De force, on lui mit un verre dans la main. Quelque chose d'agréable qui ressemblait à du Gini. Le fox-trot avait fait place à une valse. Par gestes, son mentor lui demanda d'inviter une Chinoise rougissante et gauche dans sa tenue bleuâtre. Malko posa son orangeade, prit la main de la Chinoise et l'entraîna sous les bravos des étudiants. Sa cavalière s'installa tout de suite sur ses pieds, ce qui lui facilitait grandement la tâche. Au bout de quelques mesures, Malko s'en sépara en riant. Il remit sa pelisse et s'éloigna à travers le hall, poursuivi par la musique et les rires joyeux des étudiants.

En sortant, il fut saisi par le froid et remonta le col de sa pelisse. Sa montre indiquait dix heures quarante. Sans se presser, il traversa le pont sur la Wu-Song. La petite rivière était déserte et le ponton fermé. Il longea ensuite l'enclos du petit jardin triangulaire. Même sur le grand fleuve, la circulation était réduite. Quelques sampans remontaient lentement vers l'intérieur de la Chine. Par-dessus les arbres, on apercevait l'enseigne lumineuse de la « House of the Seamen ». La chaussée du Bund était déserte, à part quelques rares piétons. Lorsque Malko poussa la grille du petit jardin, elle grinça affreusement. Le jardin était désert, séparé de la Wu-Song par un petit mur de pierres.

Un Chinois passa dans la rue longeant le jardin, son petit masque blanc sur le visage, et lui jeta un coup d'œil distrait. La seule distraction en Chine étant la promenade dans les parcs, ce n'était pas étonnant de voir Malko là.

Celui-ci s'assit sur un banc, face à la rivière, calmant les battements de son cœur, prêtant l'oreille aux rumeurs de la ville. Cela lui semblait impossible d'être à une portée de main de la liberté. Pourtant cet autre monde existait sur les bateaux ancrés dans le port, du moins ceux qui n'étaient pas communistes...

Le cadran lumineux de la Seiko indiquait onze heures moins dix ; Malko chercha vainement une trace d'un dispositif de sécurité. Pas la moindre voiture dans la rue, aucun endroit où on puisse se cacher dans le jardin, les immeubles les plus proches du Bund se trouvaient à plusieurs centaines de mètres. Il restait la Wu-Song et le ponton. Plusieurs sampans étaient passés sous le pont métallique depuis qu'il était là, se perdant dans le Wang-Pu.

Cinq minutes s'écoulèrent.

Un cargo donna trois coups de sirène, indiquant un départ prochain ; Malko se demanda s'il s'agissait du *Gdansk*. Il commençait à grelotter en dépit de sa pelisse.

Soudain, il distingua une silhouette à travers les structures métalliques du pont. Un homme seul. Il lui sembla reconnaître la

haute stature de Lo Cheng. Le Chinois ne se hâtait pas et ne se cachait pas. Il suivit le mur et poussa la grille du jardin. Ce calme stupéfiant contrastait avec les précautions incroyables prises jusqu'alors. Les rendez-vous secrets dans des endroits impossibles.

Malko se leva et alla au-devant du Chinois. Ce dernier lui serra chaleureusement la main, comme s'il se trouvait dans un salon, postillonnant à son habitude.

— Bonsoir, Mr. Linge.

Malko le fixa avec une certaine stupéfaction.

— Mr. Lo, vous ne craignez pas que notre présence effraie l'Homme Rouge ?

Le Chinois sourit de tous ses lingots :

— Non, non, Mr. Linge, toutes les précautions ont été prises.

Il lui prit le bras et l'entraîna le long du sentier menant au ponton. Lo Cheng franchit la passerelle reliant le jardin au ponton, sauta sur les planches. Malko le suivit. L'eau noire coulait un mètre plus bas. Le pont métallique coupait la rivière devant eux, à cent mètres. Malko jeta un coup d'œil à sa montre. Onze heures moins trois.

— Mr. Lo, commença-t-il.

Il y avait une seule explication à l'incompréhensible attitude du Chinois.

Le Chinois le prit par le bras.

— Ne craignez rien, Mr. Linge, répéta-t-il. Je vous ai dit que tout se passerait bien. Regardez.

Il s'avança vers la porte, en apparence verrouillée, du bâtiment construit sur le ponton et l'entrouvrit. En même temps, il sortait de sa poche une torche électrique et la braquait sur l'intérieur. Malko aperçut une quinzaine d'hommes accroupis sur le sol, en uniforme vert, tassés les uns contre les autres comme des sardines. L'étoile rouge à leur casquette indiquait leur appartenance à l'armée. Chacun avait un Kalachnikow dont le canon pointait vers le plafond, chargeur engagé.

— Ils sont prêts à intervenir, dit Lo Cheng. Nous les avons amenés discrètement.

Il referma la porte, éteignit la lampe. De plus en plus intrigué, Malko demanda :

— Vous ne craignez pas que l'Homme Rouge ait eu vent de ces préparatifs ?

Lo Cheng aspira un peu d'air avant de laisser tomber :

— Il est obligé de prendre des risques, Mr. Linge. Quand on trahit, on prend toujours des risques... Venez maintenant.

Il poussa Malko contre la paroi du ponton faisant face à la Wu-Song. Ici, ils étaient invisibles du jardin.

— Cela va très bien se passer, Mr. Linge, postillonna Lo Cheng.

Pas pour tout le monde peut-être. Malko sentait le poids rassurant de l'automatique contre son ventre. Cela ne suffirait pas contre les Kalachnikows.

Le premier coup de onze heures sonna à la tour carrée de la poste, un peu plus haut sur la Wu-Song, à l'énorme horloge qui ressemblait à

celle d'une gare. Le sourire satisfait de Lo Cheng s'élargit.

— Il ne va pas tarder, Mr. Linge.

Une sirène de navire couina dans le lointain. Une sorte de brouillard glacé était en train de recouvrir la ville et le port.

Lo Cheng s'avança un peu pour observer le jardin et revint dans l'ombre du ponton.

— Voici Hong-Shih, Mr. Linge, annonça-t-il. Il est exact au rendez-vous.

Malko remarqua qu'il n'y avait aucune excitation dans sa voix. Pourtant, la longue traque se terminait.

CHAPITRE XX

Il s'avança au coin du ponton et aperçut dans la rue longeant le jardin la longue silhouette noire d'une Hong-Ki arrêtée. Un chauffeur en descendit et courut à l'arrière ouvrir la portière. Un homme de petite taille, assez frêle, le manteau rembourré, en descendit et se dirigea d'un pas lent vers la grille du jardin. Il avait au bout de chaque bras une lourde sacoche noire. Malko observait, fasciné, le Chinois, qui s'avavançait maintenant dans le jardin.

L'Homme Rouge, dont l'existence était entourée d'un tel mystère, qui avait pris mille précautions pour le contacter, qui était traqué par la SEPO, et en particulier par le féroce Lo Cheng. Il débarquait comme s'il s'agissait de partir en voyage officiel.

Le chauffeur claqua la portière de la Hong-Ki, remonta à son volant et s'éloigna, sans même attendre que le Chinois, sur le ponton, soit parti. Il n'y avait qu'une explication : la déduction de Malko était exacte. Il s'agissait du cinquième vice-président, de l'homme qui donnait des ordres à Lo Cheng.

Mais, si ce dernier était son complice, pourquoi les hommes armés sur le ponton ? Et, s'il ne l'était pas, comment expliquer le calme de K'ang Sheng, l'Homme Rouge ?

La frêle silhouette avançait lentement sur le sentier. Malko se retourna vers Lo Cheng.

Le Chinois souriait. Un rayon de lumière se reflétait sur l'or de ses dents.

— Tout se passe comme prévu, Mr. Linge, dit-il doucement.

Il fit un pas de côté sur le ponton et empoigna ce qui sembla à Malko être une lance d'arrosage. Un tube métallique qui se continuait par un tuyau souple, lui-même relié à un réservoir peint en noir, que Malko n'avait pas remarqué jusque-là. Lo Cheng manipula une manette et se redressa. Il avait l'air un peu ridicule avec son engin, sa casquette et son manteau.

— Ne bougez pas, ne dites rien, Mr. Linge, dit-il d'une voix moins détendue. Ce serait dangereux pour vous.

Malko demeura immobile dans l'ombre. Tout cela ne lui disait rien qui vaille...

Soudain une masse noire apparut sur la rivière en aval. Un sampan descendait rapidement le courant, se dirigeant droit vers eux. À ras de l'eau, on le voyait à peine. Il obliqua pour venir se ranger le long du ponton où ils se trouvaient. Malko vit Lo Cheng se raidir. Le Chinois se tourna vers lui.

— Ouvrez la porte, Mr. Linge.

Malko s'avança comme un automate. Tout était clair. Lo Cheng

avait voulu prendre d'un coup ceux du sampan et l'Homme Rouge. Les hommes armés dans le ponton étaient là pour cela. Mais pourquoi celui qu'on appelait l'Homme Rouge ne se méfiait-il pas ?

Lo Cheng avança d'un pas, le tube métallique à la hanche, au moment où Malko ouvrait la porte du réduit où se trouvaient les soldats. Il y eut un « pshuut » discret, comme un tuyau qui fuit, et d'un coup une grande langue jaune jaillit du tuyau, plongeant dans l'intérieur où se trouvaient les soldats.

Un lance-flammes !

Malko fit un bond de côté, bien qu'il ne se trouvât pas dans la trajectoire. La flamme jaillissait du tuyau, longue de plusieurs mètres, et la chaleur se faisait sentir sur tout le ponton.

Impassible, bien campé sur ses jambes, Lo Cheng arrosait de feu liquide le paquet de soldats avec le calme d'un jardinier arrosant un parterre de roses...

Des hurlements jaillirent du réduit, inhumains, atroces. Les soldats se levaient tous en même temps, frappés de plein fouet par le feu liquide. Malko en vit un se transformer en torche. Ses cheveux brûlaient, la peau de son visage fondait comme de la cire sur des orbites déjà vides. Il s'effondra tout de suite, sans même pouvoir crier.

Les autres se gênaient mutuellement dans l'espace restreint. Un des plus rapprochés parvint, son uniforme en feu, à dégager son Kalachnikov et tenta de l'amener à l'horizontale. Lo Cheng fit un saut de côté, mais la rafale ne partit jamais. Touché en pleine poitrine par la mortelle langue de feu, le soldat lâcha son arme avec un cri atroce et tenta de se débarrasser de sa vareuse qui flambait. Lo Cheng continuait méthodiquement son arrosage, d'un mouvement transversal. Tout le ponton flambait. Les soldats brûlaient vivants, les uns déjà recroquevillés comme de minuscules momies noires, les autres avec des cris abominables.

Le Chinois ne stoppa le jet mortel qu'une fois certain que plus une arme ne se dressait. Les plus atteints achevaient de se consumer, les moins touchés se roulaient par terre, arrachant leur chape de flammes. Pas un coup de feu n'avait été tiré. Le feu était en train de se communiquer à tout le ponton. En quelques minutes, cela allait être un brûlot...

Le tube du lance-flammes continuait à briller faiblement dans la pénombre, chauffé à blanc par le feu liquide. Paralysé par une horreur viscérale, Malko vit le long tube se tourner vers lui, prêt à cracher la plus horrible des morts. Il demeura strictement immobile, le cerveau vide, la gorge nouée, regardant le petit trou noir. Le pistolet de sa ceinture était totalement inutile. Il avait vu ce qui était arrivé aux soldats. Jamais il n'aurait pu prévoir cette horreur froidement décidée.

La voix calme de Lo Cheng fit d'un ton neutre :

— *Je vous avais dit que tout allait bien se passer, Mr. Linge.*

Malko avait la gorge trop serrée pour répondre. À chaque seconde, il s'attendait à sentir la morsure du feu liquide qui allait le transformer en une petite poupée noire carbonisée et ridicule.

Soudain l'homme aux deux sacoches noires apparut dans son champ de vision, éclairé par l'incendie. Un petit Chinois tout vieux, tout ridé.

Le ronflement des flammes devenait plus violent. Avec une légère explosion, une partie de la construction s'effondra dans une gerbe d'étincelles.

Presque au même moment, il y eut un choc léger contre le ponton. Malko tourna la tête et vit à la lueur des flammes plusieurs Chinois, debout sur le pont du sampan qui venait de les aborder. Dans son trouble, il l'avait complètement oublié ! Sans lâcher son lance-flammes, Lo Cheng s'avança et cria quelque chose en chinois.

L'Homme Rouge s'avança sur le ponton et, l'un après l'autre, lâcha ses deux gros sacs de cuir noir, qui furent repris à la volée par l'équipage du sampan. Deux de ses occupants avaient jeté des crochets sur le ponton et se maintenaient contre le courant à la force du poignet. L'embarcation mesurait une douzaine de mètres et son pont était encombré de tout un matériel de pêche. Son équipage était vêtu de loques.

Lo Cheng maintenait l'embout du lance-flammes braqué sur Malko. Les flammes donnaient à son visage une allure démoniaque. La chaleur de l'incendie commençait à réchauffer la température glaciale.

— Sautez, Mr. Linge. Vite ! ordonna Lo Cheng.

Malko n'avait pas le choix. Il enjamba le plat-bord et fut saisi au vol par deux Chinois, qui le propulsèrent sur un tas de sacs.

Il se retourna. L'Homme Rouge était en train d'enjamber le bastingage. Trois Chinois se précipitèrent pour l'aider et le portèrent littéralement sur le pont jusqu'au carré. Les autres lui amenèrent ses précieuses sacoches noires, qu'il serra contre lui. L'incendie du ponton prenait maintenant des proportions énormes, les flammes illuminaient tout le jardin.

Pas un des soldats n'était sorti.

Lo Cheng jeta le tube du lance-flammes et, à son tour, sauta sur le sampan, se recevant sur les mains. Il n'était pas encore debout que les deux marins se décrochaient du ponton en feu. Le ronflement d'un diesel jaillit des entrailles du sampan, qui se glissa dans le courant. Tout n'avait pas duré plus de cinq minutes depuis le moment où Lo Cheng avait déclenché le lance-flammes.

Il y eut une brusque ombre au-dessus d'eux. Ils passaient sous le pont métallique, laissant à leur gauche la silhouette massive du Shanghai Hôtel. Lo Cheng aida le vieux Chinois à s'installer. Puis il sortit la main droite de sa poche, prolongée par un pistolet identique à celui de Malko, faisant signe à ce dernier de s'asseoir à côté du vieux Chinois. Lui s'installa en face d'eux. Son arme à la main. Souriant. Seuls les feux de position éclairaient le pont et la lune. Le Chinois agita son arme dans la direction de Malko et dit en anglais sans élever la voix :

— N'essayez pas de sauter à l'eau, Mr. Linge, je vous abattrais. Dans quelques minutes nous atteindrons le *Gdansk*. En attendant, vous êtes sous ma responsabilité.

Le sampan commença à être secoué par de petites vagues. Ils venaient d'entrer dans le Wang-Pu. Le sampan continua un moment tout droit, puis infléchit sa course vers la gauche, filant vers les cargos à l'ancre. Malko se retourna. Des gerbes de flammes jaillissaient de la Wu-Song. Le ponton était en train de couler, avec son chargement de

cadavres. Malko regarda l'homme qui venait froidement d'assassiner les quinze soldats. Il était calme, impassible, souriant presque.

— C'est une surprise, Mr. Linge, dit-il. Vous ne vous doutiez pas de ma position véritable, n'est-ce pas ?

Malko ne répondit pas.

Lo Cheng eut un rire aigrelet.

— Vous n'êtes pas le seul, Mr. Linge, vous n'êtes pas le seul. Permettez-moi de vous présenter le camarade K'ang Sheng. Un homme de grande valeur, qui va continuer à servir la Chine de Mao, mis sur une voie de garage depuis l'arrivée au pouvoir de la nouvelle équipe.

Malko s'était demandé, au début, pourquoi les Russes mettaient en place un tel dispositif pour récupérer une « Taupe », même de premier plan. Ce n'était pas dans leurs habitudes. Au contraire l'homme qui se tenait devant lui pourrait de nouveau jouer un rôle politique de premier plan.

Lo Cheng se pencha en avant et postillonna dans le ronflement du diesel :

— Le camarade K'ang Sheng ne parle aucune langue étrangère...

Le sampan filait dans le courant. Il restait au moins deux kilomètres à parcourir.

Dans dix minutes ils auraient atteint le Gdansk. À ce moment-là, il n'y aurait plus rien à faire pour Malko. Discrètement, il déboutonna un bouton de sa pelisse. En face de lui, Lo Cheng clignait des yeux sous la morsure du vent, cherchant à apercevoir les lumières du cargo polonais. Son arme braquée sur Malko.

CHAPITRE XXI

Autour d'eux, le Wang-Pu semblait curieusement vide. Malko ne comprenait pas comment les Services de Sécurité n'avaient prévu plus que des soldats sur le ponton. Il se pencha et cria dans la direction de Lo Cheng :

— Vous ne craignez pas qu'on nous intercepte ?

Le Chinois secoua la tête en riant et hurla à son tour :

— Nous sommes à Shanghai, Mr. Linge, le camarade K'ang Sheng y compte encore beaucoup de partisans, qui ne sont pas prêts à adopter la ligne révisionniste du traître Teng Hsiao Ping... Certains yeux se fermeront ce soir.

Ainsi, c'était une lutte au sommet pour le pouvoir. Même le vice-président Teng Hsiao Ping avait été trahi par un homme qui avait toute sa confiance comme Lo Cheng. L'enquêteur chargé de l'enquête était lui-même le coupable.

— Pourquoi vous êtes-vous donné tant de mal ? demanda Malko.

Lo Cheng sourit.

— Je n'étais pas seul, Mr. Linge. Il y avait des gens au-dessus de moi et au-dessous qui voulaient vraiment prendre celui qui se trouve ici maintenant. Et puis je devais être sûr qu'il n'y avait aucune fuite dans notre système...

Malko était horrifié.

— Mais vous avez tué ou fait tuer des gens qui travaillaient au même but que vous. Doris Venezia, son compagnon...

Lo Cheng balaya l'objection.

— Ils seront réhabilités, Mr. Linge, vous ne comprenez rien.

Malko pensa soudain à Yang-Xi, la princesse mongole.

— Et cette jeune fille ? demanda-t-il. Yang-Xi.

— Sa confession n'avait pas été suffisante, dit calmement Lo Cheng. Elle est morte.

Le silence retomba. Malko cherchait à percer l'obscurité du fleuve. Le grondement régulier et poussif du diesel était soporifique. Mais, s'il s'endormait, il se réveillerait en enfer...

Les vagues les secouaient de plus en plus. Malko voulut en avoir le cœur net :

— Les hommes de ce sampan croient vraiment qu'il s'agit d'un traître.

Lo Cheng se renfrogna.

— Ces pêcheurs n'ont pas de conscience révolutionnaire, dit-il. Ils ne pensent qu'à amasser un peu d'or sur le dos du peuple. Si jamais ils ont la mauvaise idée de revenir à Shanghai, ils seront traités comme

ils le méritent.

— Vous voulez dire que vous les avez dénoncés ? demanda Malko.

Lo Cheng approuva gravement.

— Bien sûr, ce sont de mauvais citoyens, même s'ils nous aident.

Malko avait oublié que les communistes ne jugent pas utile de tenir les promesses faites à leurs ennemis. Le silence retomba. Sur le fleuve, le froid était encore plus vif qu'à terre.

Il ne vit pas une masse noire surgir sur leur droite. Le sampan ne pouvait l'éviter. Un des marins poussa un cri, mais le choc fut étonnamment mou. Comme s'ils étaient entrés dans une balle de coton. Pourtant, Lo Cheng se leva d'un trait, pistolet au poing.

Trois silhouettes jaillirent en même temps sur le pont du sampan, comme du néant. Entièrement noires, comme des êtres d'une autre planète.

Tout se passa avec une rapidité foudroyante. Les trois créatures, repliées comme des araignées, balayèrent brutalement le pont avec des sortes de fléaux. Deux des marins du sampan, pris dans leur trajectoire, frappés en pleine poitrine, s'effondrèrent sans un mot. L'esquif continuait sa course sur le fleuve comme si de rien n'était, une protubérance noire accrochée à son flanc. Lo Cheng poussa une exclamation étranglée, brandit son arme.

C'étaient des hommes-grenouilles, en combinaison de caoutchouc noir, avec des casques souples qui leur prenaient toute la tête. Leurs chaussures étaient noires aussi. L'un d'eux se précipita sur les deux grosses sacoches de K'ang Sheng et, d'un geste ultrarapide, les fit passer par-dessus bord. D'abord, Malko crut qu'il les avait jetées dans le fleuve. Il se leva et vit un esquif de quatre mètres où se trouvaient deux autres hommes accrochés au flanc du sampan par une sorte de ventouse.

Lo Cheng tira, ratant un des hommes-grenouilles.

Malko arracha l'automatique de sa ceinture, appuya sur la détente, le bras tendu. Le projectile frappa Lo Cheng entre le nez et la lèvre supérieure, creusant un petit trou bien propre. Le Chinois tituba, sans lâcher son arme. Le cerveau en bouillie, mais encore dangereux.

Un des hommes-grenouilles tournoya, et son fléau frappa le Chinois blessé en plein visage.

Lo Cheng s'effondra sans un cri sur le pont, lâchant son arme, et le sang commença à jaillir de sa blessure. Avec ses dents en or protubérantes, il ressemblait à un lapin de luxe pour Disneyland...

K'ang Sheng n'avait pas bougé, paralysé par la surprise. En voyant ses sacoches disparaître, le Chinois se leva brusquement et se précipita vers le bastingage. Un des hommes-grenouilles l'accrocha au passage et le prit à bras-le-corps. Il y eut une lutte confuse. L'homme-grenouille tituba vers le bastingage avec visiblement l'idée de jeter le Chinois dans le dinghy. Mais, à ce moment, le sampan passa sur une vague et fit un brusque écart.

Déséquilibrés, les deux hommes tombèrent par dessus bord dans

l'eau glacée.

Un autre homme-grenouille fonça sur Malko et, se glissant sous lui, le chargea d'un seul élan sur son épaule, puis sauta dans le dinghy. Les deux hommes à bord se décrochèrent aussitôt du sampan, qui continua sa route.

K'ang Sheng et l'homme-grenouille luttèrent toujours dans l'eau. L'homme-grenouille tentait de ramener vers le dinghy le vieux Chinois. Ses compagnons lui tendaient anxieusement un cordage. Mais le Chinois parvint à se défaire de l'étreinte de l'homme-grenouille.

Il fit quelques brasses maladroitement, et sa tête disparut sous l'eau. L'homme-grenouille parvint à le saisir au vol. Mais de nouveau il se dégagea. Malko aperçut sa bouche grande ouverte, vit ses gestes désordonnés et il fut avalé de nouveau par l'eau noire. Instinctivement, il plongea. Le choc de l'eau glacée fut terrifiant. La chance voulut qu'il parvienne à saisir un poignet du vieux Chinois, avant qu'il ne coule complètement. La bouche ouverte, il cherchait sa respiration. Quelque chose frappa l'eau à côté de lui, un cordage. Il le saisit, et aussitôt ceux du dinghy le halèrent. À côté de lui l'homme-grenouille maintenait la tête de l'Homme Rouge hors de l'eau. On les hissa dans l'esquif qui démarra, filant à toute vitesse sur la rivière, au ras de l'eau. L'homme-grenouille qui avait porté Malko ôta son masque et il reconnut Ayako.

Elle secoua ses cheveux raides avec un sourire :

— Nous sommes arrivés comme il le fallait ! dit-elle.

Comme il voulait se redresser, d'une main de fer, elle le maintint au fond du dinghy.

— Comme ça, on ne peut pas nous voir, dit-elle. Nous ne sommes pas encore tirés d'affaire.

Malko obéit. Hong-Shi, les yeux ouverts, couchée sur le dos n'offrirait plus de résistance. Les autres hommes-grenouilles, tassés les uns contre les autres ne bougeaient pas. Ainsi, c'étaient bien les hommes des services spéciaux japonais. Le sampan qui aurait dû les emporter au *Gdansk* avait disparu. Personne ne semblait s'être aperçu de ce qui se passait. Malko regarda dans la direction de la Wu-Song. Le ponton avait fini de brûler. De ce côté-là non plus, il n'y avait plus aucune trace... Ayako, allongée contre lui, souffla :

— Dans quelques minutes nous serons en sécurité.

— Mais le sampan ? dit Malko.

La Japonaise sourit.

— Il n'y a rien à craindre. Ils avaient déjà touché une partie de l'or des Polonais. Ils vont continuer jusqu'à Hong Kong et on ne les reverra jamais. Leurs papiers sont en règle, s'ils se font arraisonner par des gardes-côtes chinois. Ils vont en campagne de pêche.

Ils étaient maintenant dans la zone des cargos. Le dinghy zigzagua pour en éviter certains, continuant sa route au milieu du fleuve. Malko aperçut les feux d'un cargo qui s'éloignait en direction de la mer.

— Voilà le *Kogu*, dit Ayako.

— Mais il est déjà parti, remarqua Malko.

Elle opina.

— Bien sûr. Pour ne pas éveiller les soupçons. Il fallait attendre

que les Chinois soient descendus pour partir. C'est à nous de le rattraper. Dans trois minutes ce sera fait.

— Et si vous aviez eu une avarie, une panne de moteur ? demanda Malko.

Ayako haussa les épaules, fataliste.

— Il faut prendre des risques. Nous serions restés à Shanghai pour toujours ?

Ils se turent. Le cargo grandissait. Le dinghy contourna sa poupe, remontant le long de l'énorme coque verticale. Ils longeaient des docks déserts. Une ouverture carrée apparut dans le flanc du cargo, exactement au niveau de la ligne de flottaison, absolument invisible de loin. Le dinghy vint se coller contre. Aussitôt, des marins apparurent, lançant des filins et des grappins. En quelques secondes, le dinghy fut happé à l'intérieur du bateau. Un panneau claqua, condamnant l'ouverture.

Plusieurs projecteurs s'allumèrent, éclairant violemment le compartiment secret. Les Japonais étaient en train de se dépouiller de leurs tenues avec des cris joyeux. Hong-Shih disparut entre deux Japonais.

Ayako ouvrit sa fermeture éclair, ne gardant qu'un maillot une pièce. D'autres marins surgirent, avec des peignoirs de bain pour tout le monde. Puis un civil en cravate qui s'arrêta net en voyant Malko. L'air furieux, il se tourna aussitôt vers Ayako et l'apostropha en japonais. Elle répondit d'abord calmement, puis son ton monta à son tour. Les autres continuaient à se déshabiller sans s'occuper de l'altercation. Finalement, le civil repartit, l'air furibond, et Ayako haussa les épaules avec un petit sourire de défi.

Malko s'approcha d'elle :

— Que se passe-t-il ?

— Oh ! rien, dit-elle d'un ton évasif. C'est le responsable de la centrale à bord. Il trouve que nous avons pris trop de risques. Ils ne savent jamais ce qu'ils veulent. Viens, nous allons prendre du thé pour nous réchauffer.

Malko était trop fatigué pour se poser beaucoup de questions. Et pas encore vraiment rassuré.

— Que va-t-il se passer si l'alerte est donnée ? dit-il. La Marine chinoise est faible, mais elle existe. Ils peuvent nous arraisonner.

Ayako eut un petit rire plein de fierté.

— Je ne pense pas que le risque soit sérieux, répliqua-t-elle. D'abord, ils vont tenter d'intercepter le Gdansk. Ensuite, notre bateau, dès qu'il sera en mer, va filer trente-cinq nœuds. Les navires de guerre les plus rapides en filent trente-trois. Aucun chinois plus de vingt...

— Comment cela se fait-il ?

La Japonaise sourit :

— Il a été construit spécialement pour des missions spéciales. Ce n'est pas un vrai cargo. Nous lui avons donné un « honorable » background en l'utilisant pendant un an pour des rotations commerciales normales. Les Chinois se sont habitués à le voir à Shanghai. Filant ses quinze nœuds...

Ils étaient les derniers. Ayako guida Malko à travers le dédale des

coursives et des échelles métalliques, jusqu'à ce qu'ils émergent sur le pont. Le *Kogu* filait entre les berges sans lumière du Wang-Pu, de plus en plus vite. Dans le lointain, les lumières de Shanghai commençaient à s'estomper. Ayako, en peignoir de bain, vint se serrer contre Malko qui avait gardé sa pelisse. Elle leva vers lui son visage un peu chevalin où la frange cachait presque les yeux.

— Je voudrais te dire quelque chose...

— Quoi ? demanda Malko.

— Je t'ai menti, avoua-t-elle. Nous avons eu vent de l'opération par une fuite dans vos services à Tokyo. Jim Gordon n'est pas au courant de notre présence en Chine. Mais vous aurez quand même accès aux documents de K'ang Sheng et vous pourrez l'interviewer.

Malko serra sa main autour des épaules de la Japonaise.

— Tu m'as sauvé la vie. Mais pourquoi est-ce que ce Japonais avait l'air si furieux, tout à l'heure ?

Pendant quelques secondes, le silence ne fut troublé que par les vibrations des machines et le chuintement de l'eau contre la coque, puis Ayako avoua d'une voix imperceptible :

— J'avais l'ordre de ne pas te ramener. J'ai désobéi. C'est mon chef, il était très en colère.

Elle leva les yeux. Un regard de femme amoureuse.

Malko tourna la tête vers l'arrière du *Kogu*. Les dernières lumières de Shanghai avaient été avalées par la nuit. Le rideau du théâtre d'ombres était retombé.

- {1} Avenue de la Paix Céleste.
- {2} Réforme par le travail.
- {3} Bonjour.
- {4} Merci.
- {5} Annoncez-vous.
- {6} Camarade Sun.
- {7} Salaud !
- {8} Chief of Station.
- {9} L'Homme Rouge.
- {10} Le quartier des spectacles de Tokyo.
- {11} Votre chambre. № 432. Prenez la clef à l'étage.
- {12} 1 yuan : 2,75 F.
- {13} Quel étage ?
- {14} Le même.
- {15} Mon oncle ! Mon oncle !
- {16} Il vous plaît, monsieur ?
- {17} Venez avec moi.
- {18} Gendarmerie chargée du maintien de l'ordre dans les pays occupés par le Japon. Elle a souvent été comparée à la Gestapo.
- {19} Viens ce soir dans ma chambre. Après dix heures.
- {20} Œuf pourri.
- {21} Centimes chinois.
- {22} Police politique.
- {23} Maison des gens de mer.
- {24} Viens ! Viens ! Plus profond.
- {25} Ça suffit ! Ça suffit !
- {26} Pékin Informations.